ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

TRAITÉ
DE LA
PHTHISIE PULMONAIRE.

C IV 21

TRAITE
DE LA
PHTHISIE PULMONAIRE,

PAR BRIEUDE,

Membre de la Société de Médecine de Paris, Membr de la ci-devant Société Royale de Médecine, de l'Académie Royale de Médecine-Pratique de Barcelonne; l'un des Auteurs de la *partie médicale* de la nouvelle *Encyclopédie*.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LEVRAULT, *frères*, Libraires, quai MALAQUAI.

A VERSAILLES, de l'Imprimerie de J.-P. JACOB, place d'Armes, n°. 8.

AN XI. — 1803.

Nota. Je préviens les Lecteurs, qu'ils trouveront, dans cet ouvrage, beaucoup de répétions de faits et de raisonnemens. Avec un peu de réflexion, ils verront qu'elles sont nécessaires. J'ai dû me répéter toutes les fois que j'ai eu besoin des mêmes preuves pour établir mon opinion sur les caractères et le traitement de la pulmonie.

TRAITÉ
DE LA
PHTHISIE PULMONAIRE.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DU CANTAL, ET DANS CEUX QUI L'ENVIRONNENT.

CHAPITRE NEUVIÈME.

OBSERVATION PREMIÈRE.

Phthisie hépatique guérie par une éruption à la peau.

Le sieur Périer, huissier, habitant de la ville d'Aurillac, âgé d'environ trente ans; d'un tempérament sanguin, bilieux, vigoureux, et robuste; menant une vie pénible et dure; faisant de fréquens voyages à cheval dans les montagnes de la Haute-Auvergne; livré à la boisson par goût et par nécessité, avait enfin dérangé sa santé: son visage était couperosé; son foie était engorgé; ses digestions se faisaient

mal à cause de la mauvaise sécrétion de la bile. Il commença par tousser au commencement de décembre 1776; il crut que ce n'était qu'un rhume; il le négligea, ainsi qu'il est d'usage parmi ces malades; il vint à cracher du sang; la fièvre s'alluma. Je fus appelé; je le fis saigner, quoique ses crachats fussent purulens, parce que les forces étaient encore bonnes, et que le poumon ainsi que le foie me parurent être dans un état de phlogose. Je le mis au régime végétal : je lui fis boire abondamment de l'eau de veau, chargée de sucs de pissenlit et de cresson. Il prit de temps en temps des minoratifs. Je lui ordonnai le repos et l'eau pure, ou tout au plus rougie, en boisson ordinaire. Après trois mois d'usage de ces sucs d'herbes (il les commença vers le 15 de février), il survint une éruption semblable à la rougeole, qui finit par des démangeaisons et des écailles. Il en fut couvert depuis la tête aux pieds. Sa durée fut de huit ou dix jours. Cette éruption fut une crise heureuse et complète : elle termina sa guérison. Il a survécu douze ans, et il est mort d'une autre maladie. Je dois ajouter que la toux, la fièvre, et les crachats, avaient déjà diminué considérablement un mois avant que la crise arrivât. La bile avoit aussi repris son cours et son état naturel.

Le printemps contribua certainement à débarrasser ses poumons, et à porter cette humeur vers la peau.

OBSERVATION IIe.

Le sieur Bruel, jeune prêtre, habitant de la même ville, m'a fourni la même observation que la précédente, quant à la terminaison. Celui-ci était de structure maigre, grêle, avec des couleurs vives, d'une constitution sensible et irritable; il avait toujours vécu sobrement; il s'enrhumait facilement. Il vint à tousser, et crut que c'était un de ses rhumes ordinaires. Après avoir souffert pendant trois mois, il me consulta. Je lui trouvai tous les caractères de de la phthisie tuberculeuse confirmée. Ses crachats étaient puriformes; il y en avait eu quelques-uns teints de sang; la fièvre était sensible tous les soirs. Il suait quelquefois de la poitrine pendant la nuit. Mon prognostic fut fâcheux, quoique la marche de la maladie fut lente. Nous étions pour lors au commencement du mois d'avril. Je le mis à l'usage de l'eau de veau, et au régime végétal. Je lui fis appliquer un large vésicatoire au creux de l'aisselle gauche. Il passa un mois après au petit-lait, à la dose d'une pinte chaque matin; il prenait en même temps quatre onces de suc épuré de pissenlit et de cresson. Après le petit-lait, je lui fis prendre du lait d'ânesse, avec un opiat composé des extraits de bourrache, de pissenlit, de savon médicinal, quelques grains de diagrède, et trois grains d'opium. On

faisait du tout des pillules du poids de trois grains. Il en prenait douze chaque soir. Les accidens diminuèrent peu-à-peu. Il revint au petit-lait et aux sucs d'herbes au mois de juillet. Il eut une éruption au mois de septembre, semblable à celle de Périer, qui le guérit radicalement. Il vivait encore en 1793. Cette éruption milliaire fut très-abondante sur la poitrine et sur le bras du côté du vésicatoire : elle lui causait des démangeaisons très-vives, et finit par la chute des boutons qui s'écaillèrent.

Je pourrais ajouter ici quelques autres observations du même genre : elles sont malheureusement en petit nombre ; car les gens de l'art n'ignorent point combien la pulmonie, parvenue au degré de suppuration, est difficile à guérir. Je ne les ajouterai point ici, parce qu'elles sont semblables, quant aux suites, aux deux précédentes, et qu'elles n'ajouteroient rien à l'histoire générale de la pulmonie.

OBSERVATION IIIe.

Phthisie pulmonaire à la suite d'une fièvre putride.

Le sieur Prax, procureur au balliage d'Aurillac, en Haute-Auvergne, essuya une fièvre putride bilieuse, au mois de juillet 1774; il était âgé d'environ

quarante ans; d'un tempérament sanguin, maigre; ayant la voix aiguë. A la suite de cette fièvre, il cracha du pus pendant plus de deux mois, avec de la toux, des sueurs nocturnes, et tous les symptômes de la fièvre éthique. Je lui fis prendre du lait de vache coupé avec la seconde eau de chaux; sa boisson ordinaire était une tisane faite avec les tiges du sapin; il prit ensuite du lait d'ânesse; il observa le régime végétal; il guérit radicalement. Il vivait encore en 1788.

OBSERVATION IVe.

Le sieur Textoris, avocat, habitant de la même ville, âgé d'environ cinquante-six ans, d'un tempérament sanguin, bilieux; les fonctions du foie se faisant mal chez lui; ayant le visage un peu couperosé; s'enrhumait fréquemment pendant l'hiver. Il crachait habituellement depuis longues années, chaque matin, beaucoup de mucosités. Il eut, en 1774, une fièvre putride, bilieuse, à la suite de laquelle il devint pulmonique : il expectora, pendant trois mois, des crachats purulens, fétides, jaunâtres, mêlés de quelques filets de sang : il avait des sueurs nocturnes, avec tous les symptômes de la fièvre hectique : elle n'était point cependant continue : elle n'était marquée que par des petits redoublemens qui revenaient chaque soir, et qui finissaient dans la

nuit. Le pouls était calme pendant le reste des vingt-quatre heures. Il maigrit, et dépérit beaucoup. Des bouillons de veau et de grenouilles, avec des herbes savonneuses, émollientes, telles que les chicorées, laitues, bourrache, oseille, des sucs épurés de cresson, de feuilles d'oseille, de poirée, de tiges et feuilles de cerfeuil, du lait d'ânesse ensuite, le guérirent parfaitement. Il vivait encore en 1793.

OBSERVATION Ve.

La vélocité du sang dans les poumons est, suivant Haller, cinq fois plus grande que toute autre partie du corps humain. Par cette raison, si l'on respire un air contagieux, les absorbans des poumons absorberont une plus grande quantité de miasme, dont le poumon sera le premier infecté. Voila pourquoi les phthisies pulmonaires sont si aisées à contracter.

Nota. L'observation de Haller n'est point rigoureusement vraie dans tous les climats, ainsi que je l'ai prouvé dans le cours de cet ouvrage. La contagion est à peine sensible dans la France septentrionale, au lieu qu'elle est très-active dans nos départemens méridionaux, ce qui prouve que ce n'est point en raison de la quantité de miasmes absorbée qu'il faut mesurer la contagion, mais en raison de leur acrimonie.

Nota. D'après le fait anatomique rapporté par l'auteur déjà cite, ce moyen d'absorption devrait être très-propre à hâter la convalescence des pulmoniques, en les envoyant

respirer l'air des campagnes, où il y a beaucoup de prairies, de bois, de ruisseaux et de rivières. Il faut en même temps que ces campagnes soient un peu élevées, qu'elles soient éloignées des marais et des eaux stagnantes. Les voyages sont aussi salutaires, non-seulement par le mouvement auquel ils forcent ces malades, mais encore par les diverses espèces d'air atmosphérique qui frappe jour et nuit leurs poumons.

OBSERVATION VIe.

D'une phthisie pulmonaire, retardée par la grossesse et l'allaitement.

J'ai vu, en 1777, une paysane, en Haute-Auvergne, pulmonique au premier degré. (Cette maladie était héréditaire dans sa famille.) Elle devint enceinte; sa grossesse et ses couches furent heureuses. Elle voulut allaiter son enfant. Le hasard me ramena dans son village quelque temps après; je fus envieux de savoir ce qu'elle était devenue: ses voisins me l'amenèrent. Elle me dit qu'elle se portait beaucoup mieux depuis qu'elle était nourrice: elle toussait moins, elle avait du lait en abondance; son enfant avait quatre mois. Je fus surpris de le voir aussi gros et gras qu'il l'était. J'ai quitté l'Auvergne en 1779, j'ignore quel a été le sort, depuis, de la mère et de l'enfant.

Cette observation est contraire à l'opinion de

M. Cullen, qui prétend que les couches augmentent les simptômes de la phthisie pulmonaire. Il serait à souhaiter que l'on rassemblât assez de faits pour ou contre, afin de décider cette question importante.

OBSERVATION VIIe.

Pulmonies à la suite des fièvres putrides.

Laqueirie, âgé de 22 ans, mourut dans l'espace de deux mois, d'une pulmonie aiguë, à la suite d'une fièvre putride. Tous les degrés de la pulmonie furent caractérisés par leurs simptômes particuliers, malgré la marche rapide de la maladie. Le traitement propre à cette maladie fut sans succès.

OBSERVATION VIIIe.

Frissons extraordinaires dans l'hémoptisie et la pulmonie.

M. Delsons, conseiller au bailliage d'Aurillac, âgé de 32 ans, d'un tempérament maigre, sec, fort et robuste, ayant la poitrine serrée et le col allongé, faisait souvent des excès de chasse. Il lui survint, en

1778, à deux reprises, dans l'espace de huit mois, un crachement de sang très-abondant, avec de la fièvre. Il dura environ six semaines chaque fois. Pendant tout le temps qu'il fut dans cet état, il eut des frissons vagues et irréguliers, qui revenaient à tout moment et se dissipaient de même. Ils redoublaient chaque fois qu'il crachait du sang. Il distinguait même les crachats sanguinolens d'avec ceux qui ne l'étaient point, avant qu'ils parussent par le frisson qui précédait les premiers. Il garda un froid constant aux pieds, aux mains et au bout du nez pendant tout le temps que dura l'hémoptisie. Il périt quelques années après, d'une hémorrhagie pulmonaire.

J'ai observé ces frissons nerveux chez plusieurs hémopthisiques. Dans les hémopthisies actives cette irritation est uniquement nerveuse. La dernière l'était extrêmement.

OBSERVATION IXe.

Deux jeunes femmes pulmoniques me présentèrent, à-peu-près dans le même-temps, les mêmes frissons irréguliers pendant les premiers degrés de leur maladie, qui était produite par la suppression de leurs règles. Ces frissons n'avaient rien de commun avec ceux qui accompagnent la fièvre lente de la suppression. Ces derniers ne reviennent qu'une ou deux fois

dans la journée, et sont toujours suivis de chaleur et sueur : au lieu que les premiers avaient commencé avant la suppuration, et revenaient presque à tous les quarts-d'heures. J'ai fait la même observation chez d'autres hémopthisiques.

OBSERVATION Xe.

Complication de divers symptômes extraordinaires avec la pulmonie.

Le sieur Delsons, habitant d'Aurillac, se marie en Espagne, et revient bientôt après avec sa femme en Auvergne. Elle était âgée de vingt-cinq ans, d'une constitution très-délicate; peu de temps après son arrivée, elle devient pulmonique, sa maladie ne dura que six mois, elle fut accompagnée d'accidens bizarres et extraordinaires; il parut chez elle, dans les commencemens, des vers lombricaux : ce qui jeta des doutes sur la nature de sa toux. Elle eut des coliques, les règles se supprimèrent de bonne heure; cette suppression devait par conséquent être considérée comme une des causes de la phthisie, et non comme son effet. Il survint beaucoup de symptômes nerveux; la malade y était sujette depuis la première apparition de ses règles à quatorze ans. Elle avait souvent des défaillances, des suffocations,

la fièvre lente s'établit en même temps que la suppuration, il n'y avait qu'un redoublement par jour, qui était presque toujours accompagné de délire, la fièvre était vive pendant la durée du redoublement. Le dévoiement survint au bout de quatre mois : il conduisit la malade au tombeau, vers la fin du sixième mois de la maladie.

La complication des vers avec la toux, le délire pendant les redoublemens, embarrassèrent plusieurs médecins ; quoique la nature des crachats et le caractère de la fièvre eût dû leur ôter toute espèce de doute : il y en eut qui soutinrent que c'était une fièvre putride vermineuse.

OBSERVATION XIe.

Presque tous les habitans des campagnes des environs d'Aurillac, ainsi que ceux qui habitent les montagnes voisines, sont dans l'usage d'aller en Espagne, pour y faire le commerce, ou exercer des arts mécaniques. Le long séjour qu'ils font dans ces climats brûlans, change bientôt leur constitution ; ils naissent dans nos pays froids avec un tempérament sanguin ; leurs membres sont musculeux sans être gras; lorsqu'ils reviennent, tout est changé, ils sont jaunes, brûlés, ils ont le foye gros et engorgé, la plupart sont hémorroïdaires, mélanco-

liques ou maniaques ; la pulmonie hépatique, hypocondriaque, est souvent compliquée avec les obstructions des viscères du bas ventre ; lorsque je dis que le climat d'Espagne est brûlant : c'est relativement à celui des montagnes d'Auvergne, c'est le passage subit et alternatif de l'un à l'autre, qui produit ce changement. Je ne rapporterai ici qu'une seule observation de cette espèce, qui était accompagnée de symptômes singuliers.

Le sieur Monreisse avait fait le commerce pendant longues années, aux environs de Madrid ; il y avait contracté la constitution atrabilieuse, mélancolique, il y fut atteint d'une petite toux, qui l'alarma ; les rhumes sont une maladie sérieuse parmi les Espagnols. Il vint en France au commencement de l'année 1777 : Lorsqu'il vint me consulter, il toussait peu dans la journée, sa toux n'était fréquente que la nuit, ses crachats du matin étaient épais et jaunes comme du safran : ils n'étaient point cependant encore purulens, ils n'étaient que muqueux ; toute la matinée se passait sans fièvre, sur les deux heures après midi, un frisson léger se faisait sentir chaque jour très-régulièrement, le pouls devenait un peu fréquent sur le soir, la fièvre quoique légère, se terminait par des sueurs vers minuit ; le sommeil du reste de la nuit était bon, les forces et l'appétit se soutenaient. Cet état qui certainement avait commencé en Espagne,

durait depuis trois mois que le malade était en France; les frissons augmentèrent insensiblement, au point qu'ils duraient depuis une heure après midi, jusques à cinq heures du soir; ils étaient aussi forts que dans les fièvres intermittentes; la chaleur et les sueurs étaient proportionnées au froid. Vers le 6 octobre, le malade cracha une grande quantité de sang caillé : cette expectoration dura plusieurs jours : pendant sa durée le pouls fut petit, convulsif, presqu'insensible. Dès ce moment, les accens quotidiens marqués en froid, cessèrent; les crachats devinrent purulens, ils sortirent avec facilité et en abondance. Le malade se sentit soulagé, il se crut guéri : l'énergie de ses facultés morales s'éteignit, il devint pusillanime à l'excès; le moindre bruit, une personne inconnue, le faisaient trembler; les discours les plus indifférens l'alarmaient, ou l'intimidaient. Les crachats purulens, les sueurs colliquatives firent des progrès, sans que la fièvre devînt continue ou remittente; le pouls resta toujours calme pendant la matinée, ce ne fut que pendant les huit ou dix derniers jours de sa maladie, que l'altération du pouls parut continuelle. La diarrhée colliquative parut aussi dans les derniers temps, et concourut avec les autres symptômes, à terminer ses jours.

TRAITEMENT.

Les eaux purgatives de Caranssac, le petit lait,

les sucs savonneux, végétaux, les sels neutres, les minoratifs, furent employés inutilement pour débarrasser les viscères du bas ventre ; le kina en substance, en décoction pure ou coupée avec de l'eau de veau, furent ensuite mis en usage sans succès, afin de modérer les accès de fièvre. Les vésicatoires appliqués sous les aisselles, ne réussirent pas mieux pour débarrasser les poumons.

OBSERVATION XIIe.

Phthisies pulmonaires traitées avec les acides minéraux.

Dans le mois de juillet, 1778, j'ai fait prendre la tisanne de gruau d'orge acidulée, avec l'esprit de vitriol, à trois pulmoniques ; le premier était un homme âgé de quarante ans, qui était conducteur de messagerie à travers nos montagnes ; ce métier dans un climat rude, l'avait conduit insensiblement à l'ivrognerie ; il était devenu asthmatique, et la phthisie asthmatique avait succédé à l'asthme sec, sa constitution était maigre et frêle, la toux fut sèche dans les commencemens, la fièvre remittente hectique s'établit, la suppuration en fut la suite : ses crachats étaient verds, jaunes, chargés de pus ; il fut obligé de quitter cette boisson après le dixième

jour, il disait qu'elle l'agaçait et le faisait frissonner jusques au bout des doigts, aussitôt qu'il en avait bu un verre.

Le second était une jeune femme, qui avait eu la milliaire laiteuse, pendant ses dernières couches, à laquelle avait succédé la phthisie pulmonaire chronique. La toux fut d'abord sèche, la suppuration s'établit avec la fièvre remittente, ses crachats étaient jaunes, les sueurs noctures étaient colliquatives, la diarrhée avait déjà paru, lorsqu'elle commença ce remède; elle ne peut la supporter que peu de jours, il augmentait sa toux et la rendait sèche. La chaleur des redoublemens était plus àcre, les sueurs et la diarrhée restaient toujours les mêmes pendant qu'elle usa de cette boisson astringente, elle lui donna des palpitations violentes; elle disait que ce remède lui faisait une impression extraordinaire sur ses nerfs, qu'elle parcourait jusques à l'extrémité des doigts.

Le troisième était une autre jeune femme, qui avait eu une hémopthisie abondante pendant sa dernière grossesse, à laquelle succéda une phthisie pulmonaire chronique; elle ne peut pas mieux supporter la tisane àcidulée que les deux autres malades. Je fus obligé de la lui faire quitter après quelques jours d'usage; elle crachait le pus, lorsqu'elle la commença; elle avait des sueurs nocturnes, le poumon

ne paraissait point phlogosé chez elle dans ce moment.

J'ai fait ouvrir ensuite à ces deux dernières malades, un cautère au bras; je les ai mises à l'usage du kina en infusion, coupé avec le lait de vache, je n'ai pas mieux réussi qu'avec la tisane acidulée; cette infusion qu'elle prirent plus d'un mois à la dose d'une pinte par jour, ne produisit aucun changement dans leur état.

J'avais administré la tisane acidulée à ces trois malades, d'après le conseil de M. Dehaën. Ils crachèrent le pus, ils avaient des sueurs nocturnes: leurs humeurs étaient dans un état de colliquation, les solides étaient dans le relâchement, les poumons n'étaient point dans un état inflammatoire; cependant ce remède n'a eu aucun succès, il a même fait du mal. *L'autorité de grands maîtres nous jette quelquefois dans l'erreur, et nous fait commettre des fautes.*

OBSERVATION XIIIe.

Esquinancie spasmodique, symptôme du troisième et dernier degré de la pulmonie.

Madame de Lagarde, née à Lille en Flandres,

mariée à Aurillac depuis dix ou douze ans, devint phthisique à l'âge de trente-cinq ans : sa maladie dura environ trois ans. Elle garda pendant les trois derniers mois une esquinancie remarquable par les douleurs atroces qu'elle lui faisait souffrir nuit et jour, sans qu'il parût aucune inflammation ni aphte dans l'arrière-bouche ; elle avait beaucoup plus de difficulté à avaler les liquides que les alimens solides : quoi qu'elle avalât, elle souffrait plus ou moins. La crainte de la douleur lui faisait souffrir l'inanition jusques à la défaillance, et je suis persuadé que le défaut de nourriture abrégea le cours de sa maladie. Peu d'heures avant sa mort, il se fit un épanchement subit dans sa poitrine, qui rendit sa respiration stertoreuse ; son pouls devint plus plein, plus fort qu'à l'ordinaire ; la chaleur de sa peau était brûlante ; les veines de ses bras étaient prodigieusement gonflées ; les traits de son visage étaient décomposés d'une manière à effrayer : elle était en même-temps très-pâle. Elle était peu frappée de ce changement, et supportait avec courage cette angoisse ; elle était persuadée que ce n'était qu'un orage passager. Sa raison, ainsi que toutes les facultés de son ame étaient beaucoup plus calmes et plus fermes qu'elles ne le sont ordinairement chez les pulmoniques. J'observais tous ces accidens à trois heures et demie, elle mourut à quatre heures et un quart de l'après-midi. Elle finit subitement et ne fit qu'un soupir. Son corps conserva la chaleur plusieurs heures après qu'elle eut expiré.

Cette augmentation des forces vitales et de la chaleur, peu de momens avant la mort, n'est pas rare. Il n'est pas facile d'en concevoir la cause. C'est un dernier effort, dira-t-on, de la nature : mais pourquoi arrive-t-il si tard? Comment des forces presqu'éteintes se raniment-elles avec tant de violence?

OBSERVATION XIVe.

M. Soulé, capitaine de dragons, âgé de vingt-six ans, vint à nos eaux du Mont-d'Or, au mois d'Août 1779. Il était au troisième degré de la phthisie. Une pareille esquinancie lui faisait souffrir des maux affreux. Je le renvoyai au bout d'un mois dans sa famille, à Paris, il était frère de madame la barone de Bonnœil. Les eaux lui furent nuisibles, parce qu'il y vint trop tard. Le domestique qui le servait avec beaucoup d'affection, mourut pulmonique deux ans après. Je le traitai : rien ne put me prouver que son maître lui eût communiqué cette maladie.

Les maux de gorge, qui font le tourment des pulmoniques vers la fin de leur maladie, dépendent quelquefois des aphtes qui surviennent, dans l'intérieur de la bouche, de l'œsophage, etc. ; ils sont d'autre fois inflammatoires. Les plus douloureux sont ceux qui sont spasmodiques, tels que ceux dont je viens de faire mention. Je n'ai pu trouver aucun moyen pour les calmer. M. Barthes et moi fîmes appliquer

inutilement un vésicatoire sur le cartilage sentiforme au ci-devant comte de Fougères, mort phthisique, dont je parlerai ci-après. Rien ne put adoucir les douleurs qu'il éprouvait lorsqu'il voulait avaler.

OBSERVATION XVe.

Sur la quantité de pulmoniques qui se trouvent parmi les habitans d'Aurillac, en Haute-Auvergne.

La ville d'Aurillac, située auprès de la montagne du Cantal, sur le bord méridional du cordon des montagnes qui divisent l'Auvergne du nord au sud, contient une population de treize à quatorze mille ames: on y rencontre un grand nombre de pulmoniques dans toutes les classes et de tous les âges. Vingt-deux années de médecine-pratique dans cette ville, m'ont fourni la preuve de ce fait.

La milliaire laiteuse y est fort commune à la suite des couches, ainsi que les autres épanchemens laiteux. Un grand nombre de femmes restent pulmoniques à la suite de ces maladies.

Quelquefois la sécrétion du lait se supprime et se porte à la poitrine, d'où résulte une phthisie laiteuse essentielle. Elle est toujours aiguë. Ce dernier cas est plus rare que les précédens.

La pulmonie chronique y est de plus courte durée chez les femmes que chez les hommes. La veuve Coste

mourut dans l'espace de quinze mois. La femme de Cremon, jardinier, succomba dans moins d'un an, etc.

J'ai vu périr de cette maladie nombre d'hommes forts et robustes, d'une santé athlétique. Le sieur Fabré directeur de l'hôpital, devint pulmonique à l'âge de cinquante ans. Son tempérament était sanguin; il n'avait jamais fait d'excès.

Les sieurs Combes, frères, périrent, l'un à cinquante-huit ans, l'autre à soixante-cinq ans; leur constitution était très-forte, leur genre de vie avait toujours été très-régulier. L'intempérie variable, humide et froide de l'athmosphère, qui dispose fréquemment aux rhumes, est la seule cause évidente qui ait pu frapper ces malades.

OBSERVATION XVIe.

Phthisie nerveuse, catarrhale au premier degré.

Madame la ci-devant marquise Descars, âgée d'environ trente ans, d'une constitution maigre, sèche, très-délicate, ayant le système nerveux d'une sensibilité extrême, était née à Paris, qu'elle avait habité jusqu'à l'époque de son mariage, en Haute-Auvergne: elle essuya dans le courant du mois de Mars 1775 un rhume très-violent avec fièvre. Les rhumes et les affections catarrhales étaient épidémiques dans le canton qu'elle habitait. Beaucoup d'accidens ner-

veux se joignirent à la toux et à la fièvre, dont les redoublemens étaient quotidiens; les crachats muqueux devinrent puriformes, mêlés de quelques filets de sang. Elle fit usage de beaucoup de boissons délayantes et mucilagineuses; elle prenait par cuillerées à bouche, d'heure en heure, un julep fait avec le syrop de diacode, l'eau de lys et de bourrache. Lorsque les accidens nerveux le permettaient, elle était purgée avec des minoratifs. Elle prit ensuite le lait d'ânesse : sa guérison fut terminée au bout de quatre mois. Elle est morte à Paris, dix ans après, d'une fièvre maligne.

Cette observation n'est utile que pour confirmer une vérité connue, mais trop négligée, qui est que les rhumes et les affections catarrhales produisent souvent la pulmonie, sur-tout si on a des dispositions héréditaires ou acquises pour cette maladie. Madame Descars était née de parens phthisiques : son frère en était mort. On est très-surpris de lire dans les Elémens de Médecine-Pratique, de Cullen, au chapitre de la phthisie pulmonaire, §. 870, que le catarrhe produit très-rarement la phthisie pulmonaire. Ce médecin, qui avait exercé la médecine clynique dans plusieurs villes de l'Ecosse et principalement à Edimbourg, avait dû certainement observer les effets de l'influence de l'athmosphère froide, pluvieuse et variable. Il a donc dû voir très-souvent le catarrhe produire la phthisie pulmonaire, ainsi que je l'ai vu dans les montagnes d'Auvergne.

OBSERVATIONS

FAITES AU MONT-D'OR.

OBSERVATION XVIIe.

Sur le pus dans les urines des pulmoniques.

Le pus suit fréquemment le cours des urines chez les phthisiques. On ne peut élever aucun doute sur cette observation : on l'y découvre très-à-bonne heure, si on y fait attention. Madame la comtesse de Culant, la femme de chambre de madame de Villiers, que j'ai traitées à Paris, ainsi que nombre d'autres pulmoniques, m'en ont fourni la preuve. Les urines de ces deux malades étaient purulentes dès le commencement du second degré de la phthisie, dont elles sont mortes.

Un jeune Magistrat du Lyonnais, âgé d'environ trente-quatre ans, vint au Mont-d'Or, en 1774; il était resté pulmonique à la suite d'une vomique considérable, dont il avait craché une partie; l'autre partie s'était épanchée dans la poitrine, et y avait formé un empième, qui avait nécessité une ouver-

ture pour l'évacuer. Il crachait du pus : il en rendait par l'ouverture de l'empième en assez grande quantité : on en trouvait dans les matières fécales qu'il rendait. Ses urines ressemblaient à du petit-lait trouble, tant elles en étaient chargées. La fièvre lente était établie chez lui. Malgré ce délabrement, il conservait ses forces ; il avait de l'appétit ; il digérait bien ; il dormait passablement : sa toux n'était point pénible ; et ce qui donnait un peu d'espoir, c'est que le pus était blanc, sans odeur, et de bonne qualité. Je n'ai plus entendu parler de lui après sa sortie du Mont-d'Or.

La vomique, ou l'abcès des poumons, guérit très-souvent sans que le malade devienne pulmonique. Ce fait est généralement avoué de tous les médecins cliniques.

Les malades qui deviennent pulmoniques à la suite des vomiques, guérissent aussi très-souvent, même lorsqu'ils paraissent désespérés. Cette espèce de phthisie secondaire est une de celles que l'on guérit le plus fréquemment.

Ce fait constaté par l'expérience de chaque jour, doit encourager les médecins à chercher les moyens de perfectionner le traitement des autres espèces de pulmonies. C'est porter trop loin la prévention de croire ces maladies incurables, lorsque le pus a paru, et que la fièvre lente est établie.

OBSERVATION XVIIIe.

Sur l'empyème et un ascite purulens.

Au mois de mai 1766, je fis faire l'opération de l'empyème, au fils du sieur Salés, bourgeois de la ville d'Aurillac, âgé de dix ans. Outre les signes évidens d'une grande quantité de pus épanché dans la poitrine ; tels que la difficulté de respirer, la fluctuation du pus, la saillie de ce liquide entre les côtes, la toux sèche, etc., le bas-ventre était tendu, tuméfié, et annonçait l'existence de l'ascite compliquée avec l'empyème; de sorte que je me proposais de lui faire faire la ponction peu de jours après celle de l'empyème : ma surprise fut extrême de voir que l'enflure du ventre diminuait à proportion que le pus sortait de la poitrine, par l'ouverture que le chirurgien venait de faire. Nous fîmes pour lors pencher la poitrine du malade, afin que le pus eût plus de facilité à s'écouler. Cette tentative réussit parfaitement. Nous prîmes le parti, vers la fin, de lever les cuisses et les hanches de cet enfant ; nous pressâmes le bas-vente vers l'ouverture, afin de déterminer le pus à sortir. Ce moyen, qu'on trouvera sans doute extraordinaire, et peut-être difficile à expliquer par les seules lumières anatomiques, eut

tout l'effet que j'en attendais. Le ventre s'affaissa entièrement; la poitrine devint libre; le jeune malade, à qui je fis boire un petit verre de vin, reprenait ses forces au lieu de s'affaiblir, à mesure que le pus sortait : sa quantité fut très-considérable; il était blanc, très-peu épais, et presque sans odeur; ce qui n'est pas ordinaire; car le pus des vomiques est d'une fétidité insupportable : il est liquide, séreux, huileux, lorsqu'il est épanché en aussi grande quantité.

Je ne donnai d'autre remède à cet enfant, que du bon bouillon avec quelques cuillerées de vin: il but abondamment de l'infusion de quinquina. Je le purgeai nombre de fois vers la fin de sa convalescence.

Je fis tenir l'incision ouverte pendant deux mois, afin que la bouffissure et le reste du pus épanché, pussent s'évacuer entièrement. Cet enfant est devenu robuste, et est aujourd'hui un homme fort et vigoureux.

J'ai fait la même cure sur le citoyen Delolm; actuellement médecin à Aurillac. Pendant le cours de ses études à Paris, il essuya une fièvre putride, qui se termina par une empyème compliquée, avec l'hydropisie ascite. Les médecins de la capitale le renvoyèrent dans son air natal : ses parens me le confièrent à son retour. Je lui fis faire l'opération

de l'empyème et la ponction; et avec le secours des autres remèdes appropriés, je le guéris radicalement: il jouit d'une santé robuste depuis dix-huit ans.

OBSERVATION XIXe.

Réflexions préliminaires faites pendant la saison des eaux, au Mont-d'Or.

L'on doit s'attendre à trouver ici la partie de mes observations la plus nombreuse et la plus précieuse, à cause de la grande quantité de pulmoniques qui ont recours à ces eaux; ce sera, au contraire, la partie la plus incomplète de cet ouvrage, par les raisons que je vais exposer.

1°. La plupart des médecins qui envoient des malades au Mont-d'Or, ne rendent aucun compte de leur état primitif, ni des remèdes qu'ils leur ont administrés; ce qui a été très-embarrassant pour faire l'histoire de leur maladie, sur-tout lorsqu'il fallait interroger la classe du peuple, qui ne sait point s'expliquer.

2°. Lorsque les malades avaient quitté les eaux, ils ne correspondaient plus avec moi, ou du moins très-rarement; de sorte que je n'ai pu m'assurer de la terminaison de leur maladie.

3°. Ceux qui se trouvaient soulagés, ou guéris, me faisaient souvent part de leur succès; mais on n'ignore point que les malades de cette espèce guéris ou soulagés, forment le plus petit nombre; car l'on ne peut se dissimuler que la pulmonie tue la majeure partie des personnes qu'elle attaque. Or, je n'ai pu apprendre le sort de ces derniers, qui formaient cependant le plus grand nombre.

4°. L'impossibilité de donner une histoire fidelle du commencement et de la fin de ces phthisies pulmonaires, m'avait déterminé pour lors à ne considérer ces maladies que relativement à l'effet des eaux. J'étais d'autant plus certain de ces effets, que j'en étais le témoin. Je vais rapporter en conséquence mes observations sous ce point de vue.

5°. Afin d'éviter l'ennui des répétitions qui n'annoncent point les progrès de l'art; au lieu de faire ici l'histoire de chaque maladie que j'ai observée à cette source, je les réduirai aux classes suivantes; et rendrai compte de l'action de ce remède, suivant les différentes classes.

1°. Les hémoptysiques; 2°. le catarrhe, 3°. les acrimonies; 4°. le vice organique; 5°. les maladies nerveuses; 6°. la suppression des sécrétions; 7°. les métastases.

La prévention de la plupart des médecins contre les eaux thermales, est mal fondée. Il est probable

que ceux qui ne les ont administrées que dans les lieux qu'ils habitent, ont jugé de leur activité à leur source, par le peu d'effet qu'ils voyaient produire à celles que l'on transporte chez eux. C'est une erreur de les juger ainsi par comparaison. Lorsque je traiterai des remèdes propres à la pulmonie, je prouverai que celles du Mont-d'Or portent une action très-sensible sur l'économie animale, sur-tout sur la sécrétion cutanée, sur celle des poumons, et celle des urines.

Iere. CLASSE HÉMOPTYSIQUE.

Le crachement de sang peut dépendre, 1°. de la pléthore générale; 2°. de la pléthore locale ou pulmonaire; 3°. de la suppression des règles ou des hémorroïdes ; 4°. d'une humeur répercutée sur les poumons; 5°. d'une acrimonie particulière des humeurs, etc.

Lorsque la phthisie pulmonaire a été la suite de la pléthore générale, si elle est dans son commencement, et que la pléthore subsiste encore, si le malade est encore fort et sanguin, les eaux de Mont-d'Or lui feront beaucoup de mal. Il faut faire précéder les saignées, les sangsues, les bains, les délayans, le régime antiphlogistique. Même après avoir employé ces remèdes, ces eaux ont peu de succès tant que la diathèse inflammatoire existe. Si

la pléthore est locale, et qu'elle ait produit la pulmonie, comme chez certains asthmatiques, chez certains bossus forts et vigoureux, il faut aussi diminuer la quantité du sang par les remèdes ci-dessus. Les eaux ont plus de succès dans ces derniers cas.

Dans le cas n°. 3, il faut rétablir l'évacuation supprimée par les remèdes appropriés : les remèdes ci-dessus sont pareillement indiqués ici, ainsi que les eaux thermales. Je suppose que dans ces espèces n°s. 1, 2, 3, la pulmonie n'est point avancée, et que la pléthore existe plus ou moins; car si la diathèse purulente prédomine, que la fièvre lente ait fait des progrès, que le malade soit délabré; pour lors il n'y a qu'un seul traitement à lui faire, qui est celui que j'indiquerai ci-après pour toutes les espéces de pulmonies avancées.

Dans l'espèce n°. 4, il faut rappeler l'humeur à sa place, par les délayans internes et externes, les vésicatoires, ect. Dans l'espèce n°. 5, il faut employer les mêmes préparations à-peu-près que pour le n°. 4. C'est une faute que font presque tous les médecins : ils envoient leurs malades aux eaux sans les y avoir préparés; et les médecins des eaux leur permettent de les prendre, parce que les malades sont arrivés sur les lieux. C'est un double abus dont ces derniers sont souvent la victime.

OBSERVATION XXe.

Hémoptysie suivie de pulmonie.

Une jeune femme âgée d'environ vingt-quatre ans, du bourg du Pont-du-Château, en Basse-Auvergne, d'une constitution forte, pléthorique, avait craché du sang abondamment, à plusieurs reprises : elle toussait beaucoup, ses crachats étaient muqueux et un peu purulens depuis deux mois; elle avait un peu de fièvre le soir; son pouls était calme le matin. Sa carnation était néanmoins encore presque intacte, ses joues étaient d'un rouge incarnat, ses règles étaient régulières; son médecin l'envoya aux eaux du Mont-d'Or dans l'été de 1773 : elle fut saignée du bras avant de commencer les eaux; elles augmentèrent, malgré cette précaution, sa toux. Les crachats du matin furent plus abondans; elle fut saignée une seconde fois : les eaux continuèrent à l'agiter, les symptômes de la pulmonie prirent de l'intensité : elle s'obstina à vouloir finir la saison, c'est-à-dire à les boire pendant dix-huit ou vingt jours. Elle revint chez elle plus souffrante : elle prit ensuite du petit lait, du lait d'ânesse, des bouillons de poulet, pendant l'hyver et le printemps, en sortant du Mont-d'Or : elle revint l'été suivant. Sa maladie avait fait des progrès ; ce-

pendant la force de sa constitution la soutenait encore, elle conservait en partie son tempérament sanguin ; elle prit les eaux une seconde fois, elles ne lui firent aucun bien ; elle périt l'hyver suivant. Sa maladie avait duré deux ans et demi.

OBSERVATION XXIe.

Phthisie pulmonaire à la suite de la pléthore locale pulmonaire.

Une jeune fille de la Haute-Auvergne, d'un temperament sanguin, était sujette depuis sept ou huit ans à des attaques d'asthme sec ; la suffocation était extrême pendant leur durée : son visage était rouge, enflammé, pour lors ses lèvres étaient violettes. Ces attaques ne finissaient que par un crachement de sang considérable : elle en rendait quelquefois des palettes entières, c'est-à-dire, huit ou dix onces; la pléthore était locale, les règles coulaient régulièrement ; la phthisie pulmonaire succéda à ces crachemens de sang, elle était chronique.

On l'envoya aux eaux du Mont-d'Or, pendant plusieurs années de suite; leur effet se réduisit à prolonger ses jours de quelques années, elle périt enfin de cette dernière maladie.

OBSERVATION XXIIe.

Pulmonie à la suite des hémorroïdes.

Un négociant de Nantes, âgé de quarante-cinq ans, fort robuste, était sujet aux hémorroïdes : elles se supprimèrent. Il vint à tousser, la toux était sèche ; il cracha du sang, il vint au Mont-d'Or, il avait des mouvemens de fièvre irréguliers, il prit du petit lait, des bains tiédes, d'eau de rivière : on lui appliqua les sangsues à l'anus plusieurs fois, il fit ensuite usage des eaux ; ses crachats changèrent, la toux s'appaisa, il guérit.

Les suppressions des règles dans les tempéramens dont la fibre est lâche, qui sont catachetiques, trouvent du soulagement aux eaux du Mont-d'Or.

OBSERVATION XXIIe.

Pulmonie à la suite des dartres.

Une jeune personne avait des dartres : elle les fit disparaître, et croyait être guérie radicalement. Les règles supprimèrent, elle cracha du sang en petite quantité, avec toux sèche, et fièvre lente,

on lui appliqua un large vésicatoire à la cuisse; elle prit des bains tiédes, elle fit usage des eaux pendant deux années de suite. Les dartres reparurent : elle guérit.

OBSERVATION XXIVe.

Pulmonie à la suite de la petite vérole.

Un jeune homme, âgé de quatorze ans, à la suite de la petite vérole, resta maigre : il cracha du sang; la toux sèche, la fièvre lente s'établirent des bains tiédes, un vésicatoire, les eaux du Mont-d'Or le guérirent.

OBSERVATION XXVe.

Pulmonie à la suite de la rougeole.

A la suite de la rougeole, il resta une toux sèche, violente, à un jeune homme : il était mince, frêle; il avait la poitrine serrée, et le col alongé; il cracha du sang pendant trois ou quatre mois, en petite quantité; il fut saigné, il prit des sucs d'herbes savonneuses; il vint au Mont-d'Or, où il but les eaux; il fut guéri.

2°. CATARRHES.

OBSERVATION XXVIe.

Pulmonie catarrrhale.

La constitution des habitans de la France, son climat variable, les exposent à des rhumes très-fréquens, et souvent très-opiniâtres. La pulmonie en est très-fréquemment la suite. M. Cullen a avancé le contraire, relativement à l'Écosse, dans ses Élémens de Pratique, section 872. « En conséquence, il me paraît » probable que le catarrhe produit très-rarement » la phthisie ; néanmoins, je ne voudrais point as- » surer d'une manière positive, que cela n'arrive » jamais. » Il est possible que le tempérament atletique des Ecossois, joint à la température constamment froide de leur climat, les préserve de la phthisie pulmonaire. Sous ce rapport, le professeur d'Edimbourg peut avoir raison ; il n'en est pas moins certain que le catarrhe est une des causes les plus fréquentes de la pulmonie en France. Je ne pense point qu'aucun médecin français, qui a vu des malades sur son sol, puisse désavouer ce fait ; je crois même que le climat brouillardeux de l'Ecosse, y produit des rhumes aussi fréquens que celui de la France : cette espèce de phthisie pulmonaire, est une de celles sur laquelle les eaux du Mont-d'Or ont le plus de succès : elles soulagent

d'une manière sensible ces malades ; mais il est rare qu'elles les guérissent radicalement. En voici la raison : Il faut des rhumes fréquens pour produire la pulmonie ; avant qu'elle paraisse, il s'est déjà formé beaucoup de tubercules. On ne vient au Mont-d'Or que lorsqu'elle est annoncée ; parce qu'étant de l'espèce chronique, ses commencemens sont peu inquiétans. Le malade ayant recours aux eaux trop tard, elles ne peuvent venir à bout de fondre une assez grande quantité de tubercules, pour la guérir radicalement ; elles en fondent néanmoins assez, pour prolonger leurs jours ; et le soulagement qu'elles leur procurent, dure souvent pendant plusieurs années.

3°. ACRIMONIES.

OBSERVATION XXVIIe.

Pulmonies provenant de vices acrimonieux.

Les vices écroueleux, galeux, teigneux, dartreux, sont très-communs dans nos provinces, surtout dans l'Auvergne, le Limosin et le Velay. Presque toutes les phthisies pulmonaires chroniques, doivent leur origine à ces vices de la lymphe ; ils donnent naissance à tous les engorgemens glanduleux, lymphatiques, aux tubercules pulmonaires.

Les eaux du Mont-d'Or, sont très-propres à détruire ces vices et leurs effets : elles conviennent par cette raison à toutes les pulmonies qui en sont la suite ; leur succès m'a paru néanmoins incomplet, 1°. parce qu'il faut ajouter d'autres remèdes à l'usage de ces eaux ; 2°. qu'il faut d'ailleurs que les organes et les humeurs du malade, soient disposés à recevoir leur action : or, c'est à quoi les médecins pensent très-peu ; ils envoient aux eaux un pulmonique sans s'embarrasser si la diahèse inflammatoire ou la cachexie purulente dominent chez lui. Cependant l'un et l'autre de ces états, exigent des traitemens bien différens, et l'on ne doit point administrer les eaux de la même manière dans ces deux circonstances. Les pulmonies dont l'origine provient des vices vénériens et goutteux, exigent les traitemens propres à la maladie primitive. J'ai vu ces espèces de phthisie, trouver du soulagement au Mont-d'Or, lorsqu'elles ne sont pas trop avancées. Le mercure combiné avec les eaux, a même guéri quelquefois la pulmonie et la vérole.

4°. VICES ORGANIQUES.

OBSERVATION XXVIII°.

Pulmonie provenant d'un vice organique de la poitrine.

Le sieur D..., prêtre, avait la poitrine mal conformée : il devint asthmatique dès l'âge de trente ans ; il était pulmonique à l'âge de quarante-cinq ans. La phthisie était chronique, il est mort à l'âge de soixante-dix ans. Il a dû la prolongation de ses jours à l'usage des eaux du Mont-d'Or : il faisait ce voyage tous les deux ans.

OBSERVATION XXIX°.

Le Sieur Br...., curé, était bossu ; il crachait souvent du sang, il devint asthmatique ; l'asthme était humide. Vers l'âge de quarante ans, il devint pulmonique : les eaux du Mont-d'Or qu'il prenait tous les quatre ou cinq ans, l'ont fait vivre jusques à soixante-deux ans, qu'il périt de cette dernière maladie.

Les poitrines contrefaites, c'est-à-dire, ceux qui sont plus ou moins bossus, sont sujets à l'asthme humide et à la pulmonie chronique : Les eaux du

Mont-d'Or les soulagent presque tous; ce fait est constaté par mille observations; il n'en est pas de même des poitrines serrées, alongées, avec le col long et les épaules détachées. Cette dernière classe est aussi sujette à diverses espèces de phthisies pulmonaires; mais elle ne trouve point les mêmes secours dans les eaux. Je m'explique : Les effets salutaires des eaux ne sont point aussi constans chez les derniers que chez les premiers.

Le vice organique des premiers consiste dans la forme de la charpente de la poitrine, qui est plus ou moins bossuée : mais la portion des systêmes musculaires et nerveux qui sont distribués dans l'intérieur de cette cavité, n'ont que la longueur qu'ils doivent avoir; ils sont même plus courts dans certains sujets.

Cette proportion doit leur donner plus de force organique, et les rend plus propres à réagir, lorsque l'action des eaux les stimule. Le vice organique des derniers consiste au contraire dans l'ensemble des dimensions de la charpente, qui est étroite et alongée, mais qui n'est point bossuée : d'où il résulte que les vaisseaux artériels, nerveux et lymphatiques, ainsi que les filets nerveux, ont chez eux moins de force organique, parce qu'ils sont plus longs et plus minces. Le tissu cellulaire, la fibre musculaire sont plus frêles et plus délicats; ce qui donne à l'ensemble des viscères de la poitrine moins d'énergie pour répondre à l'action des eaux.

Je ne donne cette réflexion que comme une conjecture.

5°. MALADIES NERVEUSES.

OBSERVATION XXX°.

Les phthisies nerveuses guérissent au Mont-d'Or, ou y trouvent du soulagement, pourvu qu'on administre ces eaux avec beaucoup de modération, et après y avoir préparé les malades.

On doit diviser ces maladies en deux classes. J'appellerai l'une phthisie nerveuse proprement dite, et l'autre phthisie hypocondriaque : elles sont toutes les deux très-nombreuses.

Madame de Brio..., jeune et fraîche, ayant un teint de lys et de roses, souffrait des maux de nerfs depuis l'âge de dix-huit ans. Elle avait des serremens de poitrine, des suffocations très-fréquentes. Elle était sujette à des extinctions de voix momentanées, sans cause apparente. Son estomach se gonflait très-souvent ; sa peau se couvrait de plaques rouges, qui se dissipaient aussi facilement qu'elles se formaient. Ses règles commencèrent à diminuer vers l'âge de vingt-un ans. Elle se maria, ces accidens augmentèrent. Elle vint à tousser, sa toux était sèche, nerveuse. Elle cracha quelques filets de sang. Elle

éprouva des mouvemens de fièvre lente. Elle dépérissait. Son médecin la conduisit très-bien : il lui fit prendre des bains tièdes pendant long-temps ; elle fit usage d'eau de poulet avec la laitue, du petit-lait. On lui faisait des petites saignées. Elle vint au Mont-d'Or pendant deux années de suite ; elle y passait tout l'été ; elle y prenait d'abord des bains moitié eau de rivière, moitié eau minérale ; elle buvait ensuite les eaux de la Madeleine ; elle montait à cheval chaque jour ; elle rentra enfin dans sa province, parfaitement guérie.

Madame Chardon était devenue phthisique en Corse, à la suite des maux de nerfs auxquels elle était sujette depuis longues années : elle crachait le pus lorsqu'elle arriva au Mont-d'Or. Les eaux ne lui firent aucun bien. Elle mourut à Paris l'hiver suivant.

Je me bornerai à ces deux observations, en assurant que les succès ont toujours été nombreux dans le traitement de ces pulmonies.

OBSERVATION XXXIe.

Phthisies hypocondriaques.

Mélancolie, idées noires, excès de joie ou de taciturnité, hypocondres concaves, visage un peu

couperosé ; hémorroïdes qui avaient flué chez un militaire âgé de quarante-cinq ans, originaire de la Basse-Bretagne ; voix rauque, toux sépulcrale, crachats muqueux un peu purulens, expectoration pénible, fièvre lente, constipation, rots, vents aigres, gonflemens de l'estomac. Le malade vint au Mont-d'Or pendant trois années de suite ; il prenait dans l'intervalle des sucs d'herbes savonneuses ; il faisait des exercices : son régime était végétal ; on lui appliquait les sangsues à l'anus, de temps en temps. Tout fut inutile. Il succomba à la troisième année.

Ces espèces de pulmonies ne guérissent point ; elles durent plusieurs années

6°. SUPPRESSION DES SÉCRÉTIONS.

OBSERVATION XXXIIe.

Ce genre de pulmonie rentre dans les genres, n°s. 1, 2 et 3, et demandent le même traitement.

OBSERVATION XXXIIIe.

Pulmonie à la suite de la sécrétion sébacée des pieds, supprimée.

Un marchand colporteur, âgé d'environ trente-

sept ans, voyageait beaucoup à pied dans le Limosin et ses environs, portant une balle de marchandises sur le dos : il était sujet à la sueur des pieds. (On sait combien cette sueur est puante.) Il parvint à la faire cesser. Peu de temps après il toussa ; la toux était sèche et fréquente ; il maigrit. Ce malheureux était fort et robuste, il fit peu d'attention à cette toux. La fièvre lente survint ; ses crachats devinrent purulens. Il vint au Mont-d'Or. Les bains, les douches aux extrémités inférieures excitèrent dans ces parties des sueurs aqueuses ordinaires. Celle des pieds, dont l'odeur est fétide, ne reparut point. Il but les eaux de la Madeleine, sans succès. Il mourut six mois après avoir quitté ces eaux.

OBSERVATION XXXIVe.

Un habitant de Saint-Domingue, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament bilieux, comme ils le sont tous, était sujet, depnis plusieurs années, à des coliques spasmodiques, dont le point le plus douloureux était toujours à l'hypocondre droit. Elles se terminaient presque toujours par des urines rouges, briquetées. Il était constipé habituellement. Ses coliques diminuèrent ; il survint une toux sèche fréquente : ses crachats étaient jaunes, épais ; la fièvre lente s'établit ; il dépérissait. Il vint au Mont-d'Or. Il fut

mis à l'usage des bains tièdes d'eau de rivières, au petit-lait, aux sucs d'herbes chicoracées. Il passa ensuite, vers la fin de l'été, à celui des eaux de la Madeleine : elles ne produisirent aucun soulagement. Il fut à Paris en sortant du Mont-d'Or, où il mourut pulmonique un an après. Les coliques avaient cessé plus de six mois avant sa mort.

Le spasme avait arrêté la sécrétion de la bile chez ce malade, et avait déterminé l'engorgement des poumons, auquel les eaux ne peuvent remédier.

7°. LES MÉTASTASES.

OBSERVATION XXXV.

Les humeurs morbifiques se portent très-souvent, des parties les plus éloignées, sur le poumon : elles s'y fixent et y produisent la phthisie métastatique. Ce transport d'humeurs peut se faire de plusieurs manières ; 1°. par le reflux du sang des hémorroïdes, des règles, des lochies vers ce viscère ; par le saignement habituel du nez supprimé ; 2°. par les reflux des humeurs lymphatiques dégénérées ; 3°. par celui des humeurs purulentes ; 4°. par celui des humeurs laiteuses, de la transpiration cutanée, etc.

On voit beaucoup de ces malades avoir recours aux eaux du Mont-d'Or : ils y trouvent du soula-

gement et même leur guérison, lorque les humeurs qui l'occasionnent, peuvent reprendre leurs cours, ou lorsque, la pulmonie n'étant point trop avancée, on peut déplacer l'humeur, et lui fournir une issue artificielle.

1°. *Suppression des évacuations sanguines.*

On voit très-fréquemment les hémorroïdes et les règles s'arrêter et produire l'hémoptysie, d'où nait ensuite la pulmonie. Cette espèce rentre pour lors dans la classe ci-dessus, N°. 1; d'autre fois ces suppressions engorgent le poumon sans qu'il survienne d'hémoptysie, et y font naître la pulmonie: ce qui forme un second genre de métastase. La suppression des lochies et celle du saignement de nez, devenu habituel chez les jeunes gens, donnent lieu aussi à cette espèce de pulmonie, lorsqu'ils se suppriment.

OBSERVATION XXXVIe.

Pulmonie à la suite des hémorroïdes supprimées.

Un homme-de-lettres âgé de quarante-six ans, maigre et sec, était sujet aux hémorroïdes depuis plusieurs années. Elles étaient très-douloureuses; elles fluaient tantôt en rouge, tantôt en blanc. L'un

et l'autre écoulement s'arrêtèrent ; les douleurs se dissipèrent. Il crut, en se délivrant de cette incommodité, devoir jouir d'une meilleure santé. Quatre ou cinq mois après cette suppression, il eut des suffocations presque tous les jours. Une saignée et l'usage du petit-lait les dissipèrent. Les hémorroïdes ne revinrent point. Une toux sèche, la fièvre lente leur succédèrent. On lui dit que c'était un asthme sec. Il vint aux eaux du Mont-d'Or, pour le guérir. Je vis au contraire chez ce malade le commencement d'une pulmonie occasionnée par la métastase du flux hémorroïdal. Je lui fis prendre des demi-bains tièdes, avec du petit-lait et des sucs d'herbes savonneuses : on lui appliqua des sangsues à l'anus. Il but ensuite les eaux de la Madelaine. On lui appliqua un vésicatoire à la cuisse, les symptômes de la phthisie pulmonaire diminuèrent : il revint passer l'hyver dans sa province ; il y but des eaux du Mont-d'Or tout l'hyver : il y continua les demi-bains : on lui appliqua plusieurs fois les sangsues à l'anus. La maladie fit peu de progrès : il revint aux eaux dans la belle saison : elles lui firent moins de bien que l'année précédente. Les hémorroïdes ne revinrent point, quoi qu'on fit pour cela : il mourut au bout de dix-huit mois. Les crachats muqueux et purulens ne parurent que dans les six derniers mois de sa maladie qui dura trois ans.

OBSERVATION XXXVII.

Métastase par suppression des règles et des hémorroïdes.

Une jeune femme âgée de vingt-deux ans, devint enceinte pour la seconde fois : elle souffrit beaucoup des hémorroïdes pendant sa grossesse ; elles fluèrent abondamment ; les lochies coulèrent peu après ses couches ; elle ne nourrit point son enfant ; on fit dissiper le lait avec les précautions ordinaires. Les règles ne revinrent point, les hémorroïdes se firent sentir au contraire plusieurs fois sans fluer : elle prit des bains pour les rétablir ; tout fut sans succès. Après six mois de suppression, elle commença à tousser ; elle cracha un peu de sang ; elle maigrit ; elle avait des mouvemens de fièvre ; son médecin l'envoya au Mont-d'Or : je la fis saigner du bras en arrivant : je la mis en même-temps à l'usage de l'eau de veau, dont elle buvait deux pintes par jour : on lui appliqua douze sangsues au fondement, ou sur les grandes lèvres : les hémorroïdes étaient devenues douloureuses et gonflées sans fluer à l'époque où ses règles devaient paraître ; elles parurent effectivement trois jours après, et furent très-abondantes. Elle commença les eaux de la Madelaine, après que les règles eurent fini ;

elles les reprit à la seconde saison, suivant l'usage: et revint dans sa province parfaitement guérie. Aucun symptôme de la pulmonie n'a paru depuis; les règles ont repris leur cours ordinaire, et ne se sont plus dérangées. Elle est devenue enceinte plusieurs fois, et ses couches ont été très-heureuses. Elle vivait encore en 1791, et c'est en 1773 que sa poitrine fut affectée: je dois ajouter qu'après la saignée et pendant qu'elle prenait des bains tièdes d'eau de rivière, je lui fis prendre quelques douches d'eau thermale sur la région des reins et sur l'hypgastre; elles m'ont réussi souvent pour déterminer les règles.

Les pulmonies occasionnées par la métastase hémorroïdaire, reçoivent peu de soulagement des eaux du Mont-d'Or; celles au contraire qui se développent à la suite de la suppression des règles, ou du saignement du nez, y trouvent souvent leur guérison lorsqu'elles ne sont pas trop avancées. Il est inutile d'observer qu'il faut s'occuper principalement de rétablir le cours des règles. Quant au saignement du nez, il faut y suppléer par un cautère au bras, ou un vésicatoire entre les épaules ou sous les aisselles, ainsi que je l'établirai lorsqu'il sera question des diverses méthodes curatives.

2°. Métastases lymphatiques, sereuses.

OBSERVATION XXXVIII.

Pulmonie à la suite des verrues guéries.

Mademoiselle Déa... âgée d'environ 18 ans, avait depuis un an ses avant-bras et ses mains couverts de verrues indolentes, larges, plus ou moins élevées: elle en avait aussi quelques-unes sur ses cuisses et entre les épaules. Cette incommodité qui n'était que désagréable, car elle n'avait point altéré sa santé, la détermina à faire des remèdes. Elle m'écrivit pour me demander des conseils. Je la mis à l'usage des bains tièdes et au petit-lait: elle continua l'un et l'autre remède pendant plusieurs mois. Les verrues disparurent, la peau devint souple et unie; cependant, à mesure que les verrues guérissaient, la malade toussait; elle crut que cette toux n'était qu'un rhume: je n'en fus averti que quelques mois après. Je fis venir la malade dans le lieu que j'habitais. A mon grand étonnement, je trouvai chez elle tous les caractères de la phthisie pulmonaire commençante, que la métastase de l'humeur muqueuse, cutanée sur les poumons avait produite. Je connaissais la famille de cette jeune personne: il n'y avait aucun vice qui pût faire soupçonner la phithisie pulmonaire héréditaire. Elle avait joui elle-même, jusques à l'apparition des verrues, d'une

bonne santé ; de sorte qu'il n'y avait que cette cause qui eût pu donner naissance à la pulmonie: J'ordonnai tous les remèdes propres à ramener l'humeur à la peau, les frictions rudes, les bains, les vésicatoires, les jus d'herbes atténuantes. Tout fut inutile : la maladie fit des progrès qui furent lents. Nous étions pour lors en automne : il n'était plus possible de recourir aux eaux et aux bains du Mont-d'Or ; la saison était trop avancée pour aller habiter un climat aussi rude. La malade ne put y venir que l'été suivant ; elle y but les eaux de la Madelaine, pendant les deux saisons, elle y prit des bains tempérés d'eaux thermales. Rien ne put rappeler l'humeur muqueuse à la peau, la suppuration des poumons se manisfesta dans les crachats ; les sueurs, la colliquation et la diarrhée lui succédèrent. La malade succomba un an après.

Cette cause de pulmonie est rare : je ne l'ai plus observée depuis.

OBSERVATION XXXIXe.

Rechute de pulmonie, à la suite d'une fluxion sur les dents.

Madame de Verig..., âgée de trente-huit ans, éprouva de longs chagrins : sa poitrine fut affectée.

Elle avait une toux sèche le soir : sa voix était rauque, la fièvre lente était marquée par des redoublemens quotidiens, sans frissons ni sueurs; elle ressentait des douleurs intercostales très-vives; elle cracha un peu de sang, ses crachats devinrent purulens. Cependant ses règles coulaient bien, l'estomac faisait ses fonctions, les forces étaient bonnes, ainsi que son sommeil; elle toussait peu dans le cours de la nuit : des bains, des pilludes, avec l'extrait de donce amère et l'opium, un vésicatoire sous les aisselles, un long usage de l'eau de poulet ou de veau, bue abondamment; le séjour à la campagne, le régime mucilagineux, la rétablirent parfaitement.

Il lui survint, deux ans après, une fluxion considérable sur les gencives; il se forma un abcès sur la mâchoire inférieure du côté gauche. Elle souffrit beaucoup pendant deux mois : elle perdit le sommeil, La fièvre s'alluma, la mâchoire se caria par sa négligence, ou l'impéritie de son dentiste, lequel jouit néanmoins d'une certaine célébrité. Lasse de souffrir, elle me fit appeler; je l'assurai que l'os de la mâchoire était attaqué; le dentiste soutint le contraire, je conseillai d'appeler un chirurgien; le sieur Déchams fut choisi : il convint de l'erreur du dentiste, il ouvrit à l'instant l'abcès, il pansa la carie selon les règles; la malade guérit après trois mois de pansement et de soins.

La toux se renouvela pendant la durée de l'abcès, ainsi que la fièvre lente et les autres simptômes de la pulmonie; je lui fis recommencer le premier traitement qui l'avait guérie la première fois, aussitôt que l'exfoliation de la carie le permit: il n'eut aucun succès. Je l'envoyai au Mont-d'Or, elle y but les eaux pendant les deux saisons; elles n'arrêtèrent point les progrès du mal. Elle mourut l'hyver suivant, 1790. Cette rechute occasionnée par la métastase de la fluxion sur le poumon, parcourut tous ses degrés dans moins d'un an.

Jean-Louis Petit, célèbre chirugien, de Paris, a observé plusieurs phthisies pulmonaires, produites par la carie des dents, et les a vu guérir après que la dent cariée était arrachée.

Il n'est pas rare de voir les fluxions se porter sur les poumons de différentes parties de la tête : et produire des pulmonies ; il en est de même des suppurations établies dans ces différentes parties, dans la bouche et les oreilles, sur les yeux. etc. On les guérit souvent à l'aide des exutoires, des eaux du Mont-d'Or, et des sudorifiques.

3°. *Métastases purulentes.*

Les métastases purulentes sur les poumons, sont très-fréquentes. Il n'est pas facile de rendre raison de ce phénomène. Je me contenterai, quant à présent, d'admettre ce fait, sans l'expliquer. Je dé-

velopperai mon opinion sur cet objet, lorsque je traiterai des causes de la pulmonie.

OBSERVATION XL.

Pulmonie par métastase du pus sur le poumon à la suite de l'empyème.

Les maladies inflammatoires du poumon se terminent souvent par la suppuration; il se forme une vomique : le pus contenu dans cet abcès, est 1°. absorbé et transporté sur quelqu'autre partie du corps, ou évacué par la voie des excrétions. 2°. La vomique se rompt, et le pus pénètre dans les bronches; d'où résulte la pulmonie. 3°. Il crève en dehors et s'épanche dans la poitrine, d'où il est quelquefois réabsorbé et infiltré dans les poumons; il produit la pulmonie, de cette dernière manière. C'est, selon moi, une espèce de métastase.

Un garçon teinturier, essuya en 1769, une fluxion de poitrine qui se termina par une vomique. Celle-ci produisit une empyème. Le chirurgien qui le soigna, en fit l'ouverture : la plaie fut mal traitée; elle devint fistuleuse : en outre, le pus se fit jour par les poumons, le malade cracha le pus : tous les symptômes de la pulmonie s'établirent : on

trouvait du pus dans ses urines. Le malade dépérissait à vue d'œil ; il rendait du pus, en toussant, par les crachats et par l'ouverture de la plaie. Je fus appelé alors : mon premier soin fut de faire dilater la plaie et de la rendre simple. Je fis faire des injections : je mis ce jeune homme, dont la constitution était saine, à la diète blanche : il me suivit quelques mois après au Mont-d'Or ; il y but les eaux pendant les deux saisons. Il guérit radicalement : je lui fis quitter le métier de teinturier, parce que la vapeur des cuves le faisait tousser vivement. Il s'est marié depuis ; il a eu plusieurs enfans. J'appris l'année dernière 1792, qu'il vivait encore.

OBSERVATION XLI.

Pulmonie scrofuleuse par métastase, à la suite des ulcères scrofuleux guéris.

Une paysane âgée de vingt-deux ans, arriva du Limosin au Mont-d'Or, pour y prendre des bains et boire les eaux. On lui avait conseillé ce remède, pour tâcher de guérir des ulcères scrofuleux, qu'elle portait depuis l'âge de dix ans. Elle en avait sur les avant-bras et à une jambe : quelques-uns étaient avec carie. Les glandes du col avaient été ouvertes : elles étaient cicatrisées. L'expérience m'ayant appris

que ces eaux ne convenaient point, lorsque le venin scrofuleux était développé jusqu'à ce point, je la renvoyai dans sa famille, pour y exécuter les remèdes employés contre cette maladie ; ils parurent avoir un succès complet. Le chirurgien à qui je la confiai, m'écrivit un an après, qu'il était venu à bout de cicatriser trois de ces ulcères, dont deux avec carie : l'exfoliation des os s'était faite entièrement ; il ne restait plus que deux ulcères qu'il continuait de traiter ; il les touchait chaque jour avec l'eau mercurielle, ainsi que je l'avais prescrit. La malade prenait chaque jour du kina à la dose de deux gros : elle faisait en même temps usage de plantes antiscorbutiques et âcres, telles que des oignons, des raiforts, du cresson, etc. : elle touchait à une parfaite guérison, lorsque le chirurgien m'apprit qu'elle toussait, qu'elle avait de la fièvre, avec d'autres symptômes de phthisie pulmonaire. C'etait vers la fin de l'hiver que je fus instruit de ce changement : je la fis revenir au Mont-d'Or, lorsque la belle saison fut arrivée : je la mis a l'usage des eaux, je lui fis ouvrir deux cautères. Elle fut soulagée : je la renvoyai chez elle pour y continuer ces remèdes antiscrofuleux, combinés avec les mucilagineux. La pulmonie fit des progrès. Elle revint aux eaux, elle en fit usage cette fois sans succès. Elle succomba enfin, et mourut pulmonique.

OBSERVATION XLII.

Réflexion sur les ulcères cutanés, relativement aux poumons.

Les vieux ulcères aux jambes, les hémorroïdes fistuleuses, amènent beaucoup de malades au Mont-d'Or. Un très-grand nombre se plaignent que ces égouts coulent irrégulièrement, ils s'arrêtent même quelquefois ; cette suppression les incommode plus ou moins, lorsqu'elle arrive : outre les douleurs et l'inflammation locale qui en sont la suite, ils éprouvent des dérangemens dans leur santé. L'oppression, la toux, la fièvre et d'autres symptômes, qui annoncent l'asthme ou la pulmonie, les tourmentent, aussitôt que le flux de ces ulcères diminue, ou se supprime. Je ne fais mention ici que de ces ulcères, parce qu'ils sont les plus communs.

Tous les ulcères cutanés ont une connexion intime avec les poumons. L'utilité des exutoires, contre les maladies du poumon, est donc démontrée par là. Nous devons d'ailleurs, faire la plus grande attention aux fonctions de la peau, dans les maladies de ce viscère, sur-tout dans la pulmonie.

OBSERVATION XLII.

Pulmonie à la suite des hémorroïdes muqueuses supprimées.

Un négt., ayant beaucoup d'embonpoint, était sujet, depuis longues années, au rhumatisme chronique : il avait en même temps un écoulement muqueux et purulent au fondement, qu'il n'avait jamais voulu faire guérir, parce qu'il avait éprouvé que lorsqu'il diminuait, ses douleurs augmentaient. Il était dans l'usage de prendre les bains et la douche des eaux du Mont-d'Or, depuis longues années. Cet écoulement vint à s'arrêter pendant l'hyver de 1768; les douleurs de rhumatisme ne parurent point cette fois; il survint de la toux avec fièvre et dépérissement; il suffoquait fort souvent; les saignées, ni les purgatifs ne l'avaient point soulagé. Il vint aux eaux; je lui fis appliquer les sangsues au fondement: on lui appliqua deux vésicatoires en même temps; l'un sous l'aisselle, l'autre à la cuisse: il but les eaux pendant les deux saisons. Le flux muqueux hémorroïdal revint; la toux, la fièvre, etc., cessèrent. Il guérit; il garda un vésicatoire à la cuisse. Il vivait encore vingt ans après.

OBSERVATION XLIV.

Pulmonie après la cessation d'un écoulement fistuleux.

Un fermier, âgé d'environ cinquante ans, portait depuis longues années, un ulcère fistuleux avec carie à la malléole interne du pied droit : l'écoulement diminua ; il tomba dans un état de langueur. La toux, les crachats purulens, la fièvre, les sueurs colliquatives, succédèrent à la diminution de l'écoulement fistuleux. Le laitage, les antiscorbutiques, les sudorifiques, les eaux du Mont-d'Or, n'eurent aucun succès. Il mourut dans moins d'un an après l'apparition des symptômes de la pulmonie.

OBSERVATION XLV.

Pulmonie sympatique purulente.

Une femme âgée de soixante ans, rendait depuis longues années des urines muqueuses et purulentes. Le siége du mal était à la vessie. Lorsque ces urines étaient moins troubles, elle toussait et expectorait en abondance des crachats muqueux, rouilles et comme purulens ; ils diminuaient ainsi que les

accidens de la poitrine, lorsque ses urines redevenaient muqueuses. Elle prit plusieurs fois les eaux du Mont-d'Or, sans en être soulagée. L'inutilité de ce remède la découragea : elle ne revint plus aux eaux. J'ai ignoré quelle avait été sa fin. Je dois ajouter qu'elle était dans un état de fièvre lente, depuis longues années.

OBSERVATION XLVI.

4°. *Métastases laiteuses.*

Lorsque le lait quitte les organes que la nature lui a destinés après les couches, il occasionne des maladies aiguës. Lorsque la mère devient nourrice, le lait peut aussi se dévoyer. Lorsqu'elle n'allaite point son enfant et qu'elle le fait dissiper ; il peut encore se porter sur d'autres viscères, et y produire des maladies graves. Dans ces deux dernières circonstances, c'est un fluide qui a perdu ses qualités naturelles ; il se porte quelquefois sur le poumon, et y produit la phthisie pulmonaire. C'est ce que j'appelle *métastase laiteuse.* On voit aux eaux du Mont-d'Or, nombre de ces malades.

OBSERVATION XLVII.

Pulmonie occasionnée par une humeur laiteuse.

Une jeune femme, frèle et délicate, eut deux couches successives d'abord après son mariage: elle nourrit ses deux enfans; elle avait peu de lait, parce que ses seins étaient petits et peu propres à cette sécrétion. Il était très-épais : elle fut obligée de sevrer ses deux enfans, à l'âge de six mois, parce qu'elle ne put les nourrir. Chaque fois qu'elle fut nourrice, elle eut des extinctions de voix avec une toux sèche : il parut quelques filets de sang dans ses crachats deux ou trois fois pendant le dernier nourrissage. Le lait d'ânesse, le kina à petite dose, l'air de la campagne, parurent la rétablir. On lui conseilla de voyager et de renoncer pendant quelques années au devoir conjugal. Elle passa quelques hivers à Nice, et aux îles d'Hyères; elle alla ensuite en Suisse, en Allemagne. La toux revint, elle augmenta ; les crachats devinrent suspects : la fièvre lente s'établit; elle était cependant peu considérable. Elle vint aux eaux du Mont-d'Or, qui opérèrent peu d'effet. Elle mourut après avoir traîné pendant quatre années cette pulmonie laiteuse.

OBSERVATION XLVIIIe.

Pulmonie des nourrices épuisées par l'allaitement.

L'allaitement épuise souvent les nourrices : elles tombent dans l'étisie, tabès dont la pulmonie est la suite. Morton attribuait l'une et l'autre maladie au défaut de suc nourricier, et regardait la dernière comme incurable. Les tubercules et les autres espèces d'engorgemens dont on trouve les poumons de ces malades pleins, indiquent, à mon avis, que le défaut de suc nourricier contribue moins à donner lieu à la maladie, que la stase du lait dégénéré dans la substance des poumons.

Les eaux du Mont-d'Or ont ici quelques succès : il faut néanmoins les combiner avec le kina, le laitage, et le régime alimenteux, mucilagineux. Si on les administre seules, elles augmentent l'épuisement.

Les citadines, nées dans les classes de l'opulence, et même dans celles où il n'y a que de l'aisance, sont plus sujettes à l'étisie et à la pulmonie laiteuse, que les femmes des habitans de la campagne.

OBSERVATION XLIXe.

Pulmonie par épuisement chez une nourrice.

Une jeune femme de Saint-Étienne-en-Forêts, dont le mari était armurier, nourrissait son second enfant : elle tomba dans l'étisie au cinquième mois de nourrissage, et fut obligée de donner son enfant à une nourrice étrangère. Son médecin l'envoya au Mont-d'or. Elle était dans un état de maigreur effrayante : son dégout pour les alimens était extrême : elle avait des affections nerveuses très-variées et très-considérables (ces accidens sont très-ordinaires aux nourrices épuisées) : son sommeil était perdu. Elle s'obstina à vouloir boire les eaux : il survint une toux sèche, des sueurs abondantes, avec fièvre lente : elle cracha du pus en sortant du Mont-d'Or : elle périt trois mois après être de retour chez elle. L'étisie et la pulmonie ne durèrent point huit mois révolus chez cette malade.

OBSERVATIONS

FAITES A PARIS.

OBSERVATION XLX.

Pulmonie scrofuleuse, héréditaire de père et de mère.

MADAME la comtesse de St.-Ch... âgée d'environ quarante ans, était rongée de fleurs blanches depuis plusieurs années: sa constitution était maigre, pâle, cachectique. Il avait paru chez elle des glandes scrofuleuses dans son bas âge, qui avaient suppuré: elle avait fait sept enfans: elle s'enrhumait facilement pendant l'hiver, depuis quelques années. Pendant celui de 1783, elle cracha un peu de sang. On remarqua même du pus dans son expectoration. On lui fit prendre des bouillons de limaçons: on la tint au régime mucilagineux: elle se rétablit pendant l'été suivant. Cette alternative de convalescence pendant l'été, de toux et de crachats purulens pendant l'hiver, se soutint pendant trois ans. A la quatrième année, un médecin allemand lui persuada que son mal était au foi e; que ce viscère était en-

gorgé par une humeur laiteuse; que la toux et l'expectoration ne céderaient qu'aux purgatifs réitérés. Il la tint en conséquence pendant quatre mois à l'usage des bols composés de purgatifs drastiques, et d'apéritifs résineux, qui produisaient chaque jour cinq ou six selles jaunes et glaireuses.

Ce traitement maigrit considérablement la malade, et donna beaucoup d'intensité aux symptômes de la pulmonie. Sa marche qui était chronique, devint très-rapide : elle quitta ce médecin, et m'appela: c'était en 1787. La toux recommença cette année à meilleure heure aux approches de l'hiver : la malade cracha quelques filets de sang pendant ses règles, et même dans l'intervalle. On retrouva bientôt après beaucoup plus de pus dans les crachats, que pendant les hivers précédens. La fièvre lente s'établit d'une manière très-sensible : elle avait un redoublement chaque jour : le frisson en était très-long et très-fort, la chaleur qui succédait, était âcre en proportion, et les sueurs nocturnes très-abondantes. Une soif extraordinaire accompagnait tout le temps du frisson.

Pendant que la pulmonie continuait sa marche ordinaire, la malade ressentit des douleurs vagues rhumatismales très-aiguës, tantôt sur une partie de la poitrine, tantôt sur l'autre extérieurement: elle éprouva des frissons vagues sur toutes les parties du

corps, lesquels se faisaient sentir à toutes les heures du jour.

Malgré cet état de souffrance, la malade allait tous les jours dans la société, et même quelquefois à la campagne.

Enfin le cours de ventre colliquatif arriva : il commença par des coliques très-vives, auxquelles succédèrent des épreintes très-douloureuses. Les selles devinrent muqueuses, sanguinolentes, dysentériques, d'une fétidité cadavéreuse. On y remarquait des lambeaux de mucus intestinal, avec des stries de pus dissoutes en partie dans la sérosité : le ténesme s'y joignit, et la chute du rectum en fut la suite.

Le mal de gorge, si terrible pour certaines phthisiques, se déclara en même temps que le cours de ventre, et ne finit qu'avec la malade.

L'intérieur de la bouche et le gosier furent couverts d'aphtes inflammatoires et gangréneux. Le canal intestinal dut en être couvert. La malade répétait sans cesse qu'elle sentait une traînée de feu depuis la bouche jusqu'à l'anus : elle éprouvait cette cruelle sensation, lorsqu'elle était obligée de laisser fondre une cuillerée de gelée de viande dans la bouche, et de l'avaler pour s'alimenter.

Ces aphtes parcoururent tous leurs périodes : ils produisirent une succession de symptômes dans les

premières voies, qui jetta la malade dans l'état le plus déplorable. La diminution des souffrances fit conjecturer leur guérison ; elle ne diminua point cependant le cours de ventre. Cette dernière scène fut longue : elle dura plus de trois mois. Les jambes enflèrent. En même temps que le bas-ventre souffrait, les symptômes de la poitrine disparaissaient; l'oppression, les douleurs vagues cessaient; les crachats diminuèrent.

La malade eut le courage de se lever chaque jour, pendant quelques heures, jusqu'à sa mort : ses qualités intellectuelles restèrent intactes jusqu'à son dernier soupir : elle expira sans oppression ni angoisse.

Mon prognostic ayant été fâcheux dès les premiers jours, j'insistai peu sur les remèdes curatifs. Je n'employai que des palliatifs. 1°. Elle fit usage de farineux, de boissons mucilagineuses, de gommes, etc., auxquels on ajouta, dans les commencemens, des sucs d'herbes savonneuses; 2°. le kina fut employé inutilement pour calmer les redoublemens; il est vrai que la malade ne voulut jamais le prendre à assez forte dose; les bouillons de tortue ne firent ni bien ni mal; 3°. les aphtes furent traités par les calmans et les mucilagineux; 4°. les parens voulurent absolument qu'on ouvrît un cautère lorsqu'il n'était plus temps.

Ouverture du cadavre.

Le foie était sain, un peu pâle et mou; son volume était naturel; la vésicule du fiel était vide.

Les intestins étaient distendus, pleins d'air fétide; leur couleur était pâle; leurs membranes étaient si minces qu'elles étaient transparentes; leurs fibres musculaires, et leurs vaisseaux sanguins capillaires, étaient si amincis, qu'ils étaient presqu'invisibles: le reste du bás-ventre n'offrit rien de particulier.

Le poumon droit était adhérent aux côtes; les deux lobes étaient pleins de grains tuberculeux, dans différents états de dureté et de suppuration; leur grosseur variait depuis celle d'une lentille, d'un poids, d'une fève, jusqu'à celle d'une noisette. Toute la substance du poumon était infiltrée de pus et de sérosité. Le pus avait fait des fusées dans le tissu cellulaire, qu'il avait détruit en partie. Certaines vésicules bronchiques en étaient pleines. La tunique interne de la trachée-artère était mince, pâle; ses fibres charnues; ses vaisseaux capillaires étaient oblitérés.

Tous les fluides étaient dissous: ils exhalaient une puanteur extrême.

Les aphtes du canal alimentaire étaient guéris: on n'en trouva aucune trace sur la surface interne de l'estomac et des intestins.

On garda le cadavre trois jours avant de l'enterrer : l'ouverture en fut faite le second jour. L'enflure des extrémités conservait encore sa tension et sa résistance.

Réflexions.

1°. La cause de cette maladie était froide inerte ; sa marche était lente dans son commencement ; son premier degré eut duré encore long-temps, sans l'abus des purgatifs et des résineux. A un certain âge, il est dangereux d'attaquer le virus scrofuleux. La malade aurait vécu quelque temps de plus, si on n'eût pas tenté sa guérison par de pareils remèdes.

2°. La malade garda toute sa tête jusqu'au dernier soupir. Il est rare que le cerveau conserve toute son énergie, lorsque le reste des organes et des humeurs se détruit.

3°. Les frissons longs et violens, avec soif pendant les redoublemens de la fièvre lente, indiquent son analogie avec les fièvres intermittentes.

4°. Le transport des humeurs âcres, tabifiques, sur le canal alimentaire, dans le dernier période de la maladie, et la cessation des symptômes de la poitrine à proportion que ceux du bas-ventre se développaient, nous prouvent l'utilité des vésicatoires et des stimulans. On peut alléger et même dissiper les symptômes pulmonaires, en portant le foyer

d'irritation ailleurs. Ce transport se fait évidemment en travaillant sur le systême nerveux, puisque les accidens de la poitrine avaient cessé, quoique les poumons eussent resté pleins de pus, et tuberculeux.

OBSERVATION LI.

Pulmonie à la suite des hémorroïdes supprimées.

Je fus appelé le 14 mai 1782 auprès de l'abbé de Ramaduel, vicaire à Saint-Sulpice, âgé d'environ trente-deux ans. Ce malade était d'un tempérament bilieux, sanguin : il avait le foie engorgé. Depuis un an les hémorroïdes n'avaient pas flué chez lui, au lieu que pendant dix ans auparavant, elles se faisaient sentir, et fluaient deux ou trois fois dans le cours de l'année. Il éprouvait des spasmes et autres symptômes nerveux.

Depuis environ six mois, il se plaignait d'une toux sèche et fréquente, avec difficulté de respirer. Il avait aperçu deux ou trois fois quelques filets de sang dans ses crachats. Ces derniers, quoiqu'en petite quantité, étaient muqueux et souvent jaunes. Il avait eu de la fièvre, pendant quelques jours, à deux reprises, en avril et au commencement de mai.

Je le fis saigner au bras ; on lui appliqua les sangsues au fondement quelques jours après. Il usa de fumigations émollientes, afin de rappeler les hémorroïdes. Il prit pendant long-temps des sucs d'herbes savonneuses dans de l'eau de veau. Il observa le régime végétal pendant tout l'été. Il ne mangeait qu'un peu de viande blanche rôtie à dîner.

Sa santé fut bien rétablie au mois de septembre, c'est-à-dire que tous les symptômes de la pulmonie avaient disparu ; les hémorroïdes n'avaient cependant point reparu. Je l'ai perdu de vue depuis.

OBSERVATION LIIe.

Phthisie pulmonaire hypocondriaque.

Tirion, domestique chez madame d'Avarey, âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament mélancolique, cracha du sang en abondance à plusieurs reprises : ses crachats devinrent rouilles, muqueux, purulens ; sa toux était forte, fréquente, rauque et profonde. Elle redoublait pendant la nuit et lui avait ôté presque entièrement le sommeil. La fièvre lente rémittente était établie : il avait déjà des moiteurs pendant la nuit. Il maigrit. Cet état dura tout l'hiver de 1786. Le malade avait des embarras au foie depuis longues années : son teint jaune-noirâtre, les rougeurs qu'il avait à côté des aîles du nez, son goût pour les liqueurs spiritueuses, ne laissaient aucun doute

sur l'engorgement de ce viscère. Il se rétablit néanmoins pendant le cours du printemps et de l'été suivant, avec le seul régime végétal et un grand usage du cresson.

L'hiver suivant, les mêmes symptômes de la pulmonie reparurent avec la même force. Il reprit le régime de l'année précédente, avec beaucoup de suc de cresson. Il consentit à laisser appliquer un large vésicatoire sous l'aisselle gauche, à quoi il s'était refusé la première fois.

Voyant que sa convalescence n'allait point au gré de ses desirs, il prit plusiers purgatifs très-forts à mon insçu, qui le purgèrent prodigieusement. Il se rétablit parfaitement cette seconde fois. Je l'ai vu trois ans après jouissant d'une bonne santé.

La guérison de ce malade nous prouve que les purgatifs drastiques, si redoutés dans la pulmonie, peuvent être utiles quelquefois, dans les espèces hypocondriaques, hépatiques, etc. Il faut néanmoins être très-sobre et très-prudent quand on ose les employer.

OBSERVATION LIII.

Pulmonie par métastase.

Un domestique de madame la vicomtesse du Chayla

fut attaqué d'une fluxion considérable aux oreilles, le col fut en même-temps très-enflé, ainsi que les glandes des environs. Un chirurgien lui administra les remèdes convenables pour la dissiper. Il y réussit, mais il se déclara bientôt après un rhume qui fut long et opiniâtre; la fièvre lente s'y joignit avec des redoublemens quotidiens très-marqués. Le chirurgien se contenta de traiter ce commencement de pulmonie, par des syrops et quelques tisanes béchiques. Le mal empira, le malade dépérissait: je fus appellé vers le quatrième mois: je fis appliquer un large vésicatoire à la nuque; j'ordonnai des boissons incisives et sudorifiques. Il fit usage du scylle, sous plusieurs formes, des extraits amers. Tout fut inutile, il périt pulmonique dans l'espace de six mois.

OBSERVATION LIVe.

Pulmonie par Métastase.

Un ecclésiastique de la communauté de Saint-Sulpice, âgé d'environ trente ans, eut une fluxion aux yeux, très-opiniâtre; elle céda néanmoins à la saignée, aux purgatifs et à un vésicatoire appliqué à la nuque: il but du petit-lait pendant

long-temps, avec du jus de cresson. A peine la fluxion finissait, qu'il commença à tousser; il négligea, suivant l'usage, ce prétendu rhume : les symptômes de la pulmonie se déclarèrent, il m'appella, le 7 mai, 1786; on avait laissé fermer le vésicatoire, j'en fis appliquer un second à la même place, j'ordonnai les sucs et les extraits amers, le kina. Le caractère de la pulmonie était lent et chronique, elle dura plus d'une année; les crachats étaient glaireux abondans; j'employai tour-à-tour l'exercice, les frictions sèches; je fis placer un autre vésicatoire sous l'aisselle gauche, en même temps que j'entretenais celui de la nuque. Tout fut sans succès. Il ne fut pas possible de porter l'humeur en dehors : le malade périt.

OBSERVATION LVe.

Pulmonie nerveuse spasmodique.

Madame de M... âgée de trente-huit ans, d'une constitution maigre, sèche, vive, et pétulante, était sujette aux maux de nerfs depuis l'âge de puberté; ses règles avaient paru et disparu à sept, neuf et onze ans : elles n'avaient commencé à couler régulièrement qu'à l'âge de quinze ans. Elle se maria à vingt-deux ans : elle avait eu deux enfans. Il lui

était survenu, après la seconde couche, des fleurs blanches glaireuses, jaunes, abondantes; la matrice s'était relâchée quelques temps après; l'irritation et le spasme avaient affecté ce viscère à la suite de ce relâchement. Elle ressentit ensuite des douleurs vagues et habituelles dans les entrailles, auxquelles se joignirent des serremens spasmodiques dans l'extérieur de la poitrine. Ces derniers accidens ne se déclarèrent que vers l'âge de trente-cinq ans. Elle avait, à cette dernière époque, une soif continuelle; sa maigreur parvint à un degré extrême : une toux sèche, fréquente, survint vers la fin de la trente-sixième année. Elle cracha plusieurs fois du sang en petite quantité, l'année suivante : il n'avait point paru depuis dans ses crachats. Il y eut par intervalle des mouvemens de fièvre. Les règles coulaient toujours à leurs époques ordinaires : elles étaient accompagnées de coliques internes. Je fus appelé, pour lors c'était le 24 janvier 1785.

Elle fut mise à l'usage des bains tièdes, qu'elle continua long-temps; sa boisson était de l'eau de poulet, où l'on faisait cuire des pignons doux et des raisins de Provence : elle prit ensuite, matin et soir, des bouillons de grenouilles : elle se nourrissait de farineux, de végétaux mucilagineux, avec un peu de viande blanche rôtie : cette dernière ne lui était permise qu'à dîner. Elle garda un grand repos de corps et d'esprit pendant plus d'un an. Ce

traitement dissipa tous les accidens décrits ci-dessus. Elle a péri six ans après d'une chute.

OBSERVATION LVIe.

Pulmonie essentielle pléthorique.

Madame Guérin, âgée d'environ vingt-huit ans, de constitution sanguine, ayant la fibre délicate, le teint de lys et de roses, les cheveux blonds, vive et sensible, me fit appeler le 12 octobre 1790 : elle était enrhumée depuis dix-huit mois : elle avait une toux sèche et fréquente : elle avait beaucoup maigri et dépéri. Je trouvai la fièvre lente établie. Elle éprouvait sur-tout une chaleur âcre à la paume des mains, qui lui était insupportable : elle avait des insomnies opiniâtres depuis plus de deux mois : elle se plaignait de douleurs dans l'intérieur des oreilles : elle ne se mouchait presque point; ce qui la surprenait beaucoup; car elle prétendait que, dans le commencement de sa maladie, elle avait une fonte continuelle d'eaux et de pituite, qui tombaient de la tête et du gosier dans sa poitrine : elle ne pouvait se coucher du côté gauche, sans tousser beaucoup : son appétit était bon : elle était néanmoins remplie de fantaisies dans le choix des alimens : ses règles coulaient mal depuis cinq mois.

Mon prognostic fut des plus fâcheux. Je n'avais aucun espoir ; la pulmonie était à la fin du second degré : elle était essentielle, et marchait rapidement.

Elle avait déjà le dévoiement colliquatif le 15 novembre : elle parvint à un degré de sensibilité extrême. Le moindre objet l'affectait en bien ou en mal. J'ai vu peu de malades d'une faiblesse morale semblable. Elle délirait quelquefois pendant quelques minutes dans la conversation, sans cause apparente : son raisonnement se remettait cependant avec facilité. Cet état des facultés morales dura plus d'un mois, et ne finit que par la mort. Le mal à la gorge, (ce symptôme si terrible du troisième degré de la pulmonie) avait commencé à se faire sentir chez elle beaucoup plutòt que chez les autres malades. Je ne rendrai pas compte de son traitement, parce qu'il n'eut aucun succès. La maladie continua sa marche ; ses symptômes se développèrent successivement et avec rapidité, quoi que j'employasse pour les calmer.

OBSERVATION LVIIe.

Phthisie tuberculeuse scrofuleuse.

Madame de Chaseron fut inoculée à l'âge de huit ans. L'inoculation avait très-bien réussi. La marche de la petite vérole fut très-régulière : il sortit plus

de trois cents boutons. Elle fut purgée plusieurs fois dans sa convalescence.

Quatre mois après son inoculation, elle eut une fluxion opiniâtre sur les yeux. Un vésicatoire appliqué au bras pendant un an; un long usage de petit-lait, de suc d'herbes savonneuses, et de purgatifs réitérés, firent disparaître cette fluxion.

Quelque temps après, les glandes du col se gorgerent; des bains, des purgatifs, des sucs d'herbes, dissipèrent ce second accident. Sa santé se fortifia considérablement : elle était cependant de structure grêle alongée, mince, délicate : sa constitution était décidément bilieuse.

Un an après, une toux légère se déclara avec maigreur et dépérissement; la fièvre lente fut très-sensible; des bains, du petit-lait, des saignées, de la tisane de lierre terrestre, de patience sauvage, du sirop antiscorbutique, la rétablirent : elle resta maigre. Ses parens attribuèrent cette maigreur à son accroissement; ils firent suspendre les remèdes.

Sa santé se soutint assez bien pendant un an. Elle fit des excès de danse dans cet intervalle : elle y sua : sa sueur fut interceptée : il survint un rhume. Je la vis un mois après : je la trouvai avec une toux sèche et la fièvre lente. Monsieur Portal se joignit pour lors à moi. Elle fut saignée : on lui appliqua un vésicatoire : elle prit des sucs d'herbes, des ex-

traits amers : on lui appliqua des sangsues aux jambes. Elle avait pour lors quatorze ans. On réitéra la saignée : elle fit usage du petit-lait, des bouillons de grenouilles, des eaux de Canterets. Tout fut sans succès.

La toux, la fièvre lente, tous les symptômes de la pulmonie se déclarèrent successivement avec une rapidité extrême. Ses crachats étaient purulens un mois après; ils avaient été sanguinolens deux ou trois fois dans le commencement.

Le dévoiement colliquatif arriva enfin; il était peu abondant; et, ce qui est remarquable, il avait peu d'odeur. La malade n'a jamais rendu que deux selles par jour.

Les sueurs nocturnes parurent aussi à leur tour; elles étaient peu copieuses, sans odeur.

Il a paru très-peu de pus dans les crachats pendant tout le cours de la maladie.

La malade conserva ses forces presque jusqu'au dernier moment, ainsi que son appétit.

Elle dormait presque toute la nuit : elle n'avait de quintes de toux que le soir et le matin : elle jouait et folâtrait pendant la journée avec ses frères : elle conservait toute sa gaîté : elle montait des degrés très-rapides, par sauts et par bonds. Ce n'était que par son dépérissement et la marche de la fièvre,

que l'on pouvait juger du danger de son état. Ces redoublemens étaient quotidiens, sans frissons marqués.

Quinze jours avant sa mort, elle commença à être oppressée. L'oppression était extrême les derniers jours; ses lèvres étaient livides; la fréquence du pouls était très-considérable. La malade avait des syncopes. Tout annonçait un épanchement dans la poitrine. Elle mourut le 1er. avril.

Ouverture du cadavre.

Le foie était très volumineux, sa couleur était d'un brun très-foncé; le pancréas était aussi très-volumineux, et presque tout squirrheux; les glandes du mésentère presque toutes squirrheuses; les intestins pliens d'air; ils exhalaient une odeur infecte par les ouvertures qui y furent faites; leurs tuniques étaient pâles et très-minces.

La portion postérieure des poumons était remplie de tubercules de différentes grosseurs, partie squirrheux, partie en suppuration. Ce viscère était adhérent aux côtes en différens endroits : il y avait dans l'intérieur de sa substance, des portions en pleine suppuration; leur surface était concave, couverte de pus épais, grisâtre, verdâtre; leurs bords étaient calleux; les bronches étaient presque remplies de pus; plusieurs portions de la substance cellulaire du pou-

mon étaient infiltrées de pus ; la trachée-artère était très-mince, sans néanmoins aucune altération ; il ne se trouva point d'épanchement dans les cavités de la poitrine.

Réflexions.

Les deux derniers degrés de cette pulmonie, eurent une marche très-rapide ; la suppuration parut en janvier : elle mourut le 1er. avril. Il est important de remarquer que les symptômes ne furent jamais violens ; le sommeil, l'appétit, les forces, la gaîté, se soutinrent jusqu'aux derniers quinze jours qui précédèrent la mort.

Les crachats furent toujours peu chargés de pus ; le cours de ventre, les sueurs, furent peu considérables, presque sans odeur.

L'engorgement des poumons rend raison de l'oppression de la malade, des syncopes qu'elle éprouvait, et de la lividité de ses lèvres. Ces symptômes pouvaient néanmoins faire soupçonner l'épanchement d'humeurs dans les cavités de la poitrine.

Des symptômes peu graves en apparence, ne suffisent point pour rassurer le médecin dans les pulmonies des jeunes personnes, sur-tout du sexe faible et sans énergie.

OBSERVATION LVIIIe.

Phthisie pulmonaire sanguine pléthorique.

Mademoiselle Legrand, brodeuse, âgée de vingt-ans, d'un tempérament pléthorique sanguin, forte, robuste, me consulta le 15 octobre, 1785: je la trouvai avec beaucoup de toux : ses crachats étaient pulurens, épais, jaunâtres et verdâtres: l'exercice lui donnait de l'oppression, elle était néanmoins sur pied, elle travaillait, et faisait quelquefois des courses fort longues à pied; elle avait des sueurs nocturnes, partielles, sur la poitrine, le col et la tête : leur odeur avait été très-fétide dans les commencens, elles l'étaient moins quand je commençai à la voir; elle se plaignait de douleurs vagues, dans les parties extérieures de la poitrine, principalement au-dessus du sein droit. Quoique la fièvre lente fut établie depuis long-temps, son pouls était néanmoins fort plein, et même dur; ses règles étaient supprimées depuis quatre mois: elle avait des coliques, des maux de reins; son estomac était enflé, ainsi que ses jambes: elle avait maigri, il lui restait encore assez de carnation; son estomac digérait assez bien : elle avait bon appétit : elle avait de temps en temps un cours de ventre très-fétide, qui n'était point colliquatif;

l'odeur en était stercorale : il remplaçait les règles en partie.

Je lui fis appliquer un large vésicatoire sur la partie latérale droite de la poitrine : elle fut saignée à plusieurs reprises du bras, à peu près à l'époque de ses règles. Elle prit du suc de cresson dans du bouillon aux herbes pendant long-temps : elle observa un régime entièrement végétal : elle usa de frictions avec la flanelle, d'une heure chaque jour, sur les cuisses et les jambes. Au bout de quatre mois les règles parurent en petite quantité : elles furent plus abondantes au mois d'avril suivant. Les crachats changèrent de couleur, ils devinrent meilleurs : les sueurs se dissipèrent : les règles continuèrent à couler à l'époque ordinaire, mais en petite quantité. Je la perdis de vue après l'avoir soignée pendant huit mois : j'ai su qu'elle vivait encore quatre ans après, sans être guérie radicalement. La phthsie pulmonaire n'avait point fait de progrès.

OBSERVATION LIXe.

Pulmonie au dernier degré.

Je fus appelé en 1791, auprès d'un pulmonique, qui avait déjà tous les symptômes de la colliquation, dont la fin était par conséquent très-prochaine. Je

refusai de me charger de son traitement, parce que je le vis désespéré. Dans l'état déplorable où il était, je n'aurais pu rien ajouter aux remèdes qu'on lui administrait. On m'engagea néanmoins à continuer mes visites pour la consolation du malade, qui se flattait encore. Il avait des sueurs nocturnes, très-abondantes : on lui faisait user d'infusions vulnéraires acidulées avec l'esprit de vitriol, afin de les modérer. On réussit effectivement à les diminuer au moyen de cette boisson : on modérait pareillement la diarrhée à l'aide des bols, qu'il prenait de quatre en quatre heures, lesquels étaient composés de kina et de rhubarbe.

OBSERVATION LX.e

Sur les mines de vieliska en Carinthie.

Les ouvriers employés aux mines de mercure de vieliska en Carinthie, ou dans le Tirol, ne travaillent que quatre heures par jour, dans les galeries de la mine : ils meurent presque tous phthisiques. Cet effet est dû aux émanations qu'ils y respirent.

OBSERVATION LXIe.

Sur l'état des humeurs séminales et vaginales des femmes pulmoniques, dans un état avancé, et sur leur aptitude à concevoir.

1°. Les liquides chez les pulmoniques, sur-tout la sérosité contractent une âcreté corrosive, à mesure qu'ils avancent dans leur maladie. En voici une preuve chez les femmes : Nombre de maris vivant avec des femmes très-saines, ont continué par attachement, d'habiter avec elles, dans les degrés les plus avancés de leur maladie : l'acte vénérien leur devenait très - désagréable par les cuissons, la chaleur et la sécheresse qu'ils éprouvaient à la verge dans ces momens : le gland, le prépuce, la peau de la verge, étaient très-rouges, presque enflammés ; ils sentaient de la douleur.

2°. Les femmes épuisées par la maladie, supportent néanmoins, sans peine, l'état convulsif, qui accompagne l'acte vénérien ; leur toux n'en est point augmentée.

3°. Il y en a qui conçoivent même étant pulmoniques avancées, et quoique leurs règles aient été supprimées par la maladie.

6.

4°. J'ai vu plusieurs fois des femmes devenir enceintes étant pulmoniques, sentir les mouvemens de l'embryon un mois ou deux avant leur mort ; de sorte que ce malheureux être, qui avait reçu la vie, était condamné à la perdre avec sa mère, sans avoir vu le jour.

OBSERVATION LXII.

Pulmonie avec atonie, à la suite de l'hémoptysie.

Mme. Castre, femme-de-chambre de Mme. de Bourbon, âgée d'environ trente ans, d'une constitution maigre et sèche, ayant les épaules élevées, la poitrine étroite et serrée, était sujette depuis plusieurs années à des rhumes fréquens pendant l'hiver: ses règles étaient irrégulières depuis six mois: elles avaient manqué à la dernière époque. Le 15 mai 1788, il lui survint un crachement de sang très-abondant, qui dura plusieurs jours avec de la fièvre. Le chirurgien qui la soignait, évalua à dix-huit onces la perte du sang par cette voie : elle en rendit en même temps une grande quantité par les selles. Cette double hémorragie lui occasionna des défaillances fréquentes pendant sa durée.

Elle fut mise à l'instant à la diète la plus sévère:

elle ne prenait que quelques cuillerées de ris avec des boissons mucilagineuses acidulées avec les acides minéraux. On lui fit quelques petites saignées du bras : elle fut tenue dans un air frais, et observa le repos le plus parfait. Tel fut le traitement qui termina bientôt l'hemoptysie.

Les crachats ne tardèrent point à suivre la progression ordinaire, lorsque le sang doit s'arrêter : ils cessèrent d'être sanguins, ils devinrent successivement rouilles, jaunes et enfin blancs et muqueux. Il ne resta qu'un peu de toux sèche : malgré ces deux hémorragies considérables, les règles revinrent à leur époque ordinaire, le 25 mai, c'est-à-dire, neuf jours après : elles durèrent huit jours, et furent plus abondantes que les autres. La malade parut se rétablir ; la fièvre diminua ; les forces augmentèrent : elle avait du sommeil et de l'appétit ; il ne restait que la toux légère.

Je dois ajouter ici, que la malade était née avec des nerfs très-sensibles, et la fibre très-irritable.

Cette sensibilité et cette irritabilité augmentèrent considérablement à mesure que les symptômes de la pulmonie se déclarèrent, c'est-à-dire, presque aussitôt que cette dernière eut commencé, peu de jours après les hémorragies.

Les yeux de la malade acquirent une vivacité remarquable, semblable à celle de quelqu'un qui

est animé de la joie la plus vive ; ils la conservèrent jusques aux derniers jours de la maladie. Le bruit et la lumière faisaient sur elle une impression vive et pénible : ils lui donnaient du mésaise et de l'inquiétude.

M. Petit, médecin, fut appelé en consultation avec moi, vers la fin des hémorragies ; nous prévîmes que la pulmonie allait en être la suite, et que le danger serait en raison des circonstances rapportées ci-dessus.

La fièvre lente parut en effet quinze jours après. Il y avait un redoublement chaque soir, précédé d'un frisson marqué. La toux était vive, matin et soir, et ne laissait que peu d'heures de sommeil dans la nuit.

Le 12 juin, la perte des forces et la maigreur étaient très-sensibles.

Les règles ne reparurent point aux temps ordinaires ; la fièvre redoubla, ainsi que la toux et l'oppression ; les crachats, qui n'étaient que blancs et muqueux, furent rouilles et sanguinolens pendant quelques jours. La marche de la maladie devint dès ce moment très-rapide ; les crachats furent évidemment chargés de pus. Il y eut bientôt après des sueurs nocturnes qui furent peu abondantes.

La malade se plaignit d'un symptôme peu ordinaire : elle ressentit, pendant plus de quinze jours, des

douleurs très-vives à la plante des pieds. Elles cessèrent quelque-temps avant sa mort.

Les redoublemens ne furent plus marqués par des frissons, on ne les distinguait que par l'augmentation de la chaleur de la peau, et par celle de la fièvre. Le pouls devenait plus fréquent et plus tendu. La chaleur de la peau était si âcre et si poignante, qu'on pouvait à peine la supporter au tact. Les chaleurs de la saison pouvaient à la vérité donner lieu en partie à cette augmentation.

L'estomac faisait encore passablement ses fonctions dans le commencement du mois de juillet. La malade conserva un peu d'appétit jusqu'au 15 de ce mois. Les selles étaient dans l'état naturel ; elles devinrent bilieuses et se ramollirent. Peu de jours après elles furent liquides et passèrent rapidement à l'état séreux et colliquatif, ayant l'odeur putride-cadavéreuse. Elle les rendait involontairement.

A peine commençait-elle à cracher du pus vers le 20 juin, que l'on s'aperçut qu'elle perdait souvent la mémoire. Elle délirait quelquefois dans le cours de la conversation ; elle se plaignait continuellement, sans éprouver aucune douleur locale ; ses urines coulaient involontairement. Ces symptômes de faiblesse se manifestèrent dès le commencement de la maladie.

Il survint de la difficulté d'avaler, sans douleur

ni rougeur au gosier. Cette difficulté était uniquement l'effet de l'atonie nerveuse : elle n'avait aucune ressemblance avec l'esquinancie phthisique, qui arrive vers la fin de la pulmonie. Cette première, au contraire, parut en même-temps que l'affaiblissement des autres organes et des facultés morales.

Tous ces symptômes d'atonie furent toujours croissans jusques vers le 20 juillet. Pour lors les forces vitales, qui s'étaient toujours soutenues, commencèrent à diminuer. Le pouls s'affaiblit insensiblement. Les idées s'obscurcirent. La malade expira paisiblement le 23 du même mois. Cette espèce de pulmonie ne dura que deux mois et onze jours, en y comprenant le temps des hémorragies.

Les remèdes dont on va rendre compte, n'eurent aucun succès ; ils n'eurent pas même l'avantage de pallier les symptômes.

La malade usa 1°. de petit-lait, d'eau de poulet, d'eaux minérales de Cauterets ; 2°. elle passa ensuite aux bouillons de limaçons, aux boissons mucilagineuses émulsionnées, au kina, aux juleps calmans. On acidula les boissons pour modérer le cours de ventre.

RÉFLEXIONS.

Cette maladie présente quelques faits remarquables. 1°. Sa courte durée de deux mois onze jours y compris

le temps de l'hémophtysie. 2°. Quoiqu'elle ait peu duré, elle n'était point du genre des phthisies aiguës inflammatoires; elle était inerte et de l'espèce atonique, telles que beaucoup de phthisies catarrhales asthmatiques. 3°. L'on voit certains organes perdre leur énergie dès le commencement. 4°. Les facultés intellectuelles, que les malades conservent jusqu'au dernier moment, furent dans le désordre aussi dès le commencement. 5°. Les forces vitales, les fonctions de l'estomac conservèrent presque jusqu'à la fin leur intégrité, ainsi que les yeux leur vivacité. 6°. La dissolution purulente des humeurs fut incomplette. L'expectoration, les sueurs et les selles colliquatives furent peu abondantes. On pourrait dire que le travail de la suppuration et de la dissolution des humeurs, qui en est la suite, furent pour ainsi dire amortis et arrêtés par l'extinction précoce des puissances nerveuses. 7°. Si quelqu'un prétendait que le commencement de cette maladie doit remonter à une époque plus reculée que celle de l'hémoptysie, je lui répondrais que les accidens précédens ne peuvent tout au plus être considérés que comme causes prédisposantes, et qu'ils ne portent aucun caractère qui doive les faire comprendre dans la description de cette maladie.

OBSERVATION LXIIIe.

Phthisie trachéale et pulmonaire, précédée et compliquée de divers symptômes extraordinaires.

Monsieur le comte de Fougères fait le sujet de cette observation: il était né d'une constitution très-faible, et avait vécu avec beaucoup de régime; les maux de nerfs l'avaient tourmenté depuis sa jeunesse, jusqu'à l'âge de 68 ans; ils avaient pour cause un vice dartreux, joint à la faiblesse de sa constitution: cette humeur dartreuse avait disparu depuis nombre d'années; il ne restait que les maux de nerfs.

Au commencement de l'été de 1787, il eut un flux blanc hémorroïdal, qui fut suivi du relâchement du sphincter de l'anus; ce qui le forçait à rendre les excrémens involontaires, soit en toussant, soit en marchant. Trois ans auparavant, il avait eu une incontinence d'urine, que le temps avait dissipée insensiblement. Trois ans auparavant, le vice dartreux avait engorgé un de ses testicules: cet engorgement s'était aussi dissipé de lui-même. Ce malade n'avait jamais eu aucune maladie vénérienne: sa mauvaise santé ne lui avait pas même

permis de s'y exposer, il n'avait connu d'autre femme que la sienne.

Vers la fin de l'automne de 1787, il s'aperçut qu'il maigrissait sensiblement : ses forces l'abandonnaient. Il expectorait sans toux et sans fièvre, dans le cours de la matinée et de la journée, des crachats rougâtres, rouillés et glaireux, en grande abondance : il n'avait point la plus légère oppression : son appétit et son sommeil étaient bons. Cet état de dépérissement marcha lentement jusqu'au mois de février ; il n'y opposa que du régime, des boissons et des syrops béchiques : je n'étais point encore son médecin.

Vers la fin de février 1788, les crachats rouges disparurent ; ils furent remplacés par des crachats muqueux, épais, blancs, ronds, noyés dans une grande quantité de salive. Il remplissait plusieurs jattes de cette salivation, pendant le cours de la journée : elle était plus abondante dans la matinée.

Dans le commencement du mois de mars, le malade se plaignit d'un mal de gorge très-douloureux, qui l'empêchait d'articuler. Les crachats muqueux paraissaient se détacher de cet endroit douloureux ; il n'avait encore que cette espèce de toux, appelée *Rascatio* ; ce point d'irritation entretenait la salivation qui ne cessa que peu de jours avant sa mort.

Vers la fin de mars, le pouls commença à être un peu fébrile vers le soir ; il fallait être très-exercé pour le connaître, et ce n'était qu'en le comparant à celui du matin qu'on pouvait l'assurer. Ce dernier était lent et faible, celui du soir était un peu plus fréquent et plus plein ; il conservait néanmoins dans ses pulsations le mode mou, et un peu lent.

Dans le mois d'avril, la fièvre lente avec des redoublemens quotidiens, était établie, d'une manière non équivoque ; les redoublemens ne furent jamais accompagnés de frissons.

L'enroueure et l'extinction de voix, jointes aux symptômes ci-dessus, ne me laissaient aucun doute sur l'existence de l'espèce de pulmonie que j'avais à combattre : elle était trachéale et pulmonaire, du genre *mou*, pour me servir des expressions de feu monsieur Raimond, médecin de Marseille. Les crachats rouillés prouvaient la dernière ; et les symptômes du gosier ne laissaient aucune incertitude sur la première.

Un tempérament frêle, affaibli par l'âge et les maux de nerfs, le vice dartreux dont les humeurs étaient évidemment infectées, me présentaient peu d'espoir ; j'avais porté un prognostic fâcheux dès le commencent : il détermina les parens à appeler monsieur Barthés.

Nous convînmes avec ce médecin, d'appliquer

un large vésicatoire sur le cartilage tyroïde; la suppuration en fut abondante, mais sans succès. Les douleurs gutturales et la salivation restèrent les mêmes.

Nous donnâmes des sucs antiscorbustiques, des extraits amers végétaux, du kina, c'est-à-dire, nous continuâmes ces remèdes, car je les avais fait commencer dès mon arrivée, ainsi que l'usage des frictions sèches avec les brosses : je lui avais permis le vin d'Espagne et Bordeaux à petite dose. Je le nourrissais avec des farineux et de la viande blanche rôtie. Tout fut inutile ; la perte des forces, la maigreur, la fièvre lente, continuèrent leur marche ; les crachats étaient purulens dès les premiers jours d'avril; la suppuration pulmonaire ne fut cependant point abondante, pendant qu'elle dura ; les sueurs nocturnes arrivèrent aussi à leur tour, elles furent peu copieuses.

Dix ou douze jours avant la mort qui arriva vers le 15 mai 1788, le malade délirait souvent pendant la conversation : sa mémoire et son raisonnement s'étaient affaiblis considérablement : les forces étaient totalement perdues. Le malade ne pouvait plus se lever de son lit : il prenait néanmoins des alimens avec plaisir, et son estomac paraissait les supporter et les digérer. Il ne survint point de cours de ventre colliquatif.

Vers la fin de la maladie, on fit prendre, contre

mon avis, du lait d'ânesse, des bouillons de tortue, de grenouilles, des juleps calmans narcotiques, au malade : ils augmentèrent l'expectoration, sans diminuer les autres symptômes.

Les symptômes de cette maladie ne parvinrent, dans aucun temps, à un certain degré de force : ils furent toujours proportionnés à la faible constitution du malade.

Monsieur Barthés, frappé de l'engorgement du testicule, arrivé trente ans auparavant, ainsi que du flux blanc hémorroïdal, était persuadé qu'il n'avait à combattre qu'une phthisie trachéale, produite par une métastase sympathique du testicule, avec le larinx. Je soutenais que la phthisie pulmonaire existait en même temps : Les crachats rouillés m'en fournissaient une preuve suffisante. La succession des symptômes jusqu'à la mort, justifièrent pleinement mon opinion.

Je suis persuadé que la phthisie trachéale est toujours une extension de la phthisie pulmonaire, et qu'elle n'existe presque jamais seule.

L'effet complet du vésicatoire sur le cartilage tiroïde, dont l'irritation et la suppuration furent d'assez longue durée, pour agir sur le larinx, nous prouve que ce remède n'est pas un attractif, ni un antispasmodique aussi certain qu'on l'assure ; puisque, dans cette circonstance, il n'a pu calmer la douleur,

ni diminuer la salivation, ni l'expectoration du mucus.

OBSERVATION LXIV.

Phthisie pulmonaire sympathique.

Madame Loy... morte à l'âge d'environ soixante-quatorze ans, était née avec la fibre lâche, sensible, et irritable: son moral était doux, paisible jusqu'à la faiblesse. Elle vivait depuis environ trente ans dans un état d'infirmité. Je fus appelé auprès d'elle en 1783, quatre ans avant sa mort. Je vais décrire le genre de ses souffrances pendant le temps que j'en ai été le témoin. Monsieur V.., son fils et mon confrère, avait bien voulu me joindre à lui pour diriger son traitement.

Elle se plaignait habituellement de douleurs aiguës, qu'elle rapportait au col de la vessie et de l'urètrhe. L'urine, disait-elle, la brûlait au passage; les douleurs s'étendaient fort souvent sur les parties extérieures de la génération, et sur le fondement: ce dernier en était quelquefois gonflé et enflammé, au point de rendre le passage des excrémens très-difficile et très-douloureux. Lorsque les souffrances devenaient excessives, le bas-ventre se météorisait: elles se portaient aussi quelquefois jusqu'à la région de reins.

Elle avait continuellement des besoins pressans d'uriner ; ils revenaient jusqu'à vingt ou trente fois par nuit ; ils étaient moins fréquens dans la journée. Ses urines étaient d'un blanc mat, troubles ; elles déposaient un sédiment glaireux, abondant, tel qu'on l'observe dans le catarrhe de la vessie. Ce sédiment était surchargé d'une poussière blanchâtre, grisâtre : on y remarquait de temps en temps du véritable pus, qu'il était aisé de distinguer de la partie muqueuse. Elles exhalaient une odeur putride très-infecte, même dans le moment où elles venaient d'être rendues. La malade souffrait moins lorsqu'elles charriaient ainsi. Les douleurs étaient au contraire beaucoup plus vives, lorsqu'elles étaient claires et lympides : ce qui arrivait rarement.

Le pouls était vif et fréquent habituellement, beaucoup plus qu'il ne doit l'être à cet âge ; il était fiévreux pendant la durée des grandes douleurs, et elles duraient quelquefois, sans relâche, des mois entiers.

Feu Monsieur Levret, qui avait visité et suivi la malade, avait décidé qu'elle avait un ulcère à la matrice. Plusieurs médecins et chirurgiens célèbres de Paris avaient porté le même jugement.

Ces maux se calmaient quelquefois pour faire place à une fièvre d'un autre genre, aussi grave et aussi cruelle.

Il survenait une toux fréquente et violente, suivie d'une expectoration abondante, glaireuse, jaunâtre, rouillée, chargée de pus, qui suffoquait et épuisait la malade. Cette évacuation durait des mois entiers, avec fièvre, perte de sommeil, et dégoût. Les urines étaient peu chargées pendant la durée de ces expectorations, que nous regardions comme des métastases et des crises. Pendant ce temps, la malade souffrait peu dans les parties inférieures; de sorte qu'il paraissait évident que l'humeur, au lieu de suivre son cours par les voies urinaires, se portait sur les poumons. La fièvre qui existait alors, était continue, et ne ressemblait point à la fièvre lente amphimerine des pulmoniques.

J'ai été témoin de ces métastases quatre ou cinq fois dans l'espace de quatre ans; je rappelai même une fois la malade de l'agonie, au moyen d'un sinapisme, que je fis appliquer entre les épaules, afin d'avoir un stimulant dont l'action fût plus prompte que celle du vésicatoire : elle suffoquait, et ne pouvait plus cracher. La nature succombait par défaut de forces. J'appliquai ensuite sur la place du sinapisme un large vésicatoire, lorsque j'eus rétabli l'expectoration.

Malgré l'ensemble de ces symptômes, et à travers ces bourasques longues et effrayantes, la malade avait des temps calmes, pendant lesquels elle recou-

vrait de la santé; les symptômes les plus graves diminuaient. Elle crachait et urinait avec plus de facilité: ses forces revenaient: elle reprenait son sommeil: elle sortait de son lit, et retrouvait l'usage de ses jambes: elle pouvait aller à la campagne, y passer quelques mois pendant la belle saison, où elle se promenait pendant quelques heures chaque jour.

Son estomac faisait habituellement bien ses fonctions: elle avait conservé son appétit qui était fort et constant: elle mangeait beaucoup, excepté lors des grandes souffrances, qu'il diminuait, et devenait bizarre.

Il ne m'a point été possible de déterminer à quelle époque ces souffrances alternatives du poumon et de la vessie avaient commencé. Mon confrère n'ayant pas toujours resté auprès de sa mère, m'a assuré qu'il y avait nombre d'années qu'elles existaient; mais il n'a pu me dire exactement en quelle année elles avaient commencé, ni si c'était avec les mêmes symptômes que ceux dont nous étions les témoins.

Je dois ajouter que la malade avait été sujète aux maux de nerfs, et qu'on en trouvait encore des traces dans l'ensemble de ses maux. Enfin vers la fin du mois de juin 1787, il se fit une nouvelle métastase sur les poumons; la tête s'embarrassa peu de jours après; la malade tomba dans un état comateux, par où elle finit le 7 juillet.

TRAITEMENT.

La cure palliative était la seule qui fut employée depuis longues années auprès de Madame Loy. . . Lorsque je fus appelé auprès d'elle, il y aurait eu de la témérité d'en tenter une autre; on suivit les mêmes indications.

1°. Lorsque les urines étaient brûlantes, que les douleurs devenaient insupportables, on lui faisait prendre des potions calmantes, dont les préparations d'opium étaient le remède dominant.

2°. Les émulsions, le petit-lait, l'eau de poulet, étaient employés en même temps.

3°. On appliquait des sangsues au fondement, pour lors avec succès.

4°. On donnait beaucoup de demi-lavemens émolliens, avec les corps gras, ou huileux, etc.

5°. L'oxymel, le scylle sous différentes formes, les extraits amers, favorisaient l'expectoration, lorsque le travail de la poitrine arrivait; avec des boissons miellées, les infusions théiformes des plantes aromatiques, produisaient quelques bons effets.

6°. On a eu recours, dans ces derniers cas, aux sinapismes appliqués sur diverses parties de la poitrine, et aux vésicatoires.

7°. Dans les temps calmes, la malade prenait du kina à petite dose, des extraits amers, de la douce amère, etc., des sucs antiscorbustiques, et des plantes âcres.

Ouverture du cadavre.

L'ouverture du cadavre a présenté ce qui suit: 1°. La matrice était dans son état naturel, et telle qu'elle doit être à cet âge : on y remarquait néanmoins deux tubercules squirrheux; l'un de la grosseur d'un gros pois, placé dans son fond; l'autre de la grosseur d'une noisette, situé à la face postérieure.

2°. Les ovaires étaient pareillement dans un état sain, ainsi que les ligamens larges et ronds.

3°. Le vagin était aussi dans l'état naturel, à l'exception de la portion contiguë à l'orifice externe, où l'on trouvait un engorgement sanguin dans le tissu cellulaire.

4°. La vessie avait son volume ordinaire; elle contenait un verre d'urine blanchâtre : sa surface interne était rougeâtre: ses vaisseaux sanguins étaient gros et variqueux, sur-tout vers son col. La tunique interne était dans cet endroit rougeâtre et fongueuse : on ne découvrait aucun ulcère dans tout son intérieur.

5°. Les extrémités du rectum étaient dans l'état naturel.

6°. Le rectum, le vagin, ni la vessie, ne présentaient aucune trace de sinus fistuleux.

7°. Le foie était plus volumineux qu'à l'ordinaire; sa couleur était noire livide; sa substance était molle, sanieuse, sur-tout dans la partie convexe du grand lobe.

La vésicule du fiel avait un volume triple de celui qu'elle doit avoir : elle était pleine d'une bile claire et liquide.

8°. La rate était saine.

9°. Le reste des viscères du bas-ventre n'offrait rien de remarquable.

10°. Nous trouvâmes le poumon droit noirâtre, infiltré d'une liqueur séreuse très-abondante : il était adhérent, dans plusieurs endroits, à la plèvre costale.

La partie convexe postérieure du poumon gauche était très-volumineuse, en partie squirrheuse, parsemée de tubercules blanchâtres, grisâtres, ayant différens degrés de dureté : quelques-uns étaient en suppuration. Le reste de la substance était infiltré de sérosité visqueuse : on trouvait beaucoup de pus dans son tissu interlobulaire.

7..

RÉFLEXIONS.

1°. Pendant quatre ans que j'ai suivi cette malade, je n'ai jamais vu chez elle les symptômes essentiels, ni la marche ordinaire de la phthisie pulmonaire; on sait cependant que cette dernière est si bien caractérisée, lorsque le poumon est en suppuration. La fièvre lente avec les redoublemens quotidiens ne furent jamais caractérisés. Elle n'eut dans aucun temps ni sueurs nocturnes, ni diarrhée colliquative, quoique ses crachats fussent purulens sur-tout pendant le temps des crises.

La malade conservait un assez bon visage et l'on ne voyait point chez elle la face hypocratique ni la maigreur des squelettes, telles qu'on les voit attachées à la pulmonie avancée. Son corps, au contraire, conservait assez de carnation. Lorsqu'elle maigrissait, c'était plutôt par la continuité et la violence des souffrances, que par un effet de la dissolution purulente des humeurs. Aussi reprenait-elle promptement son embonpoint ordinaire, lorsque le calme revenait.

2°. Mon confrère et moi avions jugé que le foyer primitif de la maladie était dans la vessie ou la matrice. Je le croyais dans la vessie. M. Levret, au contraire, avec beaucoup d'autres chirurgiens et médecins célèbres, avaient tous placé le siége du mal dans l'utérus, le lieu où la malade rapportait ses souffrances. La

qualité des urines avait déterminé mon opinion: l'ouverture du cadavre l'a confirmée. L'on ne peut justifier celle de Levret, etc., qu'en supposant que les deux squirrhes de l'utérus étaient de nature cancéreuse, et qu'ils donnaient naissance aux douleurs aiguës, dont se plaignait la malade : ce qui n'est pas probable.

3°. L'abondance du pus qui coulait avec les urines, indiquait la présence d'un ulcère à la vessie ou à l'utérus; il n'y en avait point cependant à l'un ni à l'autre viscère.

4°. Les poumons étaient tuberculeux, etc. : leur substance était dans beaucoup de points en pleine suppuration. Ils étaient infiltrés de sérosités, etc.

Le défaut de symptômes propres à la pulmonie, ou leur irrégularité, nous avaient jetés dans l'erreur sur ce point. Au lieu de soupçonner les désordres de ce viscère, nous pensions, au contraire, que le pus se formait dans l'un des deux viscères du bas-ventre, N°s. 2 et 3, et que la métastase s'en faisait de temps en temps sur les poumons, par un effort critique de la nature. L'ouverture du cadavre nous a prouvé que le pus se formait dans les poumons, et que la métastase se faisait dans un sens inverse : il est probable du moins qu'il prenait la route des urines.

5°. La malade souffrait, depuis trente ans, des doux leurs aiguës dans les viscères N°s. 2 et 3. Ne pourrait-on point conjecturer que le spasme douloureu-

de la vessie a occasionné avec le temps les désordres des poumons, d'où a résulté une suppuration par impression sympathique, à-peu-près de la même manière qu'il se forme des abcès au foie, après des coups reçus à la tête.

6°. Y avait-il une véritable suppuration au col de la vessie? ou le pus formé dans les poumons prenait-il la voie des urines? Le problême ne me paraît point facile à résoudre.

7°. Donc les poumons peuvent être tuberculeux et même en pleine suppuration, sans que la phthisie pulmonaire paraisse avec tous ses symptômes essentiels, et sans qu'elle observe la marche ordinaire.

8°. Le mauvais état du foie prouve évidemment qu'il a joué un rôle principal dans le cours de cette maladie. Je ne me permettrai point d'expliquer ici son influence.

9°. La malade avait toujours eu un très-bon appétit, qui n'avait été suspendu que par la violence des souffrances et lorsque la fièvre était vive. On avait beaucoup de peine à la tenir quelque temps à la diète, lorsque son état l'exigeait. Dans les temps calmes, tout annonçait que ses digestions se faisaient bien.

OBSERVATION LXVe.

Pulmonie aiguë au premier degré, avec fièvre bilieuse.

Le 22 juin 1789, je fus appelé pour voir M. Monmollin, officier au régiment suisse de Salis-Samade, âgé de vingt-deux ans. Ce jeune homme était de structure longue et frêle, taille de cinq pieds six pouces : son accroissement avait été rapide ; il s'était fait dans l'espace de trois ans. Il avait le cou long, la poitrine étroite, les épaules détachées, les hypocondres creux, les os de la pommette colorés d'un rouge vermeil, la voix aiguë et voilée, la sensibilité extrême : son tempérament était sanguin sec. On ne pouvait pas réunir plus de signes prédisposans à la pulmonie.

Personne de sa famille n'était mort cependant de cette maladie, excepté un de ses oncles, qui était militaire, et qui y était disposé par un vice de conformation. Il était bossu.

M. Monmollin avait une toux sèche, peu fréquente, depuis l'âge de quatorze ans : en 1787, elle augmenta considérablement ; elle fut calmée néanmoins par les remèdes convenables.

A son arrivée à Paris, au commencement de juin 1789, il se livra aux femmes avec excès. La fièvre en fut la suite : elle était vive, continue, avec des redoublemens chaque fois, qui finissaient chaque nuit par des sueurs abondantes. La toux augmenta pour lors considérablement : elle était sèche et fréquente ; sa langue était limoneuse jaune ; il avait de plus un cours de ventre bilieux. Sa faiblesse était extrême.

Je le fis saigner deux fois du bras. Le sang était coëneux. Il fut mis, pour toute boisson et nourriture, à l'eau de poulet, pendant les premiers jours. Il but ensuite de l'orangeade ; il prit quelques minoratifs. La fièvre bilieuse céda dans peu de jours à ce traitement : la toux s'appaisa un peu. Presque tous les symptômes avaient cessé au bout de trois semaines, le malade dormait plus tranquillement : il reprenait de l'appétit, ses forces se rétablissaient. Il restait néanmoins une petite toux sèche, telle qu'il avait avant cette maladie. On lui trouvait chaque soir un léger mouvement de fièvre ; elle commençait par des frissons auxquels succédait de la chaleur, sans être suivie de sueur. Il continua l'usage de l'eau de poulet altérée avec la chicorée, pendant un mois, à la dose d'une pinte chaque matin ; il fut saigné encore une fois du bras. Son régime fut entièrement végétal. La toux et la fièvre étaient totalement calmées au commencement de septembre. Je l'engageai à aller ensuite

respirer l'air natal et y prendre le lait d'ânesse. J'ai appris deux ans après qu'il jouissait d'une assez bonne santé, et qu'il venait de se marier. Ce malade doit craindre toute sa vie pour sa poitrine, car il y a long-temps que la phthisie tuberculeuse essentielle chronique a commencé chez lui.

OBSERVATION LXVIe.

Pulmonie compliquée avec l'ascite.

Madame Lemaire, femme du valet-de-chambre du maréchal de Castres, âgée de vingt-six ans, d'une constitution délicate, très-sensible, commença par tousser : elle crut que sa toux n'était qu'un rhume ordinaire ; sa durée et la fièvre qui survint, l'effrayèrent. Elle appela un médecin qui lui conseilla quelques remèdes ; elle devint enceinte : sa grossesse fut heureuse. La phthisie tuberculeuse dont elle était atteinte, fit peu de progrès. Les règles se supprimèrent après les couches ; elle ne nourrit point son enfant. Cette suppression donna une marche rapide à la pulmonie. Lorsqu'elle m'appela, il y avait sept mois qu'elles n'avaient paru. C'était dans les premiers jours de septembre 1786. Je trouvai la fièvre lente établie avec des redoublemens quotidiens, marqués par des frissons ; elle rendait beaucoup de crachats purulens grisâtres, bleuâtres ; elle avait une oppression consi-

dérable, qui ne lui permettait que d'être assise dans son lit; elle était obligée de dormir dans cette attitude. Cette oppression était spasmodique, et revenait par accès; la malade suffoquait et avait pour lors les lèvres violettes; elle avait des sueurs abondantes, qui n'étaient point cependant colliquatives. Les extrémités inférieures enflèrent beaucoup : l'enflure parvint jusqu'à la ceinture; il y avait un commencement d'ascité. Les urines coulaient en petite quantité, elles étaient rouges et briquetées; elle rendait deux ou trois selles par jour, bilieuses. Cependant, avec tous ces symptômes, elle avait de la force : son appétit se soutenait : elle n'était point altérée, et avait peu maigri.

Ses forces me permettaient d'attaquer l'hydropysie, et d'essayer de rétablir les règles. Je commençai par appliquer un large vésicatoire au bras, dont la suppuration fut très-abondante. Je vis avec surprise que la plaie resta toujours violette. Je fis appliquer des sangsues au fondement, qui diminuèrent l'oppression. Je purgeai plusieurs fois la malade, je la mis à l'usage des boissons amères et apéritives, chargées de sels neutres; aux préparations scillitiques, au nître avec la thériaque et le scylle, etc. Ce traitement eut tout le succès que je pouvais attendre. La fièvre diminua, l'oppression devint presque nulle, l'enflure disparut sans que les symptômes de la poitrine augmentassent; le cours de ventre bilieux finit; les crachats avaient une meilleure couleur et devinrent moins chargés de

pus. J'espérais parvenir à une guérison parfaite, si les règles étaient revenues : rien ne put les rappeler.

J'avais commencé à voir la malade dans les premiers jours d'août; elle jouissait de ce bien être dans les premiers jours de septembre. Ce soulagement se soutint pendant tout ce mois; la malade fut plusieurs fois à la campagne et à la promenade aux environs de Paris.

Cette espérance fut de courte durée : je m'aperçus, vers le 30 septembre, que les symptômes de l'hydropysie se renouvelaient, et qu'ils augmentaient ceux de la pulmonie. Les urines redevinrent rouges et rares; l'oppression était considérable; l'enflure, la toux, les crachats, la fièvre, le cours de ventre, etc., tout fut de mal en pis. La malade passa l'hiver néanmoins, dans ce triste état, et ne périt qu'au mois de mars suivant.

Je dois rapporter ici un événement extraordinaire qui arriva à cette malade. Mon prognostic ayant été fâcheux dès le commencement de mes visites, ses parens, effrayés de ma prédiction, s'empressèrent aussitôt de lui faire recevoir les derniers sacremens. Cette jeune personne, qui espérait de guérir, ainsi que tous les pulmoniques, fut si effrayée de cette cérémonie qu'elle tomba à l'instant dans le délire; ce délire étranger à la pulmonie acheva de persuader la vérité de ma prédiction aux parens. On crut sa

mort prochaine; on en fit les préparatifs. Un d'eux s'avisa néanmoins de venir me chercher, pour prolonger, disait-il, les jours de cette infortunée, si je le pouvais. En arrivant, je blâmai l'imprudence des parens; je m'empressai de calmer la tête égarée de la malade; je parvins à dissiper ce délire nerveux, au bout de deux jours, avec une potion calmante; elle véquit encore huit mois après cet accident.

Le succès, quoiqu'imparfait, de l'hydropisie ascite, nous prouve que les toniques et les purgatifs ne sont point aussi contraires à la pulmonie, que certains médecins célèbres l'ont assuré. Je pourrais ajouter ici nombre d'observations qui confirmeraient celle-ci.

OBSERVATION LXVII.

Phthisie aiguë essentielle, catarrhale, inflammatoire.

François, domestique, originaire de la Haute-Auvergne, âgé de 16 ans, d'un tempérament sanguin, fort et robuste, arrivé depuis six mois à Paris, fut pris d'un rhume très-violent dans les premiers jours d'avril 1788. La toux était fréquente et sèche: il était très-dégoûté; la langue était limoneuse et la bouche amère: il fut mis à l'usage des tisanes émollientes, adoucies avec du miel, et

à la diète la plus austère. On lui donna une dose de tartre stibié dès le troisième jour ; il se déclara à la suite de ce remède une fièvre aiguë inflammatoire ; il fut mis à l'usage des lavemens émolliens et de l'eau de veau. On voulut le saigner : il sortit du lit en cachette et s'enfuit chez ses parens, dans un quartier de Paris éloigné de celui que j'habitais, afin d'éviter la saignée : il y fut purgé plusieurs fois avec des minoratifs par un chirurgien qui chercha à provoquer les sueurs dans l'intervalle : il réussit, mais la toux augmenta en même tems ; le malade cracha du sang ; les sueurs cessèrent ; la toux continua : on le détermina à se laisser saigner le 38 avril. Sa maladie avait commencé le 3 de ce mois ; la toux fut enfin calmée par la saignée ; les crachats parurent alors épais, purulens. Vers le 15 mai, la fièvre et la toux redoublèrent : on me pria de revenir le voir, le pouls avait une fréquence extraordinaire ; le malade voulut se lever : il se plaignit d'avoir la tête très-lourde ; j'ordonnai une seconde fois la saignée : il s'y refusa : il continuait l'usage des lavemens et des boissons émollientes ; je lui fis boire du petit-lait miellé à grande dose : il survint un dévoiement bilieux très-abondant ; les crachats muqueux purulens, devinrent plus abondans ; le malade expectorait plus facilement. Le dévoiement bilieux devint moindre de jour en jour : il continua jusqu'au commencement de juin. Les crachats prirent aussi de jour en jour une meilleure qualité ; le malade quoique

devenu maigre et exténué, était guéri vers la fin de juin : il revint dans ses montagnes d'Auvergne pour respirer l'air natal, où il prit du lait de vache, et s'y rétablit parfaitement.

OBSERVATION LXVIII.

Phthisie pulmonaire, hypocondriaque.

Un jardinier, du village de Vaugirard, âgé de 42 ans, de constitution maigre, sèche et sanguine, fut attaqué, dans le mois d'octobre 1788, d'un gros rhume. La toux fut sèche dans le commencement : elle se prolongea pendant l'hyver suivant ; l'hyver fut très-rude ; la fièvre lente était établie dès le commencement du mois de décembre ; les crachats étaient visqueux et purulens ; le malade dépérissait chaque jour ; son sommeil se soutenait néanmoins, ainsi que ses forces et l'appétit. La régularité des selles annonçait que les digestions étaient bonnes.

Ce bon père de famille supportait son mal, avec la plus grande constance : il allait régulièrement plusieurs fois la semaine, vendre ses légumes et son jardinage à la halle de Paris, quoiqu'il en fut éloigné de plus d'une lieue, et qu'il fut obligé de partir à minuit pour arriver avant le jour au marché. Son courage bravait les injures du temps malgré les progrès de la maladie.

Vers la fin de février, les sueurs nocturnes et colliquatives se joignirent aux autres symptômes de la pulmonie. Elles étaient générales.

Il se confia à mes soins dans le commencement du mois d'avril : voici dans quel état je le trouvai pour lors.

Sa voix était rauque, profonde et fréquente : il ne pouvait arracher ses crachats, qu'après des quintes de toux très-vives : ils étaient visqueux, jaunâtres et purulens. Il éprouvait une grande difficulté de respirer, soit en montant, soit en marchant. Sa peau était terne sèche, et d'une aridité extrême : elle était jaune, et indiquait un embarras considérable au foie. Tout annonçait que la pulmonie était secondaire, hypocondriaque. Son sommeil était souvent interrompu par des quintes de toux très-fortes. La fièvre lente, amphimérine, avait des redoublemens quotidiens, qui commençaient par des frissons très-longs dans l'après-midi. Des chaleurs âcres leur succédaient : elles étaient enfin terminées par des sueurs générales qui ne finissaient que fort tard dans la matinée.

TRAITEMENT.

1°. Un large vésicatoire sous l'aisselle gauche; un gilet de laine sur la peau; frictions sèches avec la brosse chaque jour.

2°. Une pinte de petit-lait chaque matin, quatre onces de suc de plantes chicoracées : nourriture entièrement végétale.

3o. Deux verres par jour d'infusion de kina, coupés avec autant d'émulsion.

Ce traitement diminua les accidens; le malade fut soulagé pendant quelque temps.

Les sueurs continuant à être abondantes, je conseillai de les interrompre aussitôt qu'elles paraîtraient. Le malade y réussissait en se levant du lit.

Les sueurs avaient cessé depuis huit jours; lorsque la toux redoubla, et la diarrhée colliquatrice commença. Rien ne fut capable de l'arrêter : elle conduisit le malade au tombeau : il mourut dans le mois d'août suivant 1789. En vain je donnai des émulsions à grande dose, de l'opium, des astringens: aucun de ces remèdes ne réussit

Reflexions.

Morton conseille de modérer les sueurs colliquatives qui épuisent les malades : il faut être très-circonspect, lorsqu'on tente cette suppression ; car elle produit des diarrhées meurtrières, par le reflus de la transpiration sur les premières voies. La sympathie de l'organe de la peau avec le canal intestinal, déjà observée par hypocrate, nous avertit

assez du danger que ces malades courent pour lors. Si l'on arrête les sueurs, la diarrhée leur succède : si l'on parvient à arrêter ces deux excrétions, le malade est suffoqué par l'oppression. Lorsque l'acrimonie phthisique a dissous les humeurs, il faut laisser une de ces évacuations libre, si l'on veut prolonger les derniers jours de ces malades.

Des médecins célèbres s'opposent à ce que l'on tienne des cautères ou des vésicatoires ouverts, vers la fin de cette maladie, parce qu'ils achèvent d'épuiser, disent-ils, les malades déjà exténués. Malgré ces raisons qui sont d'un grand poids, je soutiens qu'il faut les conserver, et même en faire appliquer si le malade n'en a point encore : afin de détourner les sueurs, et de diminuer la diarrhée.

OBSERVATION LXIX.

Phthisie pulmonaire provenant de cause morale dans un individu mélancolique.

Madame Reynau, femme d'un confiseur, rue Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Germain, était au troisième degré d'une Phthisie tuberculeuse, lorsqu'elle m'appela le 25 décembre 1789 : cette malade âgée de 36 ans, d'un caractère violent et mélancolique, avait eu six enfans. Sa maladie avait

commencé quatre ans auparavant par un grand chagrin qui dura deux ans: elle eut ensuite des hémorroïdes blanches qui fluèrent pendant six mois abondamment: elle eut des pertes en rouge: elle fit une fausse couche: ses règles étaient supprimées depuis quatre mois. Son visage était pâle et bouffy: elle était réduite d'ailleurs au marasme: la fièvre lente était établie depuis long-temps avec un redoublement journalier précédé de quelques frissons vagues et à peine sensibles. Les crachats étaient purulens, verds et jaunes, sans être abondans. Les sueurs nocturnes étaient exactement circonscrites depuis la ceinture en haut: elles étaient copieuses: il n'y avait point encore de cours de ventre colliquatif; la maladie finit sans qu'il parut.

Elle avait la voix rauque, éteinte depuis deuxmois; les quintes de toux qu'elle éprouvait, allaient jusqu'au vomissement. Le blanc des yeux était d'un blanc mat, plus pâle que dans la chlorose et l'hydropisie; ses yeux avaient les mouvemens rudes, hagards, comme on les observe dans certaines grossesses. (Ces mouvemens sont néanmoins rares chez les pulmoniques; ces malades ont au contraire les yeux vifs, brillans, et leurs mouvemens expriment la sensibilité douce). Lorsque je la vis, elle avait une constipation opiniâtre avec beaucoup de soif. Vers la fin de sa maladie, il lui était survenu dans l'intérieur de la bouche, du gosier, du larinx et du pharinx,

des boutons blancs, de différente grosseur, depuis celle de la tête d'une épingle jusqu'à celle d'une lentille; ces boutons étaient placés en tas comme dans la rougeole ou la milliaire. Quelques-uns avaient une forme oblongue formée par les plis de l'épiderme. On observait ces derniers sur les bords de la langue : l'intérieur de la bouche, le voile du palais, la surface des amygdales, le fond du gosier, étaient couverts de boutons milliaires : il était probable que cette éruption se prolongeait dans la trachée-artère et l'œsophage.

La langue était d'un rouge brun, ainsi que les lèvres et tout l'intérieur de la bouche : les papiles de la langue étaient droites, gonflées, élevées, douloureuses. Sa surface, depuis la pointe jusqu'à sa base, était sèche, aride, limoneuse : l'haleine n'était point chaude, brûlante, du moins la malade ne s'en plaignait point. Elle garda pendant les six derniers mois de la maladie une insomnie cruelle : elle dormait à peine deux heures par nuit. Elle ressentait beaucoup de douleur au gosier ; la déglutition devint si difficile et si douloureuse, que la malade périt d'inanition avant que la pulmonie eut parcouru le temps qu'elle emploie, lorsqu'elle tue le malade par la dissolution purulente et la désorganisation des poumons.

La malade était hors des secours de l'art, lorsque

je fus appelé : c'est ce qui me détermina à supprimer les remèdes que j'employais, et dont chaque médecin a une connaissance parfaite : ils furent tous inutiles, comme cela arrive en pareil cas.

J'ai cru néanmoins devoir donner la description des symptômes, que cet état déplorable me présenta; à cause, 1°. des mouvemens hagards des yeux; 2°. de l'éruption milliaire aphteuse de la bouche; 3°. de la difficulté douloureuse de la déglutition qui annonça sa mort, etc.

OBSERVATION LXX.

Phthisie pulmonaire provenant de vice héréditaire.

Madame Quinebaud, femme d'un négociant de Nantes, était née des parens poitrinaires : dès l'âge de quatorze ans, elle commença à avoir des avant-coureurs de cette cruelle maladie : elle cracha quelquefois du sang à cette époque : elle était sujette depuis à des rhumes fréquens : elle avait gardé, en différens temps, une toux sèche avec de l'oppression : elle avait aussi éprouvé des mouvemens de fièvre lente. Le régime, les remèdes, l'avaient toujours délivrée de ces commencemens de phthisie pulmonaire : elle s'était mariée vers l'âge de 35 ans : elle

avait eu deux enfans ; ses grossesses et ses couches avaient été heureuses ; du moins sa poitrine n'en avait point souffert sensiblement.

Dans le printemps de 1789, la toux sèche revint : elle cracha en même temps quelques filets de sang : elle touchait au moment de perdre ses règles : elle avait quarante-huit ans : elle négligea de se faire saigner. La fièvre lente se déclara : la maigreur, le dépérissement, firent chez elle des progrès sensibles : il y avait six mois qu'elle était malade lorsqu'elle m'appela le 30 novembre 1789. Elle me dit qu'elle crachait du sang : fort souvent ses crachats étaient verdâtres, jaunâtres, muqueux, purulens, parmi lesquels il y en avait souvent de rouilles.

On remarquait chez elle, outre les symptômes ordinaires à la pulmonie avancée,

1°. Un grand changement dans ses facultés morales : elle était pusillanime, inquiète, vive, pétulante : au lieu qu'elle était née douce, tout l'effrayait et lui faisait peur ; désespérant quelquefois de son état, d'autre fois ayant le plus grand espoir d'une guérison prochaine.

2°. Ses sens avaient acquis une sensibilité extraordinaire, l'odeur, le bruit le plus léger, le moindre goût dominant dans les alimens qu'elle prenait, faisaient sur elle des impressions pénibles et désa-

gréables : elle avait un dégoût absolu pour tout, et ne vivait que de fantaisies les plus absurdes.

3°. Elle éprouvait souvent des tremblemens, des palpitations dans les chairs, sur tout dans les muscles des bras.

Son estomac se gonflait souvent : elle avait des suffocations fréquentes, ou des maux de tête momentanés du genre spasmodique. On observait enfin chez elle tous les symptômes qui indiquent que la fibre verneuse et musculaire sont faibles et mobiles à l'excès.

4°. Ses yeux étaient vifs et brillans, leurs mouvemens n'étaient en aucun temps ni hagards, ni farouches : ils exprimaient au contraire la douceur et l'abattement langoureux, bien différent de celui de la souffrance.

Sa physionomie était souvent animée agréablement. Son teint se couvrait d'un rouge vermeil.

L'on doit présumer, d'après ce détail, que cette malade n'était point susceptible de guérison ; les remèdes palliatifs parurent prolonger ses jours.

Sa raison baissa insensiblement ; elle était dans l'enfance plus de 15 jours avant sa mort qui arriva vers la fin de mars 1790.

OBSERVATION LXXI.

Pulmonie chlorotique.

Une jeune Dame, lingère, demeurant au Charnier des Innocens, vint me consulter au mois de janvier 1783: ses règles avaient diminué considérablement depuis six mois: il en avait résulté une toux habituelle: elle crachait quelquefois du sang; mais plus souvent des crachats muqueux et rouillés: sa constitution était phlegmatique et chlorotique; plus d'embonpoint que le sexe n'en a ordinairement à l'âge de 22 ans: elle avait quelquefois des petits redoublemens de fièvre le soir, qui se terminaient sans sueur.

Elle fut saignée du bras: elle prit le lendemain une dose de tartre stibié: elle fut mise ensuite à l'usage des extraits amers, de la gomme ammoniac, et de l'assa fœtida: elle buvoit deux ou trois tasses d'infusion de vulnéraires, après avoir pris les pillules composées comme ci-dessus. Les règles revinrent dans la quantité ordinaire dans le mois de mars; elle prit ensuite du petit-lait avec les sucs des plantes savonneuses pendant les mois d'avril et de mai: la toux et les autres symptômes se dissipèrent; les règles continuèrent à couler abondamment; la

malade jouissait d'une bonne santé six ans après. Il n'est pas rare de rencontrer cette epèce de pulmonie.

OBSERVATION LXXIIe.

Pulmonie chronique dans un sujet dont la fibre est lâche et délicate.

Gaucher, chef de cuisine de madame de Bourbon, âgé d'environ trente ans, d'une constitution sanguine pituiteuse, avait la voix aiguë et voilée ; sa sensibilité était extrême : l'évènement le plus léger l'affectoit : il était, par son état, obligé de respirer journellement la vapeur du charbon.

Depuis environ trois ans, il avait craché à plusieurs reprises du sang abondamment : il rendait dans l'intervalle des crachats muqueux, épais, rouillés, ou jaunes : il avait souvent des frissons nerveux ou des mouvemens fibrillaires dans les muscles : il toussait habituellement; sa toux était néanmoins peu fatiguante; son sommeil, son appétit et ses forces étaient bons. Les crachats muqueux et rouillés n'étaient abondans que pendant quelques jours après qu'il avait craché du sang : il gardait pendant des mois entiers la fièvre lente, avec des redoublemens quotidiens, qui se terminaient par les sueurs nocturnes; cette fièvre avait cessé deux fois, et avait

quitté le malade pendant plusieurs mois dans l'intervalle.

Les accidens ci-dessus reparurent au mois d'avril 1783 : je le fis saigner du bras : il prit une pinte de petit-lait chaque matin pendant un mois avec six onces de suc, de bourrache, de taracum et de trêfle de marais : il fut saigné pour lors une seconde fois : il passa ensuite à l'usage du lait de vache à la dose de douze onces chaque matin et autant chaque soir avec quatre onces de suc épuré de cresson pareillement soir et matin : il continua le tout pendant deux mois. On lui apppliqua sous chaque aisselle un emplâtre de thérébentine que l'on renouvelait tous les deux jours : ils agissaient comme stimulans et rubéfians sur les vaisseaux lymphatiques, et sur ces glandes situées sur ces régions de la poitrine : je lui fis quitter le fourneau pendant le cours de ces remèdes ; il habita la campagne où il faisait de l'exercice chaque jour ; il y vivait de végétaux avec un peu de viande blanche rôtie : il fut saigné pour la troisième fois au mois de juin : il reprit le petit-lait avec le suc d'herbes ci-dessus au mois de novembre. Pendant l'hyver suivant, il fit usage des extraits amers, et buvait immédiatement après plusieurs tasses d'infusion de lierre terrestre : il porta la laine sur la peau nuit et jour : il eut un vésicatoire entre les épaules pour prevénir le retour de l'hémoptysie au printemps

suivant: il finit par reprendre le lait de vache avec le suc de cresson, de même que l'année précédente: il a joui depuis d'une bonne santé, et il en jouit encore en 1793.

Nota. Il est mort pulmonique en 1895; il était désespéré, lorsqu'il m'a appelé cette dernière fois.

OBSERVATION LXXIIIe.

Hémoptysie périodique, phthisie pulmonaire chronique.

Le dix février 1785, je fus appelé pour voir M. de Cusé, officier d'artillerie âgé de cinquante deux ans, logé rue Notre-Dame des Victoires: ce militaire était d'une bonne constitution; son tempérament était mélancolique: il était sujet, depuis nombre d'années, à des douleurs de rhumatisme; les hémorroïdes avaient flué deux fois chez lui, depuis huit ou dix ans; depuis quatre ans il était sujet à cracher du sang au printemps et en automne: il avait une toux légère, et importune pendant le jour; il expectorait quelquefois le matin, quelques crachats muqueux, ronds, jaunes, épais; il n'avait d'ailleurs aucun symptôme de pulmonie: la fièvre lente n'avait jamais paru chez lui. Ce malade était sobre en tout; il aimait sur-tout le laitage, qu'il digérait

parfaitement. Je lui conseillai de prendre du suc de cresson, le matin à jeun, dans une tasse de lait de vache; il le continuait depuis un mois, et s'en trouvait bien, lorsqu'un matin en se levant, il fut surpris par un vomissement de sang, si abondant, qu'il périt dans l'espace d'une heure, sans qu'on pût le secourir.

A l'ouverture du cadavre, on trouva les vaisseaux des poumons variqueux, un grand nombre de tubercules, dont les uns étaient squirreux, et d'autres en suppuration : on a su, après sa mort, qu'il avait eu autrefois deux attaques d'hémorragie pulmonaire, très-abondantes, à des intervalles éloignés.

OBSERVATION LXXIVe.

Pulmonie vénérienne.

Monsieur Auriol, habitant de Saint-Domingue, m'appela vers la fin de l'hyver de 1787; il était pulmonique avancé; les sueurs colliquatives, les crachats purulens étaient très-abondans : cette maladie était compliquée avec un vice vénérien, qui lui avait donné naissance. J'employai inutilement les frictions mercurielles, à petite dose, ainsi que le mercure doux, pareillement à petite dose, avec le laitage. Ce spécifique n'eut aucun succès; la sup-

puration était trop avancée : je remarquai néanmoins qu'il n'accélera point la marche de la pulmonie.

OBSERVATION LXXVe.

Phthisie pulmonaire nerveuse.

Madame Garnier, de Soissons, vint à Paris en 1785, pour me consulter : elle était âgée de trente-deux ans, d'une constitution bilieuse, maigre, d'une sensibilité pusillanime, s'affectant de tout.

Elle avait essuyé des hémorragies utérines considérables, soit à la suite de plusieurs fausses couches, soit dans d'autres circonstances : elle avait été saignée souvent, pour remédier à ces pertes.

Elle maigrissait à vue d'œil depuis six mois, lorsque je la vis la première fois : elle se plaignait d'une toux très-légère, qu'elle attribuait à l'état de ses nerfs. La digestion des alimens rendait son pouls évidemment fiévreux, pendant plusieurs heures : elle était constipée habituellement, et dévoyée lorsque la constipation cessait : elle crachait quelque peu de sang, avant ou après ses règles qui coulaient néanmoins régulièrement. Les hémorroïdes fluaient fort souvent en même temps que les règles : elle ressentait souvent une douleur vague dans la partie latérale

droite de la poitrine : elle avait quelquefois des moiteurs, pendant le sommeil : elle éprouvait fréquemment dans la journée des étouffemens nerveux. Triste et mélancolique par caractère, elle était frappée sans cesse de la peur de la mort : l'exercice ordinaire à pied, la fatiguait et lui donnait des lassitudes.

TRAITEMENT.

J'ordonnai à la malade des demi-bains tiédes, on lui appliqua du sainbois au bras : elle prit des sucs d'herbes savonneuses, avec vingt grains de terre foliée de tartre, des bouillons amers ; je fis succéder à ces premiers remèdes, les eaux de Vichi, à la dose de trois verres par jour, pendant tout l'hiver, avec des extraits des plantes amères : elle se nourrit de végétaux et de fruits, de farineux, de sagou, etc., de viandes blanches rôties : elle prit de l'exercice en voiture et à cheval : elle chercha à se distraire et à dissiper sa mélancolie. Tous ces remèdes furent sans succès ; la malade mourut deux ans après.

Cette phthisie pulmonaire peu avancée en apparence, lorsque la malade se rendit à Paris, au mois de juin, 1785, prit une marche lente, chronique, qu'elle conserva jusques à sa fin, sans jamais laisser voir aucun soulagement. La malade s'éteignit sans avoir essuyé des grandes souffrances ; les évacuations furent très-médiocres : elle cracha peu,

elle sua peu, et n'eut point du dévoiement colliquatif.

OBSERVATION LXXVI.

Phthisie tuberculeuse, hépatique, avec un vice héréditaire.

Madame de Cohorn, âgée de trente-six ans, était déjà maigre et sèche, lorsque je commençai à la traiter le 7 mars 1789 : ses règles coulaient irrégulièrement et difficilement depuis près d'un an : elle avait des fleurs blanches muqueuses, âcres et jaunes, depuis l'âge de dix-huit ans : elle éprouvait depuis long-temps des tiraillemens d'estomac, et des défaillances habituelles, qui étaient suivies de temps en temps d'irritation et de coliques intestinales, avec des évacuations muqueuses sanguinolentes : elle avait aussi le teint jaune, et la bouche amère : elle était constipée habituellement : elle n'avait encore qu'une petite toux, et ne rendait que des crachats muqueux, jaunes, en petite quantité : l'on ne trouvait qu'un peu d'altération dans son pouls pendant quelques heures de la soirée, sans frissons ni sueurs nocturnes; il était parfaitement calme pendant le reste de la journée : le sommeil était paisible et non interrompu.

La malade était cependant frappée de son état; parce que deux de ses sœurs étaient déjà mortes pulmoniques, ainsi que son père.

Elle fut mise à l'usage du petit-lait, adouci avec trois onces de sirop de violette par pinte, aux sucs d'herbes chicoracées : elle prit un grand nombre de demi-bains. Je la déterminai à porter un gilet de laine sur la peau : on lui appliqua des sangsues à l'anus : elle fut purgée plusieurs fois avec des sels neutres dans du bouillon aux herbes : son régime était un peu de viande blanche, et beaucoup de végétaux.

Ce traitement la soulagea; les symptômes de la pulmonie diminuèrent; les mouvemens de fièvre cessèrent.

Elle était mariée dans le comtat d'Avignon : elle fut obligée d'y revenir. Je lui conseillai d'aller, dans la belle saison, aux eaux de Cauterets, ou de Bagnols en Gévaudan : elle ne fit ni l'un ni l'autre : elle avait déjà éprouvé que les chaleurs de la Provence lui étaient nuisibles : elles renouvelèrent sa toux, elle cracha quelques filets de sang. La fièvre lente se montra avec plus de force que la première fois, et ne quitta plus la malade. Les médecins du pays lui conseillèrent des mucilagineux et des calmans. On ne fit point attention à

l'engorgement du foie. Les autres symptômes de la pulmonie se développèrent successivement.

L'on m'avait consulté dans le mois de juillet ; j'avais persisté à vouloir que la malade fût aux eaux que j'avais indiquées ; je voulais que l'on recommençât les remèdes qui avaient déjà eu du succès ; je ne fus point écouté. L'on ne s'occupa qu'à calmer la toux, et à faciliter l'expectoration, au lieu de dégorger les viscères abdominaux par les bains et les sucs d'herbes, pendant qu'il en était encore temps.

La malade mourut au mois de mai 1790.

OBSERVATION LXXVIIe.

Hémoptysie avec pulmonie, provenant d'âcreté dartreuse.

Madame . . . . . veuve d'un notaire, âgée d'environ trente ans, crache le sang depuis nombre d'années ; une humeur dartreuse qui s'est portée à la peau depuis long-temps, donne lieu à cette hémoptysie : ses règles, quoiqu'un peu difficiles, arrivaient cependant assez régulièrement, et en assez grande quantité : le crachement de sang est quelquefois abondant, et accompagné de fièvre aiguë,

avec de la toux. Ces états inflammatoires des poumons, n'ont point encore été suivis de suppuration, ni des autres symptômes de la pulmonie. Cette femme, vive et sensible, se livre aux plaisirs et à la société : elle conserve sa carnation et ses forces, quoique mince et délicate : elle est dans le commencement de la pulmonie : elle porte, depuis plusieurs années, un large vésicatoire au bras, qui suppure considérablement, sans la maigrir : ses bords et ses alentours sont toujours enflammés et douloureux. Cet exutoire lui est d'un grand secours; il la préserve des ravages de l'humeur dartreuse. Elle me consulta au mois de février 1790. Je lui fis réitérer les remèdes qu'on lui avait déjà conseillés. Elle commença par des bains tièdes, du petit-lait, des sucs d'herbes chicoracées, de l'extrait de douce amère : elle prit ensuite des bouillons de tortue, du lait d'ânesse. Ces remèdes produisirent de bons effets; il tempérèrent l'âcreté dartreuse sans la détruire radicalement : la tisane sudorifique dont elle usa ensuite, lui fit aussi du bien.

Cette malade, que j'ai perdue de vue, peut vivre long-temps, pourvu qu'elle use de temps en temps des remèdes indiqués ci-dessus, et qu'elle prenne garde à l'époque où ses règles la quitteront. Nombre d'observations que l'on peut faire chaque jour, viennent à l'appui de ce fait.

OBSERVATION LXXVIIIe.

Pulmonie sanguine guérie par les saignées.

Un jeune homme âgé de vingt ans, taille de cinq pieds sept pouces, ayant la poitrine un peu trop alongée; d'un tempérament sanguin, avec des couleurs très-vives; né de parens peu fortunés, dont la famille était très-nombreuse, fut forcé de souffrir la faim et la misère pendant une année : un architecte touché de sa situation, lui ayant reconnu du talent pour le dessin, le prit chez lui. Ce jeune homme se livra au travail avec excès, pour répondre aux vues de son bienfaiteur.

La vie sédentaire, les veilles, la nourriture plus succulente, dérangèrent bientôt sa santé, qui était forte et vigoureuse : son sang prit un caractère inflammatoire : la fièvre s'alluma : il la garda quelque temps sans discontinuer son travail : il cracha du sang : il ne fit point attention à cet accident : une toux sèche et fréquente en fut la suite : il maigrit à vue d'œil : ses forces diminuèrent. Un de ses camarades le conduisit chez moi. Je le trouvai dans le commencement d'une pulmonie sanguine, catarrhale : ses crachats étaient muqueux épais, jaunes, rouillés : il n'y avait point de vice héré-

ditaire chez lui, et l'on ne pouvait accuser d'autre cause qui frappât sur ces poumons, qu'un sang inflammatoire très-agité par la jeunesse et le travail.

Je lui conseillai à l'instant une forte saignée : il pâlit ; il la redoutait, parce qu'il n'avait jamais été saigné, et parce qu'on lui avait dit que la saignée était mortelle aux pulmoniques : il fut consulter ses parens, qui l'en dissuadèrent fortement, ainsi que le médecin de l'architecte chez lequel il logeait : il revint me faire part de ses craintes : sa confiance en moi était entière. J'avais guéri son camarade de la même maladie par le même remède ; j'insistai. Il fut une seconde fois chez ses parens leur dire qu'il était résolu à se faire saigner : ils le menacèrent de l'abandonner : son architecte, auquel il tint le même langage, le mit hors de chez lui : il se réfugia chez un parent qui le retint. On envoya chercher trois chirurgiens pour faire la saignée : les deux premiers s'y refusèrent après avoir reconnu sa maladie : le troisième exécuta mon ordonnance.

Le malade fut soulagé sensiblement par cette saignée : je le mis pour toute nourriture au riz, au vermicelle, aux farineux, etc. Il prit du lait de vache soir et matin avec du sucre : l'eau pure était son unique boisson. Je fis réitérer la saignée tous les huit jours pendant un mois : il continua son régime pendant six mois : sa santé se rétablit parfaitement.

Depuis trois ans il n'a ressenti aucun mal; il est même devenu très-fort et très-robuste.

Les médecins les plus célèbres ont tous recommandé les saignées dans le commencement des phthisies pulmonaires : ils n'ont cessé de s'élever contre le préjugé qui la fait redouter à ces malades, et à ceux qui les entourent. C'est ce qui m'a déterminé à rapporter cette observation très en détail, quoique par elle-même elle ne présente aucun symptôme extraordinaire.

OBSERVATION LXXIXe.

Pulmonie de cause vénérienne.

Smerk.... musicien, allemand d'origine, âgé d'environ vingt-cinq ans, constitution bilieuse, mélancolique, avait eu, en 1789, une gonorrhée, que l'on avait mal traitée : il vint me consulter le 26 avril 1791 : il se plaignait d'une toux habituelle, convulsive depuis huit mois : il rendait des crachats verds, jaunes, épais : la fièvre lente était sensible par les redoublemens du soir et les sueurs nocturnes : il avait maigri : il était constipé habituellement. La bile coulait mal chez lui : son foie était engorgé par spasme : il avait le teint jaune.

TRAITEMENT.

1°. Il prit une pinte de petit-lait, chaque matin, pendant quinze jours, dans lequel on dissolvait deux onces de sirop de violettes, et un gros de terre foliée de tartre.

2°. On lui appliqua un large vésicatoire sous l'aisselle gauche.

3°. Il prenait du loock blanc, du codex de Paris, chaque soir, et même dans la nuit.

4°. Il se nourrissait de riz, de crême de riz, de farineux, et de quelque peu d'herbes; l'eau pure était son unique boisson : il faisait un exercice modéré chaque jour en plein air : il était toujours bien vêtu : il ne restait que six heures dans son lit, afin d'éviter les sueurs.

5°. Après le petit-lait, il passa au lait d'ânesse deux fois le jour, à la dose de dix onces chaque fois. On ajoutait au lait du matin, une cuillerée à bouche de sirop anti-vénérien, dans lequel il entre du sublimé corrosif.

Il fit usage de ce traitement pendant trois mois, qui diminua sensiblement les accidens; il continua le régime végétal et les farineux pendant six mois; il garda le vésicatoire un an; il fut parfaitement

rétabli, et a continué ses voyages; il est actuellement à Bruxelles.

OBSERVATION LXXX.

Pulmonie hypocondriaque.

Le sieur Martin, peintre, âgé de quarante-cinq ans, maigre, sec, mélancolique, sujet à des rhumes fréquens depuis nombre d'années, rendait de temps en temps des crachats rouillés, muqueux, jaunâtres, épais. Porté à la mélancolie, les peines de la vie les plus légères l'affectaient sensiblement : le retour fréquent de ces mauvais crachats l'effraya. Il vint me demander des conseils, dans le mois de mars 1790; il venait d'essuyer un rhume très-long et très-opiniâtre, pendant lequel il avait rendu souvent des crachats de la qualité décrite ci-dessus. La fièvre lente n'avait pas paru encore.

TRAITEMENT

1°. Il but chaque matin, pendant un mois, une pinte de tisane faite avec un quarteron de maigre de veau, des laitues, de la chicorée sauvage.

2°. Il prenait tous les cinq jours une once de crême de tartre dissoute dans une pinte d'eau.

3°. On lui appliqua des sangsues à l'anus.

4°. Il prit ensuite, pendant deux mois, quatre onces, chaque matin, de sucs d'herbes de fumeterre, d'oseille, de becabunga et de chicorée sauvage. Il buvait immédiatement après une chopine de petit-lait.

5°. Il ne se nourrissait que de farineux, de riz, de vermicelle, etc. Sa santé se rétablit; il passa près d'un an sans voir de crachats muqueux et sanguinolens. La toux et les crachats revinrent le printemps de l'année suivante; je lui fis répéter les mêmes remèdes qui eurent le même succès. Il y a plus d'un an que sa poitrine n'a point souffert, et qu'il jouit d'une bonne santé. Ce particulier vit sobrement et avec tempérance. Avec le régime que je lui ai conseillé, il doit vivre long-temps, quoique l'on ne puisse point assurer qu'il est guéri radicalement. Je dois ajouter qu'il porte toujours la laine sur la peau.

Nota. Il se porte bien encore en novembre 1797.

Nota. Il se porte bien en nivôse de l'an onze républicain.

OBSERVATION LXXXIe.

Expectoration des glandes tronchiques.

M. de la Marchée, capitaine de dragons, d'un

tempérament bilieux, mélancolique, avait des dartres farineuses, qui avaient succédé à des froncles. Ses glandes du cou étaient quelquefois gorgées ; il rendait des crachats bleuâtres, bruns, muqueux, ronds ; il croyait être pulmonique, il vint me consulter le 17 mai 1788 ; je ne vis en lui qu'une humeur dartreuse et une affection mélancolique : je dirigeai en conséquence mes conseils sous ces deux points de vue, et l'assurai que sa poitrine ne souffrait point. Mon prognostic fut vérifié : sa poitrine n'a point été affectée.

OBSERVATION LXXXII.

Pulmonie nerveuse.

Mlle. Ducoroy, âgée de vingt-cinq ans, éprouva un long chagrin, à la suite d'une passion violente ; elle cracha un peu de sang et eut des spasmes dans la poitrine. Une toux sèche et fréquente survint avec la fièvre lente. La suppuration se déclara peu de temps après ; les règles coulaient cependant régulièrement. Elle resta dans cet état pendant cinq ou six mois ; elle me fit appeler vers la fin du mois de mars 1791 ; elle avait maigri beaucoup : son sommeil était assez bon, ainsi que son appétit ; ses règles continuaient à suivre leur marche régulière, les crachats muqueux et purulens avaient augmenté : l'ennui, la

tristesse, les spasmes nerveux, réunis aux symptômes de la pulmonie faisaient son plus grand tourment.

TRAITEMENT.

1°. Je la mis à l'usage des demi-bains tièdes, un jour entre autre, pendant trois mois.

2°. Elle prenait trois pillules de cynoglosse par jour, de cinq grains chacune, et une chaque fois.

3°. Elle prit du lait d'ânesse, matin et soir, pendant les mois de mai, juin, septembre et octobre, à la dose de dix onces chaque fois.

4°. Elle porta un vésicatoire sous l'aisselle gauche, pendant un an.

5°. Elle véquit pendant la belle saison à la campagne, où elle faisait de l'exercice au grand air; elle s'y nourrissait de végétaux aqueux et mucilagineux.

6°. Elle continua pendant tout l'hiver les pillules de cynoglosse, et buvait immédiatement après une tasse de tisane de sarsepareille et de fleurs de chamomile.

Peu-à-peu la mélancolie se dissipa, ainsi que les symptômes nerveux; la toux diminua, les crachats reprirent une meilleure qualité, la fièvre se calma.

Je permis alors un peu de viande blanche rôtie, à dîner seulement. Ses forces revinrent peu-à-peu, ainsi que son embonpoint ; elle fut parfaitement guérie après avoir exécuté pendant une année les remèdes ci-dessus. Elle continue à jouir de sa bonne santé.

OBSERVATION LXXXIIIe.

Pulmonie chronique fistuleuse.

Le 22 février 1789, je fus appelé à Vaugirard pour y voir madame le F...., femme d'un notaire ; elle était âgée d'environ trente ans. Ses crachats du matin étaient glaireux, muqueux, purulens, quelquefois rouilles ou sanguinolens, jaunes, verdâtres et abondans. Cette expectoration durait depuis plusieurs années. J'en fus effrayé au premier coup d'œil. Elle avait craché du sang à plusieurs reprises depuis quatre ans. Pendant certaines saisons de l'année, elle tombait dans la fièvre lente avec des redoublemens qui commençaient par des frissons et qui ne finissaient point par des sueurs. Elle éprouvait aussi de temps à autre des mouvemens de fièvre violens qui duraient quatre ou cinq jours plus ou moins. Ceux-ci se terminaient par des sueurs ou des crachats abondans ; elle était inondée de fleurs blanches, jaunes, vertes, âcres ; elle

était d'une maigreur extrême, n'ayant que la peau collée sur les os.

Cependant les règles coulaient régulièrement ; l'appétit et les digestions étaient bonnes. La malade était resserrée habituellement ; ses forces étaient entières ; elle se promenait et faisait de longues courses sans se fatiguer : elle était gaie ; elle fréquentait les spectacles, et se livrait un peu trop à la societé.

Elle avait eu deux garçons qui étaient pour lors âgés de dix ou douze ans, qui étaient forts et robustes : elle aurait même desiré d'en avoir d'autres, si son mari n'avait point préféré de ménager sa santé.

La sensibilité et l'irritabilité étaient portées chez elle à un point extrême, sans néanmoins lui être nuisibles, ni altérer sa santé.

Il n'y avait point de vice phthisique héréditaire dans sa famille. La cause apparente de cette pulmonie chronique me parut être une humeur dartreuse qui s'était développée dès son bas âge.

Elle prétendait qu'une humeur laiteuse, fruit de ses couches, s'y était jointe. Cette dernière cause ne me parut point suffisamment prouvée.

Elle portait un cautère au bras depuis plusieurs années.

TRAITEMENT.

1°. Des demi-bains tièdes, un jour entr'autre, pendant six mois.

2°. En même temps, une pinte de petit-lait chaque jour, d'abord avec deux onces de sirop de violettes ; vers le troisième mois on y ajouta du suc épuré de trèfle de marais, à la dose d'une once en commençant : on en donnait deux onces ensuite.

3°. Elle prit des bouillons de mou de veau altérés avec la chicorée sauvage.

4°. La boisson ordinaire était une infusion d'écorce sèche de citron amer.

5°. Avant le dîner elle prenait quatorze grains de kina en poudre.

6°. Après le petit-lait elle déjeunait avec un bouillon fait avec la viande blanche, chargé de farine de sagou.

7°. Elle porta pendant long-temps sous les aisselles deux emplâtres de baume de Canada, comme stimulans : on les renouvelait tous les quatre jours.

8°. Elle fut purgée de temps en temps avec la crême de tartre.

9° Après ces remèdes, elle passa au lait d'ânesse: elle continuait en même temps l'infusion d'écorce de bigarrade, et le kina chaque jour.

10°. Sa nourriture était la viande blanche rôtie, et les végétaux en abondance.

Cette suite de remèdes dura plus d'un an : la fièvre ne revint plus ; les crachats diminuèrent considérablement ; ils prirent une couleur blanche naturelle : il n'y eut plus d'hémoptysie, ni de crachats rouilles : il en paraissait néanmoins quelquefois le matin qui étaient jaunes, muqueux et purulens.

Il y eut pareillement un changement heureux dans les fleurs blanches : elles diminuèrent, et prirent une meilleure couleur : elles n'étaient plus corrosives.

La malade n'engraissa point : cependant sa peau paraissait moins jaune, et la carnation était plus ferme.

Quoique ce traitement eut eu un grand succès, je ne pense point que la malade fut guérie radicalement : sa guérison parfaite est peut-être impossible. Des raisons que j'ignore, l'obligèrent d'aller voyager dans les pays méridionaux. Elle en est de retour cette année 1793 : sa santé s'est soutenue pendant le séjour qu'elle a fait en province, dans le même état d'amélioration. Ses crachats sont néanmoins

toujours un peu purulens et muqueux le matin. Il est probable qu'elle vivra encore nombre d'années, sans que la pulmonie avance. Plusieurs observations du même genre me le font présumer. J'ai déjà rapporté, dans cet ouvrage, l'histoire de madame Chatelaillon, originaire de la Rochelle, dont j'ai soigné la santé pendant douze années, qui crachait le pus et le sang, quinze ans avant que je fusse son médecin. Elle est encore dans cet état, et elle voyage dans les royaumes étrangers. Madame Loy...., *observation n°. 64e.*, a craché du pus par intervalle pendant trente ans.

Les ouvrages des médecins cliniques sont remplis de semblables faits. Des pulmoniques ont vécu avec une santé passable, pendant quinze, vingt et même trente années; les uns crachaient le pus habituellement, les autres le crachaient seulement pendant certains temps de l'année. Moi-même je pourrais ajouter ici d'autres observations à l'appui de celle-ci, si cela était nécessaire. La plupart des phthisies pulmonaires asthmatiques, sont de la même espèce: elles sont presque toutes chroniques, de même que celle dont il est question ici. Ces malades vivent fort long-temps, quoique leurs crachats soient muqueux et purulens. On peut appeler ces pulmonies, fistuleuses; il est probable que l'ulcère du poumon est calleux et fistuleux chez ces malades.

Il est surprenant que ces faits aient échappé à

feu M. Remond, célèbre médecin de Marseille; qui assure que la phthisie marche rapidement lorsque la suppuration est établie. *Voyez sa Dissertation sur la phthisie pulmonaire, lue à la Societé de Médecine.*

Nota. Je viens d'apprendre que la malade a accouché heureusement, le mois dernier, d'un garçon, après s'être reposée pendant dix ans. Six nivôse, an 2 de la République française.

Nota. Madame Lef..... vit encore au mois d'octobre 1797. Elle a eu un troisième enfant il y a trois ans.

Nota. Elle jouit encore de toute santé et des plaisirs de la société, ce 28 nivôse an 11 de la République.

OBSERVATION LXXXIV.

Pulmonie asthmatique.

M. Picard, commis du cabinet criminel, rue St.-Anastase, me fit appeler le 30 décembre 1788 : il était âgé de trente-six ans. Sa phthisie était asthmatique, et le vice était héréditaire ; ses crachats étaient rouilles verdâtres, purulens et abondans. Il y avait plus de dix ans qu'il était dans cet état. Il avait fréquemment de l'oppression à laquelle il remédiait, lorsqu'elle était trop forte, par la saignée du bras. Ses forces et sa carnation étaient encore

intactes, malgré cette expectoration, et les mouvemens de fièvre auxquels il était sujet : il était fort et vigoureux, d'un tempérament bouillant : il avait bon appétit et digérait très-bien.

TRAITEMENT.

1°. Il porta nuit et jour la laine sur la peau.

2°. Sa boisson ordinaire était une infusion théiforme de feuilles d'oranger et de véronique.

3°. Il prenait douze grains de quatre en quatre heures, dans la journée, d'un opiat composé avec le kina, quelques grains de scylle et d'ipécacuanha, et le sirop d'esœchas.

4°. Il vivait de farineux.

Ce régime, continué pendant six mois, améliora sensiblement son état. Je le perdis de vue après ce temps : je sais qu'il vivait encore en 1793.

OBSERVATION LXXXV.

Phthisie hépatique.

Au mois de mai, 1774, je fus appelé pour voir un jeune clerc de procureur, nommé Courbaise,

natif de la Haute-Auvergne, âgé de vingt-un ans; d'un tempérament fort et vigoureux : un travail forcé, l'abus des plaisirs, le mauvais régime, avaient produit chez lui un engorgement au foie, qui était sensible au tact. La paulme de ses mains était un peu jaune, il avait la bouche amère habituellement : il négligea son état. Il cracha du sang, la toux sèche en fut la suite : il maigrit, il perdit le sommeil; les crachats muqueux, salés et purulens parurent après sept ou huit mois de toux, avec la fièvre lente, dont les redoublemens imitaient ceux de la fièvre double tierce; les sueurs étaient peu abondantes.

Je dirigeai d'abord mon traitement vers le foie : on lui appliqua des sangsues au fondement; il but une pinte de petit-lait chaque matin, pendant un mois, avec une once de crême de tartre : il ne vivait que de végétaux; le printemps en fournissait en abondance. Il montait chaque jour à cheval : ces remèdes eurent du succès.

Je fis appliquer ensuite un vésicatoire sous l'aisselle gauche; il continua le petit-lait, dont il prenait deux pintes par jour, adouci avec du miel de Narbonne : il prenait en même temps deux bols chaque matin, composés avec un grain de mercure doux, deux grains de diagrede et huit grains d'extrait de taraxalum.

Les crachats diminuèrent, ainsi que la toux; ils

ne furent plus salés, leur couleur était plus naturelle : les redoublemens cessèrent dans le commencement de juillet.

Je l'envoyai aux eaux du Mont-d'Or, qu'il prit le reste de la belle saison. Il revint chez lui ensuite, où il prit du petit-lait de vache : il guérit radicalement : il s'est marié depuis, et jouit encore, en 1793, de la meilleure santé.

OBSERVATION LXXXVI.

Pulmonie vénérienne.

Morton avoue qu'il a rencontré très-peu de pulmonies, produites uniquement par le levain vénérien. Celles qu'il a observées, dépendaient de plusieurs autres causes compliquées avec ce virus. Il n'en rapporte qu'une seule, évidemment vénérienne : c'était une jeune fille de douze ans. Cette espèce devrait néanmoins se trouver plus souvent dans les grandes villes.

Ce médecin assure que les pulmonies vénériennes, provenant des causes compliquées, sont de l'espèce chronique-asthmatique, et qu'elles se guérissent aussi facilement que les autres espèces de pulmonie.

Il ajoute que les sudorifiques et les préparations mercurielles, dont on fait toujours usage pour guérir la maladie vénérienne, contribuent beaucoup à retarder les progrès de la pulmonie. *Nullus enim dubito, quin genius peculiaris luis, adeò venenosus sit, ut, nisi humorum malignitatem usu calomelanos, decoct. lignorum, aliorumque medicaminum arte vel naturâ paratorum, priùs obtundi contigisset, omnis phthisis propriâ suâ naturâ esset acuta.* (*Cap. VII, de Phthisi à Lue venereâ orta.*)

Mon confrère Audry et moi fûmes appelés, il y a cinq ou six ans, pour voir un militaire, pulmonique avancé : il crachait du pus en quantité. La fièvre lente était établie chez lui depuis plus de six mois, avec des redoublemens quotidiens, terminés par des sueurs nocturnes abondantes. Il était maigre, décharné presque dans le marasme. Il conservait néanmoins encore beaucoup de force ; il mangeait et digérait passablement ; sa voix était rauque ; sa toux profonde et sépulcrale.

La cause de sa maladie était uniquement vénérienne. Pour y remédier, il était venu loger chez le docteur Boiveau, connu dans le public sous le nom de Laffecteur, et par un rob très-sudorifique, qui a des succès dans les maladies vénériennes, sur-tout dans les climats chauds. Nous lui laissâmes continuer ce remède, et nous le mîmes en même-

temps à la diète blanche : le régime et le remède n'eurent aucun succès. Les préparations mercurielles qu'il avait prises auparavant pendant long-temps, n'avaient point hâté la marche de la pulmonie : elle avait suivi son cours ordinaire, sans être augmentée, ni diminuée par l'action de ces remèdes. Quoiqu'elle fût de l'espèce chronique, elle n'avait aucune ressemblance avec la phthisie asthmatique, le malade mourut. Je pourrais ajouter ici nombre d'autres observations contraires aux assertions de Morton.

1°. Il est certain que les préparations mercurielles mal administrées affectent les poumons, et donnent naissance à la pulmonie. Cette espèce est même de peu de durée, parce que l'action du mercure a déjà altéré les humeurs et affaibli les organes, lorsqu'il frappe sur les poumons.

2°. Si nous calculons le nombre de symptômes que produit le virus vénérien, nous trouverons que la majeure partie sont de nature lente et chronique, et qu'il y en a très-peu de l'espèce aiguë; d'où nous pouvons conclure que, lorsqu'il produit la pulmonie, elle doit être le plus souvent de l'espèce chronique. Il est même très-douteux qu'il donne lui seul naissance à la phthisie pulmonaire aiguë; il faut le concours d'autres causes, et c'est par ces dernières que la marche aiguë est déterminée.

3°. Dans les commencemens de cette maladie, même après que le malade a commencé à cracher du pus, les sudorifiques et les mercuriaux peuvent être employés avec succès. Lorsque je traiterai de ces remèdes, lors de la curation, je distinguerai les cas où ils sont utiles, d'avec ceux où ils sont nuisibles.

OBSERVATION LXXXVIIe.

Pulmonie héréditaire ; abus des emménagogues.

Je fus appelé pour voir mademoiselle de Montbel, au mois de décembre 1782. Feu M. Bouvard était son médecin ordinaire. Cette jeune personne, âgée pour lors de dix-neuf ans, était d'une taille très-grande et alongée, les épaules détachées, le cou long, des couleurs vives, d'une constitution maigre. Elle avait été réglée fort tard : ses règles coulaient irrégulièrement : elle était très-sensible, très-irritable, et avait beaucoup d'esprit.

Elle était pulmonique ; le vice était héréditaire dans sa famille : son père était mort de cette maladie. Elle crachait du pus en abondance, et était

dans la fièvre lente depuis plus de six mois, à la suite de la suppression des règles. Mes conseils étaient par conséquent inutiles, et il ne s'agissait plus que de prolonger ses jours, autant qu'il serait possible.

L'expérience m'ayant appris depuis long-temps,

1°. Que lorsque les règles sont arrêtées par inanition dans le cours de la pulmonie, tous ces prétendus emménagogues et autres remèdes, que l'on emploie pour les rappeler, sont nuisibles, ou tout au moins inutiles, parce que les règles supposent au moins une pléthore locale : or, dans ces momens, il n'en existe point. Comment veut-on que la nature fasse couler les règles, lorsque le sang lui manque ?

Il en est de même des vieux ulcères desséchés, des hémorroïdes supprimées, des humeurs cutanées répercutées depuis quelque temps. Lorsque, par une de ces causes, les poumons sont affectés d'une manière grave, et que la pulmonie est avancée, il n'est plus possible de remédier à cette dernière, soit parce que l'on ne peut point rétablir ces anciennes évacuations, soit parce qu'il est impossible de rétablir la désorganisation des poumons, quand on rétablirait ces évacuations.

2°. Quand la pulmonie a fait beaucoup de progrès,

quelle que soit son origine, il n'y a qu'une manière de la traiter pour lors. C'est aux remèdes palliatifs seuls qu'il convient d'avoir recours.

D'après ces principes, je fus d'avis de tenir la malade aux bouillons de grenouilles, ou à d'autres de cette espèce, et de lui donner un julep narcotique le soir. M. Bouvard insista sur le rappel des règles et le traitement radical. Son avis fut suivi. On appliqua les sangsues au fondement et aux lèvres extérieures.

Elle commença en même-temps l'usage d'un opiat, composé avec les gommes fétides, les résines, la canelle, l'aloës, etc. J'annonçai un crachement de sang; et M. Bouvard, le retour infaillible des règles. L'un et l'autre arrivèrent après le troisième jour. La malade cracha du sang, et ses règles parurent légèrement. Il fallut quitter ce remède, parce que la fièvre, la toux et les autres symptômes de la pulmonie, augmentèrent considérablement. La malade mourut un mois après. L'ouverture du cadavre présenta un ulcère dans le poumon droit, qui en avait détruit une partie, et un grand nombre de tubercules dans les deux poumons. Ce viscère était aussi infiltré d'eau et de pus.

OBSERVATION LXXXVIIIe.

Pulmonie scrofuleuse.

Le sieur V***, M^re. clerc chez M. Gib***, notaire, âgé d'environ trente ans, d'un tempérament sanguin pléthorique, avait souvent le bord des paupières enflammé : il crachait quelquefois du sang en petite quantité. Il y faisait peu d'attention, parce qu'il n'en était point incommodé, et qu'il jouissait d'une santé vigoureuse. Plusieurs années se passèrent avec ces deux légères incommodités, et sans qu'il s'y joignît d'autre accident. Il lui survint enfin une hémoptysie un peu plus copieuse que les précédentes. Elle fut suivie d'une petite toux; sa voix devint aigre, enrouée. Sa jeunesse, et les plaisirs auxquels il se livrait sans ménagement, lui firent négliger ces derniers accidens. Il crut qu'ils se termineraient de même que les précédens : ils firent au contraire des progrès. Il s'adressa pour lors à un médecin, qui le fit saigner, et lui fit prendre des bouillons de limaçons. Ces remèdes, aidés du régime, calmèrent la toux, mais ne la dissipèrent point. On lui conseilla de suspendre ses travaux, et d'aller passer quelque temps à la campagne. Le repos, le régime, la belle saison, un séjour agréable, firent

disparaître la toux. Il revint à Paris se replonger dans le tourbillon des plaisirs. Il se livra en même-temps à un travail pénible : la toux et le crachement de sang reparurent bientôt.

La fièvre lente se joignit cette fois aux autres symptômes de la pulmonie commençante. Il se détermina à faire sérieusement des remèdes. La saignée, les vésicatoires au bras, les tisanes béchiques, les bouillons de poulet, le laitage, furent employés tour-à-tour sans succès. Le mal fit des progrès plus rapides. Le malade maigrit; les crachats muqueux, purulens, parurent : ils étaient si doux, qu'ils excitaient le vomissement. Le malade sortait néanmoins; il fréquentait les spectacles, et continuait à voir ses sociétés.

Après avoir passé deux ans et demi dans ces alternatives de bien et de mal; après avoir essayé nombre de médecins, ainsi que c'est l'usage parmi ces malades, le délabrement de sa santé lui rappela qu'étant encore plein de vigueur et de santé, je lui avais dit par hasard de prendre garde à sa poitrine. J'avais fondé pour lors ma prédiction sur ce que je découvrais à travers sa constitution sanguine, la diathèse scrofuleuse dans les hommes : elle m'était indiquée par des gros yeux bleus, la vue courte, les ophtalmies fréquentes, le teint de lys et de roses,

les lèvres épaisses et vermeilles, le nez épaté, les angles de la mâchoire inférieure saillans.

Ce fut le premier janvier 1788 que je commençai à le traiter : outre les symptômes ci-dessus, la fièvre lente avait des redoublemens en double tierce, dont l'un finissait par des sueurs abondantes ; il n'y en avait point dans l'autre : ces frissons étaient peu considérables dans les deux.

Quoique la pulmonie fût fort avancée, et que le prognostic dût être très-fâcheux, la forte complexion du sujet me permit de tenter d'attaquer le vice scrofuleux : ce traitement convenait aussi à la cure radicale, qui consistait ici à fondre les tubercules qui étaient susceptibles de résolution et de suppuration.

1°. Il fut saigné du bras, à la dose de deux palettes.

2°. On lui appliqua le moxa sur le côté gauche de la poitrine.

3°. Il but de l'eau de miel, dans laquelle on dissolvait du sel marin calcaire.

4°. Il but ensuite une infusion de fleurs de camomile, de feuilles d'oranger et de fleurs de coquelicoq.

5°. Il prit des extraits de ménianthés, de bourrache, avec trois grains d'aquil-alba.

6°. Il but ensuite de la tisane de sarsepareille et des eaux de Cauterets. Ces dernières ont très-peu de vertus, transportées à Paris.

Ces remèdes n'eurent aucun succès, quoiqu'ils fussent secondés par le régime végetal, d'un exercice léger, et de peu de séjour dans le lit, afin de modérer les sueurs.

Il fallut, après six mois, se réduire au traitement palliatif, qui est le seul praticable dans le dernier degré de la pulmonie, de quelle espèce qu'elle soit.

La destruction du malade fut longue. Il véquit encore huit mois et quelques jours. L'esquinancie trachéale le fit très-peu souffrir dans les derniers temps.

L'ouverture du cadavre nous présenta dans le bas-ventre, plusieurs glandes squirreuses dans le mésentère. Le foie était plus volumineux que dans l'état naturel. La vésicule du fiel était pleine de bile d'un jaune pâle et très-liquide. Les tuniques du canal intestinal étaient très-minces, et presque transparentes; les vaisseaux sanguins qui rampent sur leurs surfaces étaient vides de sang, et à peine colorés; ainsi que cela arrive toujours. Les intestins grêlés

étaient pleins, et boursoufflés par les gaz infects qu'ils contenaient. Le reste des viscères ne présenta rien de remarquable. Dans la poitrine, les poumons étaient adhérens à la plèvre dans plusieurs points. Le poumon gauche était plein de tubercules de différentes grosseurs; quelques-uns étaient en suppuration; d'autres étaient squirreux et de nature plâtreuse. Certaines portions de ce lobe étaient dures et racornies. Le scalpel ne pouvait point les couper. Son tissu cellulaire était infiltré de pus : il s'était fait jour dans certains endroits, jusque dans les vésicules pulmonaires. La trachée-artère était enduite dans sa partie inférieure d'une couche très-épaisse de mucus, que l'on aurait pu prendre pour un morceau de membrane. Le poumon droit renfermait quelques tubercules, mais en très-petite quantité. En l'ouvrant avec le scalpel, on fendit une vomique pleine d'un pus verdâtre très-infect, qui était de la grosseur d'un œuf de pigeon. Il y avait un peu d'eau dans le péricarde.

OBSERVATION LXXIXe.

Pulmonie catarrhale.

Beaucoup de médecins cliniques, ont douté qu'il y eut des pulmonies, dont le rhume ou le catarrhe

fut l'unique cause. Malgré leur autorité, je puis affirmer que cette cause est fréquemment la seule qui produit cette maladie dans notre climat de la France, où l'athmosphère change très-souvent et même plusieurs fois dans la même journée.

Madame de la Roche... me fit appeler cet hyver dernier 1793 : elle avait un rhume depuis deux mois, dont elle ne pouvait se débarrasser. Cette dame est d'un tempérament pituiteux lâche, ayant beaucoup d'embonpoint : elle est âgée de soixante-six ans : sa sensibilité est extrême, comme elle l'est chez toutes les personnes élevées dans le luxe et la mollesse : trois grains d'ipécacuanha la font vomir avec violence ; elle est sujette aux rhumes depuis nombre d'années, sur-tout pendant l'hyver.

Ce dernier était beaucoup plus grave que ceux que j'avais vus chez elle, depuis dix ans que je suis son médecin. Voici les caractères qu'il avait, lorsqu'elle me fit appeler. Les quintes de toux étaient très-fréquentes ; elles excitaient souvent le vomissement, même le matin à jeun. L'expectoration était très-abondante ; elle était en partie salivaire, en partie muqueuse : les crachats du matin étaient muqueux, épais, jaunâtres ; elle avait maigri, elle était dégoûtée.

Je la mis au régime, aux boissons incisives et

pectorales: c'était au commencement de décembre 1792. Le catarrhe continua sans aucune diminution pendant tout ce mois et celui de janvier 1793. Elle avait peine à expectorer des crachats gluans, filandreux, épais, grisâtres, qui étaient teints quelquefois de quelques filets de sang.

Je m'aperçus vers le milieu de janvier, que le pouls était fébrile dans la soirée : il ne l'était point dans le reste de la journée ; l'usage de l'oxymel et des autres préparations de scylle, n'opéraient aucun effet, parce qu'elle ne pouvait les supporter : ils la faisaient vomir ; elle prenait trois ou quatre pastilles d'ipécacuanha, chaque jour de demi-grain chacune ; elle buvait de l'eau de chicorée sauvage, ou de l'infusion de fleurs de sureau édulcorée avec du miel de Narbonne, de l'infusion de queues de cerise. Tout était sans succès. Je proposai des vésicatoires : ils furent rejettés ainsi que la saignée.

La maigreur était considérable au mois de février ; la fièvre était très-sensible chaque soir ; l'oppression était forte pendant la nuit ; la qualité des crachats devenait chaque jour plus mauvaise. Outre ceux qui étaient muqueux, gris, filandreux ; on en distinguait quelques-uns parmi ceux du matin qui étaient purulens.

Cet état allait en augmentant : nous étions au

mois de mars, et le rhume avait commencé à la fin d'octobre. La malade consentit à prendre des sucs d'herbes : ils lui redonnèrent un peu d'appétit.

Enfin, à mon insu, elle prit une tisane purgative pendant cinq jours, qui l'évacua beaucoup ; elle se trouva soulagée ; elle m'en fit l'aveu. Le succès du remède me détermina à le répéter huit jours après : il lui fit beaucoup de bien. Les symptômes de la poitrine diminuèrent visiblement. Elle reprit cette même tisane purgative pour la troisième fois : je la mis à l'usage du lait d'ânesse pendant les mois d'avril et de mai : elle prenait un demi-gros de kina avant dîner ; en même temps qu'elle faisait usage du lait d'ânesse le matin ; elle fut parfaitement rétablie à la fin de mai.

Je ne doute pas néanmoins que de nouveaux rhumes n'affectent encore sa poitrine.

L'acrimonie catarrhale est souvent l'unique cause de la pulmonie : c'est une observation constante que j'ai faite, soit en Haute-Auvergne, où j'ai exercé pendant vingt-deux ans la médecine, soit à Paris, où je la pratique depuis quatorze ans.

OBSERVATION XCᵉ.

Pulmonie secondaire après une fièvre bilieuse.

La citoyenne Lacroix, attachée à la citoyenne de Bourbon, eut une fièvre putride bilieuse en 1784; elle devint pulmonique à la suite de cette maladie; elle m'apella pour traiter cette dernière: nous étions au commencement du mois d'avril. Cette malade était âgée de 63 ans: sa constitution était frêle et délicate; elle était déjà épuisée par la maladie à laquelle elle venait d'échaper. Ses crachats étaient abondans, visqueux, amers, purulens: elle était dans la fièvre lente avec des redoublemens quotidiens et des sueurs nocturnes.

TRAITEMENT.

1°. Elle prit des pillules savonneuses avec des bouillons de grenouilles, dans lesquels on délayait quatre onces de suc de cresson.

2°. On lui appliqua un emplâtre de thérébentine sous chaque aisselle que l'on renouvelait de trois en trois jours, afin de stimuler la peau dans ces parties.

3°. Après avoir usé pendant un mois des bouillons de grenouilles et des sucs d'herbes, elle prit du lait de vache pendant deux mois.

4°. Elle but les eaux bonnes ensuite à la dose de demi-bouteille chaque matin pendant deux mois. Elle prenait en même temps des bols composés avec deux grains de scylle en poudre, trois grains d'extrait de douce amère et huit grains de savon.

5°. Elle vivait de viande blanche et de végétaux farineux: elle fut guérie à la fin de septembre; elle n'a plus souffert de la poitrine depuis cette époque: elle vit encore en 1793. La marche de cette pulmonie était lente, la maladie était de l'espèce asthmatique.

Je n'eus point recours à la saignée, quoique Morton conseille d'y recourir au plutôt et plusieurs fois en pareil cas, parce qu'elle n'avait point le caractère aigu, ainsi qu'il l'assure.

OBSERVATION XCI°.

Pulmonie secondaire, laiteuse.

Une femme âgée de 45 ans, eut une frayeur considérable à la suite de ses couches; elle avait reçu

de la nature une très-grande sensibilité : il lui survint des rougeurs au visage, la goutte rose : son foie s'engorgea d'une manière sensible : elle éprouva un mois après une douleur constante entre les épaules avec de la toux et un mouvement de fièvre qui redoublait tous les soirs. La toux augmenta ; elle cracha du sang, les crachats devinrent muqueux, jaunes, amers : il y avait trois mois qu'elle était dans cet état, lorsqu'elle me fit appeler au commencement de juin 1784.

TRAITEMENT.

1°. On lui appliqua les sangsues à l'anus : elle fut saignée du bras quelque temps après.

2°. Elle prit pendant un mois chaque jour six onces de suc de bourrache et deux gros d'oxymel scillitique, en deux doses, avec une pinte d'eau de veau.

3°. Elle passa ensuite aux eaux de Bourbonne, qu'elle but pendant deux saisons à la dose de demi-pinte et puis d'une pinte par jour ; elle fut purgée de dix en dix jours pendant leur usage chaque fois avec une once de crême de tartre.

4°. Elle se nourrissait de viandes blanches rôties et de végétaux savonneux.

Elle était guérie au mois de septembre de tous les

symptômes pulmonaires : la goutte rose résista aux remèdes. On employa quelques topiques astringens, après le traitement ci-dessus, qui irritèrent le mal : cette malade vivait encore dix ans après.

OBSERVATION XCII^e.

Pulmonie laiteuse.

Madame de Kermadec, de Dinant en Bretagne, me consulta au mois de janvier 1784 : elle était pulmonique avancée : elle venait de sevrer un enfant qu'elle avait nourri. La pulmonie avait commencé pendant qu'elle était nourrice, le nourrissage en avait hâté considérablement les progrès, et en était la cause principale : la toux était vive et fréquente : les crachats étaient purulens : la fièvre lente avec des redoublemens était considérable : le dégoût était extrême ; les règles n'avaient point reparu, quoique l'enfant fut sevré depuis trois mois.

1°. Elle avait deux cautères, j'en fis supprimer un.

2°. On lui appliqua des sangsues à l'anus, et aux parties extérieures : elle prit des fumigations émollientes, afin de rétablir les règles.

3°. On lui appliqua un emplâtre de thérébentine sous l'aisselle gauche, afin de stimuler les vaisseaux lymphatiques, et les glandes qui y sont situées.

4°. Elle prit de l'extrait de kina; sa boisson fut en même temps une tisane de sassafras et de réglisse.

5°. Elle se nourrissait de végétaux mucilagineux et de farineux.

Tout fut sans succès, la maladie marcha avec une très-grande rapidité : elle ne dura que cinq mois; la malade mourut.

OBSERVATION XCIII^e.

Phthisie chronique de cause externe.

Monsieur de Tousel, ancien militaire, avait reçu un coup de feu à la poitrine, pendant les guerres de Bohême : les poumons avaient été grièvement blessés, et ne s'étaient jamais cicatrisés parfaitement : voici les accidens dont il se plaignait en 1782, lorsqu'il m'appella auprès de lui; ce malade était fort et vigoureux; son caractère était d'une violence extrême, très-sujet à la colère. Lorsque je le vis, il avait environ soixante ans : sa constitution était bilieuse, mélancolique : l'âge et les souffrances avaient

produit ce changement, car il était pléthorique sanguin dans sa jeunesse. Peu d'années après sa blessure, il était devenu asthmatique : son asthme était humide. L'hémoptysie s'était jointe à l'asthme : il crachait du sang quelquefois, même en assez grande quantité. Ses crachats étaient d'ailleurs rouillés très-fréquemment.

A mesure qu'il avait avancé en âge, la toux, l'oppression et les crachats muqueux avaient augmenté : il était beaucoup plus malade pendant l'hiver, sur-tout au passage de l'hiver au printemps : sa toux augmentait pour lors considérablement ; elle était profonde et sépulcrale ; l'oppression était plus forte, les crachats étaient évidemment purulens : il avait de la fièvre avec des redoublemens suivis de sueurs nocturnes : il maigrissait et dépérissait.

Cependant à l'aide de quelques petites saignées, des boissons mucilagineuses, des bouillons de grenouilles, de limaçons ; les médecins qui l'avaient dirigé, l'avaient rétabli plusieurs fois, et il jouissait d'une assez bonne santé pendant l'été. La fièvre et les autres symptômes disparaissaient presque tous dans cette saison.

Quoique la pulmonie asthmatique ne montrât ses symptômes que de temps en temps, quoiqu'elle marchât très-lentement ; ses retours et ceux l'hémoptysie

lui faisaient craindre, avec raison, que la pulmonie ferait des progrès, et lui donnerait enfin la mort.

Il avait craché du sang : il était dans un état de fièvre lente ; les crachats étaient muqueux, amers, jaunes, ronds et purulens ; l'oppression était forte, lorsque je le vis la première fois. Par surcroît de malheur : il était d'une mélancolie insupportable aux autres et à lui-même.

TRAITEMENT.

1.° Je lui fis faire une petite saignée au bras ; on lui appliqua quelques jours après des sangsues à l'anus.

2°. Il but une pinte de petit-lait chaque jour, avec quatre onces de suc de bourrache, de taraxacum, d'oseille et de cresson.

3°. Il portait un cautère au bras depuis long-temps, je le supprimai et lui substituai un vésicatoire sous l'aisselle gauche.

4°. Après avoir usé des sucs d'herbes et du petit-lait pendant six semaines, je le mis à l'usage des eaux de Cauterets, à la dose de demi-pinte chaque jour. Lorsque la belle saison fut venue, je l'envoyai boire ces eaux à la source qui est à deux cents lieues de

Paris : il y fut par la route de Bordeaux, et revint par la Provence : ce voyage, la belle saison ou les eaux, lui firent beaucoup de bien. Il reprit presque toutes ses forces et sa santé. Je sais qu'il a continué depuis, de fréquenter avec succès les eaux thermales, salutaires aux pulmoniques, et qu'il s'en est bien trouvé ; il vivait encore il n'y a pas long-temps.

J'ai traité nombre de pulmoniques, qui l'étaient devenus à la suite des blessures aux poumons : la plupart ont vécu longues années après, quoique hémoptysiques et pulmoniques : j'en ai vu cependant quelques-uns périr d'une phthisie aiguë.

OBSERVATION XCIVe.

Pulmonie hépatique, hypocondriaque.

Monsieur Choffard, capitaine de vaisseau marchand, âgé de quarante-cinq ans, d'une constitution délicate, mélancolique, avait le teint très-jaune et le foie embarrassé ; ses urines étaient habituellement d'un jaune rougeâtre : il avait eu dans le cours de sa vie plusieurs maladies vénériennes, pour lesquelles on lui avait donné beaucoup de mercure.

Il se plaignait depuis quelque temps de pico-

tement dans l'urèthre : il avait eu depuis peu une gonorrhée bâtarde ; aucun de ces symptômes ne paraissait vénérien : il était d'ailleurs dans une impuissance absolue, quant à l'érection.

Il lui était survenu depuis un an, étant à la mer, une toux sèche : il avait rendu quelque tems après, des crachats ronds, tuberculeux, salés, dont quelques-uns étaient purulens ; ils étaient noyés dans une grande quantité de salive. Cette abondance de salive était produite par les quintes de toux et les efforts qu'il était obligé de faire, pour arracher les crachats muqueux : la fièvre lente était établie depuis trois mois : ses redoublemens imitaient ceux de la fièvre tierce. Quoiqu'il eut maigri, il conservait encore des forces : il se livrait au plaisir de la société, il voyageait sans peine et sans être fatigué : il me consulta au mois de mai 1789.

TRAITEMENT.

1°. On lui appliqua des sangsues au fondement.

2°. Il prit pendant un mois chaque jour une pinte de petit-lait : il prenait en même temps chaque matin, l'opiat ci-après, d'aquila-alba deux grains, d'extrait de douce amère quatre grains, d'extrait de taraxacum huit grains, dont on formait des bols pour une dose.

3°. Il fut mis à l'usage des herbes printannières pour toute nourriture, et aux potages au riz.

4°. Il montait à cheval chaque jour, pendant quelques heures : il allait souvent à la campagne ; ces remèdes le soulagèrent.

5°. Je l'envoyai aux eaux de Cauterets; il partit de Paris pour aller d'abord, dans le fonds de la Bretagne : il fut de là aux eaux dans les Pyrénées : il y resta pendant tout le reste de l'été. Outre la boisson, il y prit des bains d'eau thermale, et quelques douches sur la région du foie : il en reçut un soulagement considérable. Son teint devint meilleur, son foie se dégorgea, ses urines reprirent leur couleur naturelle. Il revint chez lui en Bretagne, où je lui conseillai de prendre du lait d'ânesse, matin et soir, pendant deux mois : il m'écrivit que sa santé devenait meilleure chaque jour : sa toux avait diminué ainsi que la fièvre. Je le perdis de vue à cette époque.

Je dois ajouter que les bains et la douche des eaux de Cauterets, ne produisirent aucun effet sur la nullité des parties génitales.

OBSERVATION XCV°.

Pulmonie tuberculeuse suivie d'hémoptysie.

Je fus appelé pour voir madame la comtesse de

Gisors ; elle était presqu'au dernier degré d'une pulmonie tuberculeuse : on avait résolu de l'envoyer aux eaux du Mont-d'Or. Mrs. Michel, Portal et moi, fîmes une consultation pour déterminer si ces eaux lui seraient salutaires. Je représentai qu'à cette époque de la pulmonie, les malades couraient de grands dangers, lorsqu'on les mettait à l'usage de ce remède, une expérience de quatorze années sur les lieux m'ayant appris qu'elles augmentaient la colliquation, ou excitaient des hémoptysies abondantes, qui abrégeaient leurs jours. Mon avis ne fut point suivi. Madame de Gisors alla au Mont-d'Or ; les eaux lui firent cracher du sang : elle voulut les continuer : les symptômes augmentèrent : elle eut à son retour, dans la route, une hémoptysie pulmonaire très-considérable, à laquelle elle ne survéquit que quelques mois.

OBSERVATION XCVIe.

Pulmonie hépathique hypocondriaque.

Je fus appelé en 1790, pour voir M. de Cypières, ci-devant intendant d'Orléans. Le malade, âgé de plus de soixante-six ans, d'un tempérament bilieux, mélancolique, était dans le troisième degré d'une pulmonie secondaire, hépatique, hypocondriaque.

Le citoyen Cosnier était son médecin ordinaire : il venait de lui faire prendre le lait d'ânesse, qui lui avait donné le dévoiement : il se proposait de l'envoyer au Mont-d'Or ; je représentai au cit. Cosnier que ces eaux, prises dans l'état déplorable où était le malade, produiraient sur lui des effets terribles ; que leur grande activité exciterait une fonte d'humeurs, d'où résulterait une prostration de forces, qui le ferait succomber. Ma prédiction se vérifia ; Monsieur de Cypières mourut au Mont-d'Or, après avoir bu ces eaux pendant quelques jours.

Ce qui est arrivé à madame de Gisors, et à Monsieur de Cypières, ainsi qu'à beaucoup d'autres malades, devrait servir d'avis aux médecins de la capitale, et les empêcher d'envoyer les pulmoniques au Mont-d'Or, lorsqu'ils sont désespérés : ils les y envoient souvent pour s'en débarrasser.

OBSERVATION XCVII^e^.

Pulmonie aiguë provenant de vice dartreux et d'humeur catarrhale, avec disposition héréditaire, observée à Aurillac, en Haute-Auvergne.

Madame de Veyrac avait reçu de ses parens un

vice dartreux, qui s'était manifesté dès son bas âge : plusieurs de ses frères étaient morts de pulmonie chronique tuberculeuse. D'abord après l'apparition de ses règles, elle eut des fleurs blanches : sa taille était frêle, alongée : ses épaules étaient détachées : elle avait le col long : sa constitution était maigre et sèche, ses couleurs vermeilles : elle était sujète à des rhumes fréquens pendant l'hiver : elle avait été souvent aux eaux du Mont-d'Or, pour les prévenir : elle se maria à l'âge de trente-deux ans, et n'eut qu'une fille.

Dans l'hiver de 1776, elle se sentit prise par un rhume de cerveau, avec mal de tête, et enchifrènement : deux ou trois jours après il survint une toux sèche, vive, fréquente, et convulsive : elle ressentit en même temps des serremens spasmodiques dans la poitrine, avec oppression. La fièvre se déclara : elle était vive, avec des redoublemens. L'ensemble des symptômes présentait une pleurésie sèche. Cet état dura jusqu'au dix-sept de la maladie, malgré tous les remèdes qu'on lui administra. La fréquence de la toux avait interrompu le sommeil; à peine avait-elle une heure de repos chaque nuit. Les sueurs parurent vers le neuf de la maladie : elles étaient générales et abondantes chaque nuit. Les urines étaient tantôt très-claires, tantôt très-rouges. Il parut quelques crachats sanglans et muqueux vers le dix-sept : ils devinrent dans le même jour blancs, épais, et mu-

queux : l'oppression augmentait chaque jour : la fièvre continuait avec la même force : la qualité des crachats blancs, épais, et doux, se soutint jusqu'à la fin : ils étaient visqueux, gluans : la malade avait une peine extrême à les détacher : leur quantité fut toujours en croissant : elle était énorme dans les derniers jours, et leur évacuation ne diminuait ni l'oppression, ni la fièvre, quoi qu'ils fussent tous muqueux : on y distinguait sur la fin du pus jaunâtre, cendreux, et rouillé, mêlé avec la partie muqueuse.

Enfin cette malade expira subitement le trente-sixième jour de sa maladie, dans les angoisses de l'oppression la plus violente.

TRAITEMENT.

1°. Elle fut saignée plusieurs fois copieusement.

2°. Sa boisson fut le petit-lait, l'eau de bourrache, les émulsions.

3°. Ses potions étaient calmantes et chargées d'oxymel scillitique.

4°. On lui appliqua un large vésicatoire entre les épaules, qui suppura beaucoup.

5°. On tenait le ventre libre par les lavemens émolliens.

On donnera le nom que l'on voudra à cette maladie : elle m'a paru une véritable pulmonie aiguë, occasionnée par les causes indiquées ci-dessus. Quoique cette maladie soit rare, je l'ai observée un assez grand nombre de fois, pendant le cours d'une longue pratique, pour ne point m'y méprendre.

OBSERVATION XCVIII[e].

Phthisie pulmonaire laiteuse aiguë, observée à Aurillac.

Les médecins n'ignorent point que le lait produit les accidens les plus graves chez les femmes, soit à la suite des couches, soit pendant qu'elles sont nourrices. La pulmonie aiguë est de ce nombre. Je n'en rapporterai qu'un exemple.

La femme de Marmiesse, tailleur, habitant de la ville d'Aurillac, âgée de vingt-six ans, grande, mince, de taille alongée, ayant le cou long, les épaules élevées, blonde, avec des couleurs vives, n'avait cependant aucun vice héréditaire phthisique dans sa famille; elle accoucha heureusement en 1789, et donna son enfant à une nourrice de la campagne. Elle fit les remèdes en usage parmi le peuple de cette ville, pour dissiper le lait; elle but

de la tisane de chiendent, et oignit ses seins avec un liniment fait avec la graisse de porc fraiche, l'eau-de-vie et le miel. Ce remède, appliqué peu de temps après ses couches, fit disparaître le lait; elle avait encore de la fièvre et les vidanges coulaient.

Peu de jours après, la fièvre augmenta; la toux, l'oppression, un point de côté, en furent les suites; les vidanges s'arrêtèrent; le bas-ventre se météorisa; l'insomnie, le mal de tête, le délire, suivirent de près. La malade rendit des crachats rouilles, muqueux, abondans: elle me fit appeler à cette époque; les remèdes calmèrent les symptômes de la tête et du bas-ventre. L'état péripneumonique de la poitrine se tempéra un peu; la fièvre, la toux, l'oppression, les crachats muqueux, jaunes, épais, difficiles à expectorer, continuèrent; la quantité de ces derniers augmenta de jour en jour; les sueurs nocturnes parurent vers le vingtième jour de la maladie. On distinguait du pus cendreux parmi les crachats muqueux, vers le trentième jour. La malade dépérissait à vue d'œil: elle mourut le quarante-sixième jour, sans qu'il eut paru de cours de ventre colliquatif, dans le marasme le plus complet, produit par l'abondance de l'expectoration, qui ne cessa que par l'extinction de la maladie.

TRAITEMENT.

1°. Elle fut saignée à diverses reprises.

2.° On appliqua des fomentations sur le bas-ventre, et des sangsues aux parties extérieures de la génération.

3°. On mit un large vésicatoire sous l'aisselle gauche.

4.° Elle but abondamment de la tisane faite avec la racine de persil, le nitre et le miel de Narbonne.

5°. Elle prit de l'oxymel scillitique.

Les pulmonies aiguës commencent toujours par un état inflammatoire des poumons, dont le caractère est très-évident. Ce n'est que par la succession des symptômes et par la manière dont cette inflammation se termine, que l'on connaît la pulmonie aiguë. Peu de médecins l'ont bien décrite. Morton lui-même n'a fait que l'indiquer. Vauclin, dans son Traité de la Phthisie Pulmonaire, n'a parlé que de la pulmonie chronique, qui succède à la métastase laiteuse sur les poumons.

OBSERVATION XCIX.e

Pulmonie hepathique vénérienne chronique.

Madame Pellet.... avait, depuis plusieurs années, des engorgemens à la matrice et dans les parties inté-

rieures de la génération. Cela était prouvé par le poids, la rénitence, la douleur sourde qu'elle éprouvait; lorsqu'on pressait ces parties extérieurement, elle ressentait des douleurs vives à l'orifice de la matrice ou dans ses environs, et l'intérieur du vagin devenait sanguinolent lorsqu'elle se livrait à l'acte vénérien. Il était probable que ces engorgemens dépendaient d'un ancien virus, qui avait agi lentement sur ses organes.

Les règles coulaient encore assez régulièrement; mais il s'y était joint des fleurs blanches, avec des hémorroïdes, qui fluaient quelquefois.

Les belles couleurs qu'elle avait, étaient effacées, quoiqu'elle n'eût que trente ans : son teint était devenu pâle, jaune, bouffi.

Les fonctions du foie étaient dérangées. Ce viscère était obstrué; son estomac digérait mal; la paume de ses mains était souvent fort jaune; le blanc de ses yeux était pâle et mât, tel qu'on le voit chez les chlorotiques, les hydropiques, etc.

Elle venait d'essuyer, en 1782, une longue fièvre continue, avec des redoublemens, dont M. le Tieulier, médecin de la faculté de Paris, l'avait guérie. Elle se plaignait de rhumes très-fréquens.

Elle fut alarmée de la répétition et de l'opiniâtreté

de ces rhumes. Elle m'appella. Je vis au premier coup-d'œil une pulmonie chronique commençante : mais en même temps je m'aperçus des désordres du foie et de la matrice. Je me crus fondé à les attribuer à l'action lente et ancienne du virus vénérien. Les boutons sur le front, la chute des cheveux du sommet de la tête et des tempes, celle des poils de cils et des sourcils, m'indiquèrent assez la cause primitive et la nature du levain que j'avais à combattre. Il fallait agir prudemment : quoique le mercure soit le remède le plus efficace, connu jusqu'à présent contre les symptômes vénériens, cette maladie ne permet point qu'on le lui oppose dans certaines circonstances : c'était ici le cas. La phthisie pulmonaire avait déjà fait quelques progrès, et la matrice était douloureuse.

Le sublimé sous forme de sirop, et le mercure à petite dose, furent employés néanmoins avec succès. La malade reprit des forces et de la santé. Il restait une toux sèche avec des mouvemens irréguliers de fièvre. Cette toux ressemblait beaucoup à la toux nerveuse des hystériques, quoiqu'elle ne le fût point. La malade était très-nerveuse : car une parole désagréable la faisait tomber en convulsion, ou en syncope; ce qui rendait cette espèce de toux très-difficile à distinguer. J'ai cru devoir faire cette observation, afin que les médecins qui se livrent au traitement des pulmoniques, s'habituent à faire la distinction

de la toux sèche phthisique, de la toux sèche nerveuse. L'oreille du médecin se forme à cette connaissance, de même que celle du musicien à distinguer les faux tons.

Les symptômes de la pulmonie continuèrent sourdement leur marche. La fièvre lente s'établit avec des redoublemens quotidiens et des sueurs nocturnes. La toux devint humide, salivaire, muqueuse, et enfin purulente. La malade maigrit, dépérit. Il fallut près d'un an pour arriver à ce point de délabrement, tant la maladie agissait lentement. La tête de la malade s'affaiblit; elle devint pusillanime. Les désordres de la poitrine portèrent enfin sur les règles: celles-ci coulèrent mal d'abord, et s'arrêtèrent enfin. Les digestions se soutinrent plus longtemps; les selles étaient régulières et dures. La malade, quoique dégoûtée, se nourrissait encore de fantaisies; enfin, elle rendit avec peine et douleur une selle si abondante, qu'elle eut une défaillance après l'avoir rendue. Cette selle était noirâtre, glaireuse, bilieuse, molle, presque liquide. On y remarquait, d'une manière très-sensible, du pus grisâtre sanieux. L'odeur en était cadavéreuse, insupportable. Dès ce moment, la diarrhée colliquative fut établie: elle ne discontinua plus. Les symptômes de la pulmonie acquirent de l'intensité, et firent des progrès rapides. La malade mourut trois mois après dans le marasme le plus complet.

TRAITEMENT.

1°. La malade fut mise d'abord à la diète végétale, mucilagineuse, aux farineux, au riz et au laitage.

2°. Elle usa en même-temps de diverses préparations mercurielles, même du sublimé sous forme de sirop. Ces remèdes, et les tisanes sudorifiques, la soulagèrent.

3°. Lorsque la pulmonie reparut pour la seconde fois, on lui appliqua deux vésicatoires, l'un sous l'aisselle gauche, l'autre à la partie interne et inférieure de la cuisse droite.

4°. Elle prit des bouillons de limaçons vers la fin, contre mon avis, du lait d'ânesse, qui n'eurent aucun succès.

5°. Le kina en poudre, dont elle usa, à la dose d'un gros chaque matin, n'arrêta point la fièvre ni les effets de la dissolution purulente.

RÉFLEXIONS.

Le virus vénérien avait produit évidemment les engorgemens de la matrice, du foie et des poumons. Il avait été la principale cause de la pulmonie : car

cette malade n'avait aucun vice de conformation dans sa poitrine; il n'y avait point de vice phthisique héréditaire dans sa famille. L'on n'en pouvait point soupçonner d'autre. La marche de cette pulmonie avait été lente : elle dura près de quatre ans; ce qui confirme l'observation de Morton sur les phthisies vénériennes.

Le vice vénérien devait être fort ancien; car la malade avait perdu tous les cheveux deux ans auparavant, et avait eu des symptômes cutanées, qui n'arrivent que lorsque la vérole date de loin.

OBSERVATION C.

Sur une phthisie pulmonaire, occasionnée par le défaut d'apparition de règles à l'âge de quinze ans, compliquée avec une œdématie considérable des extrémités inférieures.

Une fille, âgée de quinze ans, blonde, la peau blanche, d'une taille avantageuse pour son âge, n'avait point encore ses règles : elle tomba dans un état de langueur. Les extrémités inférieures enflèrent considérablement; la fièvre lente s'établit.

J'ordonnai des bols apéritifs, avec l'hétiops mar-

tial, de l'émery, la canelle en poudre et le sirop d'absynthe, dont elle usait trois fois le jour : elle buvait après une tasse d'infusion de feuilles d'oranger.

On lui faisait prendre des fumigations aromatiques à la matrice, au moyen d'un entonnoir.

On roulait ses jambes avec des bandes larges trempées dans l'eau-de-vie camphrée. Elle portait des bas de laine.

Elle vivait de viandes blanches rôties, et d'herbes potagères, amères - toniques.

Les règles ne parurent point : la poitrine s'affecta ; elle toussa ; les crachats devinrent purulens ; les jambes et les cuisses restèrent toujours enflées. Elle mourut pulmonique dans l'espace de huit mois.

OBSERVATIONS

SUR L'USAGE DES VÉSICATOIRES,

Extraites du Journal Militaire, *fait par feu M. de* Horne.

1°. Un soldat crachant le pus, avec fièvre lente, et maigreur, est guéri par les vésicatoires aux jambes

et à la nuque, les sucs d'herbes, l'oximel, le kermès et les bouillons maigres. Cette observation est de M. Lepecq de la Cloture, en 1785.

Nota. Cette espèce de pulmonie était probablement de l'espèce catarrhale, ou elle était la suite des fièvres appelées *crapuleuses* par Morton, ou peut-être le sujet était-il cachectique.

2°. Un soldat poitrinaire était dans la fièvre lente: ses crachats étaient purulens et verdâtres, la peau était sèche et terreuse, les pieds étaient enflés. Le suc de cresson avec le lait, les amers et les béchiques avaient été donnés sans succès: il a été guéri par un vésicatoire à chaque bras, dont la suppuration a duré peu de temps.

3°. Bellanger, soldat au régiment d'Anjou, crachait du pus et du sang avec fièvre habituelle. Les sucs de cresson, de bourrache, de cerfeuil, l'oximel, les minoratifs, le soulageaient sensiblement; mais il retombait: il devint leucophlecmatique avec une oppression suffocante. Les vésicatoires appliqués successivement sur le côté, puis à une jambe, et enfin au bras, l'avaient guéri. Il fit fermer trop tôt ce dernier; il retomba. On remit le vésicatoire: la fièvre et l'oppression se dissipèrent; les crachats cessèrent d'être purulens. Il survint des ampoules sur tout le corps; le malade guérit radicalement.

4°. A la suite des fièvres d'accès, il survint une phthisie secondaire à un soldat, avec toux sèche habituelle, engorgement au foie, œdème aux extrémités. On fit user au malade de pilules savoneuses, des sucs d'herbes incisives, avec l'oxymel scillitique et des minoratifs ; il fut soulagé. Il survint néanmoins une vomique trois mois après, qui fut traitée par les vulnéraires et les pilules de thérébentine.

Nota. Les phthisiques dont il est fait mention cidessus, avaient sans doute des restes de levains fébriles, qui s'étaient portés sur les poumons, ou peut-être la transpiration cutanée avait-elle reflué sur cet organe. On sait que le service militaire expose les soldats à la cachexie.

Nota. La pulmonie ainsi que les maladies chroniques, guérissent difficilement dans les hôpitaux.

Nota. Les créoles guérissent leurs nègres phthisiques, en les faisant vivre et habiter leurs sucreries, où ils mangent beaucoup de sucre brut, et où ils respirent et inhalent un air très-chaud, chargé de parties huileuses et salines du suc des cannes à sucre. Serait-ce en rétablissant les fonctions de la peau, au moyen de cette nourriture et du séjour dans ces sucreries, que l'on guérirait les phthisies ?

Nota. Quoique la sympathie des oreilles soit prouvée

par les observations de Pechlin, de Réga, de Baglivi, rapportées par Tissot, cela ne suffit point pour adopter les fumigations par cette voie, dans le traitement de la pulmonie. Les fumigations émollientes directes par le larinx, soit par les machines inspiratoires, soit en respirant chaque jour, pendant quelques heures, l'air fermé d'une chambre chargée de vapeurs, sont préférables.

Nota. Il est presque inutile de répéter ici que les purgatifs augmentent le dévoiement purulent et colliquatif des phthisiques. Il suffit d'avoir traité des pulmoniques, pour être convaincu de cette vérité. Dès qu'un phthisique crache le pus, il faut s'abstenir des purgatifs, parce qu'ils déterminent aussitôt la diarrhée purulente, qui est mortelle. Madame de Vérigny, et nombre d'autres pulmoniques, m'ont fourni, il y a long-temps, des preuves de ce fait.

Fin du Tome second.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome premier.

CHAPITRE PREMIER.

Pag.

INTRODUCTION 1

Phthisie pulmonaire meurtrière. . . . *id.*

Prévention des médecins sur ses ravages. *id.*

Manière de décrire les maladies. . . . 2

Enumérations des connaissances préliminaires. . . . . *id.*

ARTICLE PREMIER. — *De l'anatomie des poumons* 3

Trachée-artère. 4

Artères et veines. 5

Vaisseaux lymphatiques. 6

Lymphatiques superficiels. 7

Lymphatiques profonds. . . . . *id.*

Leurs cours, leurs communications. . 8

Tissu cellulaire. 9

Naturels des lymphatiques. . . . . . *id.*

Pag.
Absorption des lymphatiques. 10
Faits utiles pour le traitement de la pulmonie. . . . . id.
Des glandes. . : . . . . id.
Glandes trachéales. . . . . id.
Bronchiques. 11
Glandes lymphatiques de *Portal*. . . id.
Description des lymphatiques de *Degenete* 12
Veines sanguines, absorbantes, pulmonaires. 14
Des nerfs. 15
Forme extérieure des poumons de la plevre et du mediastin. 16
Usage du médiastin. . . . . id.
ARTICLE II. — *De la sécrétion pulmonaire* 17
Exhalation, inhalation. 18
ARTICLE III. — *Du mécanisme de la respiration* 19
Il reçoit la moitié du sang. . . . . . id.
Inhalation et exhalation. . . . . id.
Hématose dans les poumons. 20
Inspiration et expiration. . . . . id.

Pag.
Respiration nécessaire à la vie. 21
Mécanisme de l'inspiration et de l'expiration. . . . . id.
Causes de la respiration difficile. . . . 22
L'habitude cause de la respiration. . . 25
La respiration modifiée par les passions, etc. . . . . id.
Sanguification dans les poumons. . . . id.
Exhalation du gaz azote. 26
Air athmosphérique contient 27 pouces de gaz oxigène, et 73 de gaz azote. id.
Air vital, gaz azote, nuisibles respirés séparément 27
Fonctions des poumons. . . . . . . id.
De la voix. 27
Sa formation. 28
Ses modifications. . . . . id.
Formation de la toux. . . . . id.
Article IV. — *De l'action du systême nerveux sur les poumons* 29
Réaction des passions, etc. . . . . . id.
Réaction nerveuse des organes, etc. . id.
Habitudes, etc., causes du désordre des fonctions du poumon. 30

Pag.

ARTICLE V. — *De l'influence du systême lymphatique et glanduleux relativement à la pulmonie* . . . 30
Systême absorbant cause de pulmonie. *id.*
Obstructions fréquentes. 31
Succès des exutoires. . . . . *id.*
Étendue du systême absorbant. . . *id.*
ARTICLE VI. — *De l'influence de l'organe de la peau sur les poumons.* 32
Sympathie de la peau. . . . . . . *id.*
Magnétisme animal. . . . . *id.*
Réciprocité de la transpiration pulmonaire et cutanée. 33
Maladies cutanées repercutées. . . . . *id.*
ARTICLE VII. — *De l'assimilation, de l'hématose, de la nutrition, considérées relativement aux fonctions des poumons, et à l'influence de cet organe sur icelles* . . . . *id.*
Assimilation, hématose. . . . . . . *id.*
Moyens mécaniques insuffisans . . . 34
Assimilation, opération chymique . . *id.*
Air, élément de la nutrition. . . . . *id.*
Hématose dans les poumons. 35

	Pag.
Solide vivant.	35
Ses lois.	36
Nutrition des solides, selon *Cullen*.	*id.*
Opinion de *Bordeu*.	*id.*
Opinion de *Boerrave*.	38
Fluide, subtil élément de la nutrition.	*id.*
Opinion de *Haller*.	*id.*
L'exhalation intérieure nourrit	*id.*
Diversité et conformité des opinions.	39
Mon opinion.	*id.*
ARTICLE VIII. — *Des causes prédisposantes et prochaines de la pulmonie*	*id.*
Causes de la pulmonie.	*id.*
Opinion de *Charles Leig*.	40
Inflammation des poumons, cause prochaine de la pulmonie.	*id.*
Trois espèces d'inflammation.	*id.*
Acretabifique.	41
Cause prochaine, suivant *Morton*.	*id.*
ARTICLE IX. — *Des tubercules pulmonaires*	42
Leur siége.	43
Leur volume	*id.*

Pag.

Leurs qualités. 43
Leurs effets. . . . . id.
Article X. — *De l'inflammation et de la suppression pulmonaires* . . . id.
Spasme des capillaires artériels. . . . 44
Mécanisme de la suppuration. . . . . id.
C'est une opération chymique, etc. . . id.
Augmentation de ton dans les capillaires en spasme. 45
Etat inflammatoire des poumons. . . . id.
Mélange des solides détruits avec le pus. 46
Article XI. — *De l'atrophie des pulmoniques* . . . . id.
Pus dissolvant de la graisse. . . . . id.
Défaut d'hématose, cause de marasme. id.
Article XII. — *Du diagnostic et du prognostic* . . . . id.
Article XIII. — *Des indications générales et particulières*. 47
Article XIV. *Du traitement général et particulier* . . . . id.

CHAPITRE II.

Pag.

Des glandes, des Vaisseaux lymphatiques, des Tubercules, des Vomiques du poumon 49

SECTION PREMIÈRE. — *Des glandes trachéales et pulmonaires*. . . . id.

Glandes de M. *Portal*. . . . . . id.

Glandes de *Cruikshank*. 50

Crachats bleus, noirâtres, ne sont point des signes de pulmonie. 51

Travail de *Cruikshank* utile pour le siége de la pulmonie. . . . . . id.

Opinion de M. *Portal* sur son siége. . id.

Doutes sur cette opinion. . . . . . id.

Des Tubercules et des Vomiques . . 52

Tubercules selon *Hypocrate*. . . . id.

Son opinion adoptée par les modernes. id.

Opinion de *Morton* et des modernes. . 53

Description des poumons tuberculeux. id.

Opinion de *Galien*, etc. . . . . . id.

Silence de *Boerrave*. . . . . . . id.

Description de *Stark*. 54

Pag.

Leur volume, leur position. 54
Leur solidité. . . . . id.
Leur structure interne. . . . . id.
Description des vomiques. 55
Siége des vomiques. 56
Portions saines des poumons font leurs fonctions. 57
Point de fonctions dans les autres. . id.
Contraction des veines et des artères. id.
Observation du cit. *Martin*, médecin de la Ferté-Bernard. 59
Objection contre *Stark* sur les vomiques. 60
Mon opinion sur les tubercules. . . . id.
Divers états des tubercules pendant le cours de la phthisie. . . . . id.
Poumons des asthmatiques, des vieillards, tuberculeux. 61
Grains muqueux ronds, durs, expectorés, ne sont point des tubercules. id.
Opinion de *Cullen* sur les tubercules. id.
Opinion de M. *Portal* sur les concrétions pulmonaires. 62
Cause de la pesanteur des poumons des phthisiques, suivant M. *Portal*. id.

Pag.
Comparaison à faire des faits ci-dessus avec la description de *Stark*. . . . 63
Mes observations. . . . . *id.*
Ulcères profonds superficiels. . . . . *id.*
Tubercules dans tous les états. . . . . *id.*
Leur siége dans les glandes bronchiques lymphatiques. 64
Le tissu cellulaire. . . . . *id.*
Portions postérieures des lobes plus maltraitées que les antérieures. . . . *id.*
Des glandes lymphatiques, et du tissu cellulaire . . . . *id.*
Marche du pus dans les poumons. . *id.*
Qualités du pus pulmonaire. . . . 65
Evacuations purulentes du poumon. . *id.*
Concrétions polypeuses des vaisseaux pulmonaires, etc. . . . . *id.*
Structure du poumon, rapidité de la circulation dans ce viscère, cause des effets ci-dessus. 66
Métastases, sources de pulmonie. Voyez *Raulin*, etc. . . . . *id.*
Métastases, sources de tubercules sans pulmonie. . . . . *id.*

Pag.

Tout individu est sujet aux tubercules pendant le cours de sa vie. . . . 67

On peut vivre et jouir de la santé avec un certain nombre de tubercules, pourvu qu'ils restent indolens, etc ; il serait utile d'en déterminer la quantité compatible avec la santé. . *id.*

Formation de la vomique. 68

CHAPITRE IIIe.

Du pus et de ses variétés 69

Comparaison du pus avec les humeurs analogues. . . . . *id.*

Deux espèces de pus, pus louable, pus sanieux. . . . . *id.*

Caractère du pus louable. 70

Caractère du pus sanieux. . . . . *id.*

Matières ressemblantes au pus louable. *id.*

Opinions sur les élémens du pus. . . 71

Galien et *Hypocrate* ont cru que c'était le sang. . . . , ... *id.*

Boerrave a cru que c'étaient les débris

Pag.

des capillaires enflammés, et les humeurs qui en sortent. . . . 71
Pringle, *Gaber et Cullen*, l'ont attribué au gluten séparé de la sérosité. *id.*
Grashuis a cru que c'était la graisse. *id.*
Simson, *Morgan*, *Burkman* et *Romaine*, croient que le sang en fournit la matière, par voie de sécrétion; d'autres croient que c'est le chyle. C'est le gluten, selon moi, séparé de la sérosité. 72
Elémens du pus putride; toutes nos humeurs y concourent. . . . . . *id.*
Siége de la suppuration; les uns le placent dans les vaisseaux entiers, d'autres dans le tissu cellulaire. . . . 73
Signes de la présence du pus, précurseurs concomitans, subséquens. . . . *id.*
Couleur du pus. 75
Odeur du pus. . . . . *id.*
Consistance du pus. 76
Opinion de *Cullen* sur la solidité du pus et du mucus. . . . . *id.*
Erreur de *Cullen*. 77

Pag.

Crachats de la coqueluche, des rhumes mûrs, du mucus épaissi dans les vésicules pulmonaires. 77
Crachats muqueux des pulmoniques. . id.
Pus louable, plus pesant que l'eau. . 78
Le pus tache le linge plus que le mucus. id.
Dépôts purulens faciles à connaître. . id.
Signes du pus différens, selon son siége. id.
Signes propres à chaque espèce d'excrétion purulente. 79

CHAPITRE IVe.

Du mécanisme de la respiration. . . . 80
Opinion d'*Hypocrate*, *Boerrave*. . . id.
Opinion de *Grashuis*. . . . . . . id.
Opinion de *Pringle* et de *Gaber*. . . id.
Opinion de *Cullen*. 81
Opinion de *Simson* et *Morgan*. . . id.
Conclusion. . . . . id.
Mouvemens chymiques, mécaniques, musculaires, sécrétoires. . . . . . id.
Corrosion du pus, cause des ulcères et des abcès. 83

Pag.

Inflammation aiguë ou chronique, cause du pus. 83

Fermentation acide ou putride, 2e. cause du pus. . . . . id.

Diathèse inflammatoire, cause prédisposante. . . . . id.

Engorgement et fièvre trop forte, cause de la gangrène. . . . . id.

Inflammation érésipélateuse, cause des ampoules. . . . . id.

EXTRAIT *d'un Mémoire lu à la Société de Médecine, le 19 août 1789, sur la nature du pus et les signes qui peuvent le faire reconnaître.* . . . 84

PREMIÈRE EXPÉRIENCE. 85

IIe. EXPÉRIENCE. . . . . id.

PREUVES. . . . . id.

Signes qui indiquent le pus dans les crachats. 86

PREMIER SIGNE. . . . . id.

IIe. SIGNE. 87

IIIe. SIGNE. . . . . id.

IVe. SIGNE ET ESSENTIEL. 88

Signe du pus dans les urines. . . . . id.

Pag.
Phthisie pulmonaire et ses espèces. . 89
EXPÉRIENCES. . . . . *id.*
FAIT CERTAIN. 90
IIIe. FAIT. . . . . *id.*
IVe. FAIT. . . . . *id.*
V^e^. FAIT. 91
Expériences chimiques. . . . . *id.*
VIIIe. FAIT. . . . . *id.*
IXe. FAIT. . . . . *id.*
X^e^. FAIT. 92
XIe. FAIT. 93
XIIe. FAIT. . . . . *id.*
Description des exutoires. 95
Manière d'agir des exutoires. 96
RUBÉFIANS. . . . . *id.*
VÉSICATOIRES. . . . . *id.*
Manière d'agir du cautère actuel. . . 101
MOXA. . . . . *id.*
Action du feu sur les fluides. . . . . *id.*
Sur les solides. 102
Seton et cautère. 105
COMPARAISON DES VERTUS DES EXUTOIRES AVEC LES INDICATIONS QU'ON SE PROPOSE . . . . *id.*

Pag.
Révulsion et dérivation. 105
Indication des forces vitales. . . . 106
Destruction par le feu. 107
Dessication par le feu. . . . . . . *id.*
SECTION IIe. — *Des lieux qu'il faut choisir pour placer les exutoires.* . . 108
De la sympathie. 109
Sympathie nerveuse. *Tissot.* 111
SECTION Ire. — *Des maladies de la tête.* *id.*
Otalgia, douleurs d'oreilles. 112
SECTION IIe. 114
SECTION IIIe. — *Angine.* 115
SECTION IVe. — *Des maladies de la poitrine.* 116
De la Phthisie. . . . . *id.*
Péripneumonie 117
Érésipèle 118
Asthme . . . . *id.*
Maladie du bas-ventre 119
Coliques . . . . *id.*
Ischurie, incontinence d'urine. . . . *id.*
De l'inflammation des reins. . . . 120
Suppression des règles, chlorose, fureur utérine, avortement . . . *id.*

Pag.

Des Fièvres 120

Fièvres intermittentes. 122

Douleurs rhumatismales artritiques. *id.*

Métastases laiteuses . . . . *id.*

Exostoses. 123

CHAPITRE IVe.

Des caractères de la pulmonie, suivant les nosologistes, et de la difficulté de son diagnostic, d'après ses caractères 125

Ses caractères, la toux, la fièvre lente et la maigreur, la difficulté de respirer, et les crachats purulens. 126

Cette définition est fautive. . . . . *id.*

Les signes ci-dessus manquent quelquefois. . . . . *id.*

Examen des signes. 127

SECTION Ire. — *De la Toux* . . . . . *id.*

Elle est le symptôme le plus constant . . . . *id.*

Observation de *Méad*. 128

Pag.

L'habitude d'entendre tousser, éclaire le médecin. 128
Variétés de la toux. . . . . *id.*
Il faut méditer long-temps sur les différens tons de la toux. . . . . *id.*
Causes de la toux. 129
Embarras pour juger si la phthisie existe, ne faisant attention qu'à la toux. . . *id.*
Différentes espèces de toux, reconnues par l'auteur. 130
SECTION IIe. — *De la fièvre lente des pulmoniques.* 132
De la fièvre des phthisiques. . . . . *id.*
Inséparable des derniers degrés de la pulmonie. 133
Ses redoublemens. . . . . *id.*
Elle n'est point occasionnée par les alimens. . . . . *id.*
Sueurs partielles, générales. . . . . . *id.*
Rougeurs des pommettes. 134
Le pouls. . . . . *id.*
Chaleur âcre. . . . . *id.*
Variété dans le redoublement. 135
Urines. . . . . *id.*

Pag.
La soif peu considérable. 135
Point de fièvre pendant le cours de la phthisie. . . . . id.
Observations de la phthisie sans fièvre. 136
Phthisies nerveuses. . . . . id.
Mouvemens de fièvre irréguliers. . . . id.
Variétés de la fièvre, relativement aux saisons. . . . . id.
La fièvre lente cesse au solstice d'été. 137
La fièvre dure plusieurs années : elle disparaît ensuite, pour revenir quelques années après avec tous les symptômes de la phthisie. . . . . . . id.
La phthisie chronique commence par une fièvre inflammatoire, péripneumonique : elle finit d'autre fois de la même manière. . . . . id.
La toux et la fièvre lente réunies, sont des signes insuffisans de la pulmonie. 138
SECTION IIIe. — *De la maigreur*. . . id.
De la maigreur et de ses causes. . . id.
Catarrhes épidémiques sans pulmonie. . 139
Catarrhe avec fièvre lente étique. . . 140
SECTION IVe. — *De l'oppression*. . . 141

Pag.

Elle se déclare plus tôt ou plus tard. . . 141

Elle est plus ou moins considérable. . *id.*

Exceptions et observations. 142

Toux, fièvre, oppression dans l'hydropisie sans phthisie. . . . . *id.*

SECTION V^e^. — *Des crachats* 143

Les crachats insuffisans comme signes de la pulmonie. . . . . *id.*

Les moyens chimiques pour les reconnaître, sont aussi insuffisans. . . *id.*

Réflexion de *Lieutaud*. 145

SECTION VIe. — *De la convenance de la définition de la phthisie pulmonaire des nosologistes, avec la phthisie aiguë, la phthisie chronique et la fièvre hectique* 146

La disconvenance éprouvée par les articles précédens. . . . . *id.*

La fièvre étique est assez distinguée de la phthisie pulmonaire, par ses caractères propres. . . . . *id.*

CONCLUSION. 147

CHAPITRE Ve.

Pag.
De la phthisie aiguë 148
Phthisie aiguë essentielle. . . . . . . *id.*
Ses symptômes. . . . . *id.*
Ses caractères diffèrent de la péripneumonie. 149
Marasme. 150
Esquinancie trachéale . . . . *id.*
Sa durée depuis trente jours jusqu'à quatre mois . . . . *id.*
Ses causes. . . . . *id.*
De la phthisie aiguë symptomatique. . 151
Pulmonie aiguë symptomatique . . . *id.*
Ses espèces 152
Ses variations dans sa marche . . . *id.*
Inflammation péripneumonique de Morton . . . . *id.*
Eaux thermales, cause de phthisie aiguë. 153
Effet des eaux thermales prises sans ménagement 154

Pag.
Traitement général, régime antiphlogistique. 155
La saignée. . . . . id.
Ses dangers . . . . id.
Kina, laitages, nuisibles 156
Vésicatoires utiles, ainsi que le scylle. id.
Diète farineuse . . . . id.
Séjour à la campagne . . . . id.
Petit-lait préférable au laitage 157
Cas particuliers de l'usage du kina. . id.
Enfans sujets à la phthisie aiguë . . . . id.
Ses symptômes peu violens à cet âge. id.
Eaux thermales nuisibles. . . . . . id.
De la phthisie trachéale. 158
Ses symptômes caractéristiques . . . . id.
Fièvre hectique . . . . id.
Elle est toujours chronique 159
Elle est compliquée avec la pulmonie chronique . . . . id.
Décrite par Hyppocrate . . . . . . id.
Méconnue par Lieutaud. 160
Décrite par M. Portal. . . . . id.
Même traitement quecelui da la pulmonie chronique 161

Pag.
Point de saignées et peu de purgations. 161

CHAPITRE VIe.

De la phthisie chronique. 162
Variétés dans sa marche . . . . . . *id.*
Ses périodes suivant *Morton* . . . . *id.*
Sa description. . . . . *id.*
Crachats bleuâtres. 162
Toux, crachats verts sans fièvre . . 164
Vomissement rare dans le commencement . . . . *id.*
Voix naturelle, point d'oppression . . *id.*
Sensibilité augmentée, de même que l'irritabilité. . . . . *id.*
Tristesse 165
Sensibilité des yeux. . . . . *id.*
Les paupières flétries . . . . *id.*
La soif et l'appétit augmentés. . . . 166
Appétit bizarre . . . . *id.*
Chaleur à la paume des mains et à la plante des pieds . . . . *id.*

Pag.
Chaleur étique 167
Fièvre lente . . . . id.
Sensible vers le soir. . . . . id.
Sueurs nocturnes. . . . . id.
Mouvement diurne du soleil. 168
Analogie de la fièvre lente avec d'autres espèces dans ses commencemens . . id.
Elle devient plus régulière en avançant. id.
Dépérissement peu sensible. 169
Alternative de bien et de mal. 170
Stationnaire pendant longues années. . id.
Causes de la lenteur de sa marche . . 171
Phthisie confirmée, période inflammatoire et suppuratoire. 172
Ses symptômes 173
Chatouillement du larinx . . . . . . id.
Tubercules du poumon, cause de l'irritation du larinx . . . . id.
Ses effets 174
Sensibilité dans le mouvement des yeux. id.
Facultés morales altérées, mélancolie, etc. id.
Sensibilité physique et morale. . . . 175
La fièvre augmente et devient remittente . . . . id.

14.

Pag.
Ses nouveaux caractères 176
Sueurs colliquatives. . . . . *id.*
Odeur aigre de la transpiration. . . *id.*
Fièvre péripneumonique. . . . . . . *id.*
Usure des solides 177
Augmentation des excrétions. . . . *id.*
Diarrhée bilieuse salutaire. . . . . *id.*
Peau sèche écailleuse 178
Son atonie. . . . . *id.*
Augmentation de la toux . . . . . . *id.*
Crachats muqueux purulens . . . . . *id.*
Oppression . . . . *id.*
Certains malades n'en ont point. . . 179
Désordre dans les urines. . . . . . *id.*
Leur odeur est fade ou putride . . . *id.*
Elles sont colliquatives , etc. . . . . *id.*
Selles liquides, noirâtres, d'une odeur détestable. . . . . *id.*
Trois espèces de diarrhée. 180
Diarrhée colliquative . . . . *id.*
Odeur putride des malades avancés. . 181
Variation de l'odeur des crachats et de la transpiration . . . . *id.*
Infection de l'air de l'appartement, des

Pag.
meubles, etc. 181
Période colliquatif 182
Ses symptômes. . . . . *id.*
Plus de digestion, ni d'assimilation. . 183
Acrimonie générale. . . . . *id.*
La nutrition est nulle . . . . *id.*
La chaleur étique remplace la chaleur naturelle 184
La peau est morte . . . . *id.*
Chûte des cheveux, ongles crochus. . *id.*
Les yeux sont hagards, la face hypocratique. . . . . *id.*
Etat des intestins 185
Toux plus faible. . . . . *id.*
Redoublement, marche du pouls. . . *id.*
Sueurs générales. 186
Urines puantes coulent involontairement. . . . . *id.*
Diarrhée, dysenterie, tenesme, chûte du fondement . . . . *id.*
Complication avec les diverses hydropisies 187
Aphtes . . . . *id.*
Esquinancie trachéale spasmodique, ou

Pag.
inflammatoire 187
Crachats gluans, etc. 188
Crachats deviennent verdâtres par le contact de l'air. . . . . id.
Variétés de la phthisie chronique. . 189
Variétés de la phthisie pulmonaire. . 190
Hémoptoïque. 191
Péripneumonique . . . . id.
Exanthématique . . . . id.
Phthisie après la vomique. . . . . . id.
Cellulaire . . . . id.
Après les fièvres crapuleuses . . . . id.
Par métastase. . . . . id.
Compliquée avec le catarrhe de la vessie. id.
Asthmatique des vieillards. . . . . . id.
A la suite de l'asthme spasmodique. . 192
Artritique. . . . . id.
Chlorotique . . . . id.
Ictérique, hépatique . . . . id.
Mélancolique. . . . . id.
Chyleuse . . . . id.
Scrofuleuse. . . . . id.
Vénérienne . . . . id.
A la suite de la plique polonaise. . . id.

Pag.
Catarrhale. 192
Sèche . . . . id.
Nerveuse . . . . id.
Laiteuse 193
Verruqueuse . . . . id.
Endémique . . . . id.
A la suite de la salivation mercurielle. id.
Des nourrices épuisées, et encore par métastase sur les poumons . . . , id.
Sympathique . . . . id.
Hémorroïdale . . . . . , ... id.
Hydrothoracique. . . . . id.
Stomacale . . . . id.
Phthisis infantilis, de Haller . . . id.
Dentition, puberté, accroissement rapide, causes de phthisie . . . . id.
La vieillesse sujète à la pulmonie. . id.
Un sexe est-il plus sujet à cette maladie que l'autre? 195
Les saisons contraires . . . . id.
Augmentation de sécrétion au printemps et en automne chez les pulmoniques. 196
Presque toutes les saisons leur sont contraires . . . . id.

Pag.
Les variations dans les jours. 196
Sa marche est plus rapide sur les montagnes que dans les plaines. . . . 197
Des causes . . . . *id.*
Division des causes 198
Internes ou externes. . . . . *id.*
Prédisposantes et occasionnelles. . . *id.*
Procathartiques et proégumènes . . . *id.*
Eloignées et prochaine. . . . . . . *id.*
Cause prochaine de la pulmonie en général. 199
Causes proégumènes . . . . *id.*
Vice organique . . . . *id.*
Acre tabifique. . . . . *id.*
Plusieurs espèces de causes prochaines . *id.*
Autres causes éloignées 200
Les excès de masturbation. . . . . . *id.*
Les vapeurs, les exhalaisons minérales, végétales, âcres, brûlantes. . . . 201
Les miasmes phthisiques, causes de quelques symptômes. . . . . . . *id.*

CHAPITRE VIIe.

Pag.

Des indications. 203

Générales, particulières. . . . . . . id.

Prognostic. . . . . id.

Cinq espèces d'indications. . . . . id.

Vitale 204

Préservative . . . . id.

Curative . . . . id.

Palliative . . . . id.

5°. Faire disparaître les effets de la maladie . . . . id.

Application des principes ci-dessus à la pulmonie. 205

Des indications générales dans le traitement de la pulmonie 205

Première indication générale suivant Morton 206

Deuxième indication 207

Il faut solliciter les sécrétions par les évacuans de tout genre . . . . . id.

Troisième indication 208

Pag.

Dissoudre les obstructions abdominales et les engorgemens pulmonaires. . 208

Quatrième indication. 209

Utilité de la saignée dans le commencement. . . . . *id.*

Nuisible vers la fin. . . . . *id.*

Erreurs de *Morton* 211

Dangers de la saignée au troisième degré. *id.*

Rubéfians ou vésicatoires préférables à la saignée à cette époque. 212

Cinquième indication . . . . . . *id.*

Indication dangereuse . . . . . . *id.*

Sixième indication 213

Réflexions sur les six indications ci-dessus . . . . *id.*

Première indication . . . . . . *id.*

Il faut égayer le malade . . . . . *id.*

Moyens pour dissiper la tristesse, etc. . 214

Deuxième indication 215

Action sympathique des émétiques, des sels neutres sur la peau. 216

Troisième indication . . . . . . *id.*

Préparation du malade pour administrer les toniques . . . . *id.*

Pag.
Balsamiques nuisibles 216
Quatrième et cinquième indications . 217
Sixième indication. . . . . *id.*
Remèdes palliatifs . . . . *id.*
Opium. 218
Les mucilagineux. . . . . *id.*
Looks. . . . . *id.*
Opinion de *Boerrave* sur la pulmonie. 219
Méthode de *Cullen* pour traiter la pulmonie. 220
Opinion erronée de la vertu des balsamiques, pour cicatriser les ulcères internes. 221

CHAPITRE VIIIe.

Du traitement général de la pulmonie. 223
Modification de la méthode curative. . *id.*
Choix des remèdes. . . . . *id.*

N°. Ier.

Éducation des enfans nés de parens phthisiques 224

Pag.
Choix de la nourriture. 224
Choix du lit de l'enfant. 225
Laver et éponger les enfans. . . . . . id.
Température de l'air. . . . . id.
Disposition de la maison et des environs. id.
Choix des alimens : les viandes blanches. 226
Les végétaux. . . . . id.
Sa boisson. . . . . id.
Exercices du corps utiles aux deux sexes. id.
Les mères phthisiques ne doivent point allaiter leurs enfans. 227

N°. II.

Traitement de la phthisie pulmonaire chronique . . . . id.
Préservatif et curatif. . . . . id.
Du traitement préservatif 228
Signes précurseurs ou prédisposans de la pulmonie. . . . . id.
Usage des six choses non naturelles. . 229
L'air. . . . . id.
Les voyages. . . . . id.
Les exhalaisons répandues dans l'air. . id.
Les vents. 230

Pag.
Les alimens. . . . . , . . . 230
Le mouvement. . . . . *id.*
La veille. 231
La fièvre étique diurne. . . . . *id.*
Le sommeil réglé, le calme de l'ame, sont essentiels. . . . . . . , . . . *id.*
Le repos. 232
Le sommeil. . . . . *id.*
Règles pour la durée du sommeil. . . . *id.*
Les passions. 234
Acte vénérien. . . . . *id.*
Remèdes. 235

N°. III.

Régime antiphlogistique. . . . . . *id.*
Son application à la pulmonie. . . . *id.*
Stimulans causés de la veille. . . . 236
L'air est un aliment. . . . . *id.*
Ce régime consiste dans la non impression des sens, le repos du corps et de l'esprit, et la diète. . . . . . . *id.*
Abstinence des femmes. 237
Règles suivant lesquelles le régime doit être divisé. . . . . *id.*

Pag.
PREMIERE REGLE 237
La musique doit être exceptée. . . *id.*
Éviter la chaleur, excepté pour faire suer. . . . . *id.*
DEUXIEME REGLE 238
Le mouvement est un stimulant, même la parole. . . . . *id.*
TROISIEME REGLE . . . . *id.*
Eviter les passions et tout ce qui exalte l'imagination . . . . *id.*
QUATRIEME REGLE 239
La diète. . . . . *id.*
Permettre les alimens au peuple, à cause de l'habitude. . . . . *id.*
CINQUIEME REGLE . . . . *id.*
Nettoyer les premières voies par les délayans, les acides, les émétiques, les lavemens. . . . . *id.*
Boisson copieuse pour laver le sang. . 240
SIXIEME REGLE . . . . *id.*
L'air froid dans les maladies aiguës. *id.*
Les boissons acides. . . . . *id.*
Les sels neutres, le nitre sur-tout. . . 241
SEPTIEME REGLE . . . . *id.*

Pag.
Sels métalliques dangereux. 241
HUITIEME REGLE . . . . id.
Saignées répétées. . . . . id.
NEUVIEME REGLE . . . . id.
Purgatifs utiles, quelquefois nuisibles. . id.
DIXIÈME REGLE . . . . id.
Autre indication . . . . id.
Boissons copieuses pour guérir la fièvre. 243
Eau froide, sels neutres, sudorifiques. id.
Sueur utile ou nuisible. . . . . . . id.
Ne point la provoquer par des stimulans 244
Exciter la sueur pendant douze heures, et sur-tout dans les extrémités inférieures. . . . . id.
Les fomentations, les bains de jambes. id.
Les boissons sont propres à exciter la sueur. . . . . id.
Opium, tartre stibié. . . . . id.
Émétiques ; leurs effets. 245
La manière de les prescrire. . . . . id.
On n'emploie que l'ipécacuanha et le tartre stibié. 246
Des antispasmodiques. . . . . . . id.

Pag.

Antispasmodiques; leur usage dans les maladies aiguës. 246

Des moyens externes propres à dissiper le spasme des vaisseaux cutanés. 247

Les vésicatoires, les bains chauds. . . *id.*

DES BAINS CHAUDS. — *Moyens de remédier à la faiblesse.* . . . . . *id.*

Moyens contre la puissance sédative. 248

Le froid, l'eau froide. . . . . . . *id.*

Toniques végétaux. . . . . *id.*

Les amers, les astringens sont toniques. *id.*

Les aromatiques, le contrayerva, la serpentaire, le vin, etc. 249

Moyens contre la putréfaction des fluides. . . . . *id.*

Antiputrides, les émétiques, les évacuans, les délayans, les acides végétaux, etc. *id.*

Tableau abrégé de la cure des fièvres continues, et du régime antiphlogistique. 250

Abrégé de la méthode curative des fièvres continues. . . . . *id.*

Régime antiphlogistique, modifié relativement à la pulmonie. 251

Pag.
Modification du régime antiphlogistique dans la cure de la pulmonie. . . . 251
Dissipation, gaieté. 252
Gestation, voyages, etc. . . . . id.
Règles gymnastiques de *Bennet*. . . id.
Manière d'être couché. 253
L'ipécacuanha mérite la préférence dans ce dernier période. . . . . . id.
Diathèse inflammatoire, la saignée, les délayans, les mucilagineux, etc. . 254
Cas d'inflammation des poumons et de diathèse inflammatoire. . . . . . id.

N°. IV.

Traitement inflammatoire. 255
Méthode antiphlogistique utile dans les cas inflammatoires. . . . . id.
Saignée nuisible dans le cas indiqué par *Morton*, à la fin de la phthisie. . id.
Baumes et thérébentinacées nuisibles dans les cas inflammatoires, utiles dans la période colliquative. . . . 256

N°. V.

Mucilagineux. . . . . id.

Pag.
Mucilagineux végétaux et animaux. . 256
Alimens mucilagineux, végétaux solides. *id.*
Liquides. . . . . *id.*
Espèces tirées du règne animal. . . 257
Choix des alimens pour les pulmoniques. . . . . , ... *id.*
Laitages nuisibles. . . . . *id.*
Usage des viandes blanches. . . . . *id.*
Leur choix. 258
Choix dans la préparation des alimens. 259
Choix des heures des repas. . . . *id.*
Peu de malades soutiennent la diète blanche. . . . . *id.*
Usage du vin et de la bierre. . . . 260
Farineux non fermentés utiles. . . . *id.*
Végétaux mucilagineux. 261
Observation de *Sydenham*. . . . . *id.*

N°. 6.

Des amers en général. 262
Leurs espèces. . . . . *id.*
Les amers sont des vrais toniques. . . *id.*
Leurs vertus. . . . . *id.*
Nuisibles, lorsque la diathèse inflammatoire existe. ; 263

Pag.
Leur mélange. 264
Utiles dans les pulmonies pituiteuses, avec atonie de l'estomac. . . . . . id.
Le trèfle de marais, menianthes; *trifolium fibrinum*. . . . . id.
La gentiane, *gentiana*. 265
La petite centaurée, *centaurium minus*. id.
Simarouba. . . . . id.
Cullen. . . . . id.
Chomel. . . . . id.
Lupulus, le houblon. 266
La fève de St.-Ignace, *faba Sti.-Ignatii*. . . . . id.
Faba Sti.-Ignatii, nuisible. . . . id.
La fumeterre, *fumaria* . . . . . . id.
Cullen. . . . . id.
Columbo . . . . id.
La racine de Columbo. . . . . . . id.
La chamomile, *chamœmelum* 267
Tanacetum, la tanaisie; l'absynthe, *absynthium*. . . . . id.
Cullen. . . . . id.
Abrotanum, l'aurone; *scordium*, la germandrée. . . . . id.

Pag.
Aristoloche, *aristolochia*. 267
La serpentaire de Virginie, *serpentaria Virginiana*. 268
Cortex aurantiorum, l'écorce d'orange. *id.*
Arnica. . . . . *id.*
Cascarilla. . . . . *id.*
Quinquina. . . . . *id.*
Ses vertus, suivant *Morton*. . . . . . *id.*
Son opinion adoptée par les modernes. 269
Cullen ne croit point qu'il guérisse la fièvre remittente phthisique; il augmente la diathèse inflammatoire. . *id.*
Pringle a donné, avec succès, le quinquina aux pulmoniques. 270
Guérison de *Vanswieten* par le quinquina. . . . . *id.*
Phthisie guérie par *Truka*. . . . . . *id.*
Bennet ne parle point du quinquina. . *id.*
Mon opinion sur les vertus de ce remède. *id.*
Erreur de *Cullen* sur les vomiques. . 272
Erreur de *Dessault*, médecin de Bordeaux. . . . . *id.*
Observation de Stoll sur l'usage des amers, du quinquina. . . . . *id.*

Pag.

Vice de l'estomac, cause de phthisie, traité par les émétiques, par Stoll. 273

Observation sur le choix des amers dans la phthisie. . . . . id.

Amers moins utiles que les antiscorbutiques dans la phthisie. . . . . . . id.

N°. 7.

Gymnastique médicale des pulmoniques. 274

Origine de la gymnastique. . . . . . id.

Ses espèces. . . . . id.

La médicale est très-ancienne. . . . id.

Exercices en usage parmi les nations européennes, modernes. . . . . . . id.

Les arts exercent différemment le corps. 275

Tous ces exercices sont forcés ou volontaires. . . . . id.

Choix des exercices, moyen préservatif de la phthisie. . . . . id.

Bennet a donné des règles de gymnastique pour les pulmoniques. . . . 276

Le traité de *Jérôme Mercurial*, sur la gymnastique en général, doit être connu des médecins. . . . . id.

Pag.

Les exercices des habitans des villes doivent différer de ceux des campagnes. 276

N°. 8.

Antiscorbutiques. 277
Cullen. . . . . *id.*
Les plantes siliqueuses antiscorbutiques. *id.*
Elles sont rubéfiantes à l'extérieur. . . *id.*
Elles sont stimulantes, prises intérieurement. . . . . *id.*
Elles sont diurétiques. . . . . *id.*
Le raifort sauvage est très-stimulant; il est utile dans la paralysie, etc. . 278
Ces plantes stimulent le systême nerveux. . . . . *id.*
Elles sont émétiques à haute dose. . *id.*
Le suc de cresson, à haute dose, cause des érésipèles. . . . . *id.*
Succès des antiscorbutiques dans la phthisie. . . . . *id.*
Ils guérissent cette maladie, en produisant une éruption inflammatoire, cutanée, générale. 279

Pag.

Utiles dans toutes les espèces et tous les périodes de la phthisie. 279

N°. 9.

Mercure, hydrargirus. 280
Cullen. . . . . *id.*
Mercure natif sans vertu dans le canal alimentaire . . . . *id.*
Le mercure préparé agit chimiquement, il porte sur les sécrétions; c'est le fondant le plus actif 281
Il n'agit point sur les fluides par sa gravité. . . . . *id.*
Il agit plus particulièrement sur les glandes salivaires, même à petite dose. *id.*
Ses changemens chimiques se réduisent à quatre. . . . . *id.*
Ses différentes préparations et administrations. 282
Le sublimé est le plus actif et le plus efficace. 283
Mercure sublimé. . . . . *id.*
Sublimé utile dans la pulmonie. . . *id.*
Action du mercure sur les fluides. . . 285

Pag.
Fumigations générales en usage chez les Français, inconnues à Edimbourg. . 285

N°. X.

Chapitre des exutoires et des rubéfians. *id.*
Exutoire. . . . . *id.*
Rubéfians. . . . . *id.*
Effets des rubéfians. . . . . *id.*
L'un et l'autre considérés dans la pulmonie. 287
Enumération des différentes espèces d'exutoires. . . . . *id.*
Enumération des espèces de rubéfians. *id.*
Manière de les employer. . . . . . . *id.*
Action des rubéfians et des exutoires mécanique et chimique. 288
Leur application salutaire et nuisible. *id.*
Fonctions de la peau. . . . . *id.*
Structure, fonctions et rapports de la peau, utiles à connaître. 289
Espèces et degré de la pulmonie, âge, sexe, etc., nécessaires à connaître. . *id.*
Choix des exutoires et rubéfians, leurs préparation et modification. . . . 290

Pag.
Petite vérole, salutaire aux phthisiques. 290
Phthisiques guéris par le moxa et les vésicatoires, par Wauthers. . . . id.
Rubéfians dans la phthisie. . . . . . id.
Vésicatoires. 291
Ils stimulent la peau et le systême absorbant: par ce moyen la lymphe acrimonieuse s'évacue 292
Leurs composition et modification. . id.
Lieu de leur application. . . . . . id.
Son usage dans la phthisie trachéale, et l'angine spasmodique du dernier période. 293
Préparations avant l'application du vésicatoire. . . . . id.
Ses effets heureux dans certaines espèces de phthisie. . . . . id.
Révulsion, évacuation, suppuration. . 294
Des cautères. . . . . id.
Manière de les établir et de les entretenir. id.
Lieux où ils doivent être placés. . . . 295
Evacuent et stimulent, ne conviennent que dans les maladies chroniques. . id.
Conseil de Wauthers négligé en France. id.

Pag.
Ils dégorgent les poumons. . . . 296
Observation de *Rivière* . . . . id.
Des sétons. . . . . id.
Du moxa. 297
Ce remède est abandonné en France. . id.
Du cautère potentiel, des remèdes âcres et corrosifs, des ouvertures avec la lancette; leur utilité. . . . . . id.

N°. II.

Du feu, ou cautère actuel relativement à la pulmonie. 298
Du feu, et de son usage. . . . . . id.
Lieux où ils l'appliquaient dans la pulmonie. . . . . id.
Succès de M. Poutau. . . . . . id.
Sympathie de la peau et des poumons. . 299
Action du feu sur les animaux. . . . id.
Son action a différens degrés. . . . id.
Son application sur plusieurs points de la poitrine. 300
On doit réitérer son application dans certains cas. . . . . id.
Manières diverses pour composer le moxa. 301

Pag.

Effets primitifs et consécutifs du moxa. 301
Observations de l'auteur. 302
Moxa utile dans certaines phthisies, nuisible dans d'autres. . . . . . id.
Son peu de succès l'a fait oublier. . . id.

N°. 12.

La thérébentine et les thérébentinacées. 303
Rubéfians. . . . . id.
Employés mal-à-propos dans les digestifs. 304
La chirurgie moderne les a abandonnés. id.
Usage intérieur. . . . . id.
Thérébentine laxative . . . . . . id.
Lavemens. . . . . id.
Diurétiques diaphorétiques. 305
Vertu antiphthisique, erreur. . . . id.
Balsamiques nuisibles dans la pulmonie. id.
Nuisibles contre les graviers des reins. . id.
Leurs effets dans la gonorrhée. . . . 306
Nuisibles contre les fleurs blanches. . id.
Huile de thérébentine. . . . . . id.
Le goudron. . . . . id.
Ses abus. . . . . id.

Pag.
RÉSUMÉ. 307
Vertus de thérébentinacées. . . . . . *id.*
Le genièvre. . . . . *id.*
Le benjoin. 308

N°. 13.

SANGSUES.

Observations sur les sangsues. . . . *id.*
Leurs usages. . . . . *id.*
Leurs effets extraordinaires 309
Effet de l'imagination. . . . . . . *id.*
La piqûre est un stimulant très-fort. 310
Utiles dans les maladies chroniques de l'uterus. 311
Très-salutaires, lorsqu'il y a pléthore ou inflammation. 312
CONCLUSION. . . . . *id.*

N°. 13. *bis.*

Des fumigations. 313
Fumigations en général, internes ou externes. . . . . *id.*
Leur composition. . . . . *id.*
Machine inspiratoire. . . . . *id.*

Pag.
Machine fumigatoire pour l'extérieur. 313
Grottes souterraines près les volcans. 314
Etables à vaches. . . . . id.
Etuves sèches. 315
Bains Russes, Turcs. . . . . . . id.
Bains de sable. . . . . id.

N°. 14.

Traitement palliatif de la phthisie pulmonaire. 319
Nourriture du malade . . . . . . id.
Viandes blanches, gêlées, vins, etc. 320
Laitages nuisibles. . . . . id.
Petit-lait au vin utile. . . . . . id.
Miel nuisible. . . . . id.
Heures du repas. 321
Règles de l'exercice. . . . . . . id.
Règles du sommeil. . . . . id.
Usage des amers nécessaire. . . . 322
Usage des narcotiques. . . . . . id.
Tout exutoire doit être supprimé. . id.
Bains et délayans intérieurs nuisibles. . . . . id.
Les mucilagineux végétaux utiles. . id.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome second.

Pag.

TRAITÉ DE LA PHTHISIE PULMONAIRE. . . 1

Observations faites dans le département du Cantal, et dans ceux qui l'environnent . . . . *id.*

CHAPITRE IXe.

OBSERVATION PREMIÈRE.

Phthisie hépatique guérie par une éruption à la peau. . . . . *id.*

OBSERVATION IIe.

Phthisie tuberculeuse confirmée, guérie par une éruption milliaire cutanée. 3

OBSERVATION IIIe.

Pag.

Phthisie pulmonaire à la suite d'une fièvre putride, guérie par le laitage, l'eau de chaux, et la décoction de tiges de sapin. 5

OBSERVATION IVe.

Phthisie pulmonaire à la suite d'une fièvre bilieuse, dans un sujet de constitution bilieuse, guérie par les bouillons de veau, de grenouilles, les chicoracées, la bourrache, l'oseille, les sucs épurés de cresson, d'oseille, et à la fin le lait d'ânesse 6

OBSERVATION Ve.

La contagion de la phthisie pulmonaire est presque nulle dans le nord de la France, au lieu qu'elle est très-active dans les départemens méridionaux. Ce n'est donc point en raison de la quantité de miasmes absorbés, mais en raison de leur qualité; car la vélocité

Pag.

de la circulation pulmonaire est égale dans le nord comme dans le midi. 6

OBSERVATION VIe.

D'une phthisie pulmonaire retardée dans sa marche par la grossesse et l'allaitement 7

OBSERVATION VIIe.

Pulmonies à la suite des fièvres putrides. 8

OBSERVATION VIIIe.

Frissons extraordinaires dans l'hémoptysie et la pulmonie. . . . . . *id.*

OBSERVATION IXe.

Frissons chez des femmes pulmoniques, dépendans de la suppression des règles. 9

OBSERVATION Xe.

Complication de divers symptômes extraordinaires avec la pulmonie. . . 10

OBSERVATION XIᵉ.

Pag.

Phthisie hépatique hypocondriaque, frissons, pusillanimité, etc. . . . 11

OBSERVATION XIIᵉ.

Phthisies pulmonaires traitées par les acides minéraux. . . . . *id.*

OBSERVATION XIIIᵉ.

Esquinancie spasmodique, symptôme du troisième et dernier degré de la pulmonie. 16

OBSERVATION XIVᵉ.

Phthisie pulmonaire avec esquinancie spasmodique à la fin de la maladie. . 18

OBSERVATION XVᵉ.

Sur la quantité de pulmoniques qui se trouvent parmi les habitans d'Aurillac, département du Cantal. . . 19

OBSERVATION XVIᵉ.

Phthisie nerveuse latérale, au premier degré. 20

Pag.

Observations faites au Mont-d'Or . . 22

OBSERVATION XVIIe.

Sur le pus dans les urines des pulmoniques. *id.*

OBSERVATION XVIIIe.

Sur l'empyème et un ascite purulens. . 24

OBSERVATION XIXe.

Réflexions préliminaires faites pendant la saison des eaux au Mont-dOr. . . 26

Première classe hémoptysique. . . 28

OBSERVATION XXe.

Hémoptysie suivie de pulmonie. . . . 30

OBSERVATION XXIe.

Phthisie pulmonaire à la suite de la pléthore locale pulmonaire. 31

OBSERVATION XXIIe.

Pulmonie à la suite des hémorroïdes. 32

OBSERVATION XXIIIe.

Pag.

Pulmonie à la suite des dartres. . . 32

OBSERVATION XXIVe.

Pulmonie à la suite de la petite vérole. 33

OBSERVATION XXVe.

Pulmonie à la suite de la rougeole. . . *id.*

2°. CATARRHE.

OBSERVATION XXVIe.

Pulmonie catarrhale. 35

OBSERVATION XXVIIe.

3°. ACRIMONIES.

Pulmonies provenant de vices acrimonieux. . . . . *id.*

4°. ORGANIQUES.

OBSERVATION XXVIIIe.

Pulmonie provenant dun vice organique de la poitrine. 37

OBSERVATION XXIXe.

Le malade était bossu, il devint asthma-

Pag.

tique : il crachait du sang, il devint pulmonique de l'espèce asthmatique chronique : il mourut de cette dernière maladie à 62 ans. . , . . . 37

5°. MALADIES NERVEUSES.

OBSERVATION XXXe.

Les phthisies nerveuses guérissent au Mont-d'Or, on y trouve du soulagement, pourvu qu'on administre ces eaux avec beaucoup de modération, et et après y avoir préparé les malades. . 39

OBSERVATION XXXIe.

Phthisies hypocondriaques. 40

6°. SUPPRESSION DES SÉCRÉTIONS.

OBSERVATION XXXIIe.

OBSERVATION XXXIIIe.

Pulmonie à la suite de la sécrétion sébacée des pieds, supprimée . . . . . *id.*

OBSERVATION XXXIVe.

Phthisie hépatique hypocondriaque. . 42

Pag.

7°. MÉTASTASES.

OBSERVATION XXXVe.

Les hémorroïdes, les règles, les lochies, le saignement habituel du nez supprimé, les humeurs lymphatiques, etc., peuvent refluer sur les poumons, et y occasionner la pulmonie métastique. 42

OBSERVATION XXXVIe.

Pulmonie à la suite des hémorroïdes supprimées. 44

OBSERVATION XXXVIIe.

Métastase par suppression des règles et des hémorroïdes. 46
2°. Métastases lymphatiques séreuses. . . *id.*

OBSERVATION XXXVIIIe.

Pulmonie à la suite des verrues guéries. 48

OBSERVATION XXXIXe.

Rechûte de pulmonie à la suite d'une fluxion sur les dents. 49

Pag.

3°. Métastases purulentes. 51

OBSERVATION XLe.

Pulmonie par métastase du pus sur le poumon, à la suite de l'empyème. . 52

OBSERVATION XLIe.

Pulmonie scrofuleuse par métastase à la suite des ulcères scrofuleux guéris. 53

OBSERVATION XLIIe.

Réflexion sur les ulcères cutanés, relatiment aux poumons. 55

OBSERVATION XLIIIe.

Pulmonie à la suite des hémorroïdes muqueuses supprimées. 56

OBSERVATION XLIVe.

Pulmonie après la cessation d'un écoulement fistuleux. 57

OBSERVATION XLVe.

Pulmonie sympatique purulente. . . *id.*

OBSERVATION XLVIe.

Pag.
4°. Métastases laiteuses. 58
Le lait dévoyé après les couches se porte souvent sur les poumons, y produit la pulmonie par métastase. . . . id.

OBSERVATION XLVIIe.

Pulmonie occasionnée par une humeur laiteuse. 59

OBSERVATION XLVIIIe.

Pulmonie des nourrices épuisées par l'allaitement. 60

OBSERVATION XLIXe.

Pulmonie par épuisement chez une nourrice. 61

OBSERVATIONS FAITES A PARIS.

OBSERVATION L^e.

Pulmonie scrofuleuse de père et de mère. 62

OBSERVATION LIe.

Pulmonie à la suite des hémorroïdes supprimées. 68

OBSERVATION LIIᵉ.

Pag.
Phthisie pulmonaire hypocondriaque. . 69

OBSERVATION LIIIᵉ.

Pulmonie par métastase. 70

OBSERVATION LIVᵉ.

Pulmonie par métastase. 71

OBSERVATION LVᵉ.

Pulmonie nerveuse spasmodique. . . 72

OBSERVATION LVIᵉ.

Pulmonie essentielle pléthorique. . . 74

OBSERVATION LVIIᵉ.

Phthisie tuberculeuse scrofuleuse. . . 75
Ouverture du cadavre. 78
RÉFLEXIONS. 79

OBSERVATION LVIIIᵉ.

Phthisie pulmonaire, sanguine, pléthorique. 80

OBSERVATION LIXe.

Pag.

Pulmonie au dernier degré. 81

OBSERVATION LXe.

Sur les mines de Vielisca en Carinthie. 82

OBSERVATION LXIe.

Sur l'état des humeurs séminales et vaginales des femmes pulmoniques dans un état avancé, et sur leur aptitude à concevoir. 83

OBSERVATION LXIIe.

Pulmonie avec atonie, à la suite de l'hémoptysie. 84

RÉFLEXIONS. 88

OBSERVATION LXIIIe.

Phthisie trachéale et pulmonaire, précédée et compliquée de divers symptômes extraordinaires. 90

OBSERVATION LXIVe.

Phthisie pulmonaire sympathique. . . 95

Pag.
TRAITEMENT. 99
Ouverture du cadavre. 100

OBSERVATION LXVe.

Pulmonie au premier degré, avec fièvre bilieuse. 105

OBSERVATION LXVIe.

Pulmonie compliquée avec l'ascite. . 107

OBSERVATION LXVIIe.

Phthisie aiguë, essentielle, catarrhale, inflammatoire. 110

OBSERVATION LXVIIIe.

Phthisie pulmonaire, hypocondriaque. 112
TRAITEMENT. 113
RÉFLEXIONS. 114

OBSERVATION LXIXe.

Phthisie pulmonaire provenant de cause morale, dans un individu mélancolique. 115

OBSERVATION LXXe.

Pag.

Phthisie pulmonaire provenant de vice héréditaire. 118

OBSERVATION LXXIe.

Pulmonie chlorotique. 121

OBSERVATION LXXIIe.

Pulmonie chronique dans un sujet dont la fibre est lâche et délicate. 122

OBSERVATION LXXIIIe.

Hémoptysie périodique, phthisie pulmonaire chronique. , ... 124

OBSERVATION LXXIVe.

Pulmonie vénérienne. 125

OBSERVATION LXXVe.

Phthisie pulmonaire nerveuse. 126

TRAITEMENT. 127

OBSERVATION LXXVIe.

Phthisie tuberculeuse, hépathique, avec un vice héréditaire. 128

OBSERVATION LXXVIIe.

Pag.

Hémoptysie avec pulmonie, provenant d'âcreté dartreuse. 130

OBSERVATION LXXVIIIe.

Pulmonie sanguine guérie par les saignées. 132

OBSERVATION LXXIXe.

Pulmonie de cause vénérienne. . . . 134
TRAITEMENT. 135

OBSERVATION LXXXe.

Pulmonie hypocondriaque. 136
TRAITEMENT. . . . . *id.*

OBSERVATION LXXXIe.

Expectoration des glandes bronchiques. 137

OBSERVATION LXXXIIe.

Pulmonie nerveuse. 138
TRAITEMENT. 139

OBSERVATION LXXXIIIe.

Pulmonie chronique fistuleuse. . . . 140

OBSERVATION LXXXIV.

Pag.

Pulmonie asthmatique. 145

TRAITEMENT 146

OBSERVATION LXXXV.

Phthisie hépatique. . . . . *id.*

OBSERVATION LXXXVI.

Pulmonie vénérienne 148

OBSERVATION LXXXVII.

Pulmonie héréditaire, abus des emménagogues 151

OBSERVATION LXXXVIII.

Pulmonie scrofuleuse 154

OBSERVATION LXXXIX.

Pulmonie catarrhale 158

OBSERVATION XC.

Pulmonie secondaire après une fièvre bilieuse. 162

Pag.

TRAITEMENT 162

OBSERVATION XCI.

Pulmonie secondaire laiteuse 163

TRAITEMENT. 164

OBSERVATION XCII.

Pulmonie laiteuse 165

OBSERVATION XCIII.

Phthisie chronique de cause externe. 166

TRAITEMENT. 168

OBSERVATION XCIV.

Pulmonie hépatique, hypocondriaque. 169

TRAITEMENT 170

OBSERVATION XCV.

Pulmonie tuberculeuse suivie d'hémoptysie. 169

OBSERVATION XCVI.

Pulmonie hépatique, hypocondriaque. 172

OBSERVATION XCVII.

Pag.

Pulmonie aiguë provenant de vice dartreux et d'humeur catarrhale, avec disposition héréditaire, observée à Aurillac, département du Cantal. . 173

TRAITEMENT 175

OBSERVATION XCVIII.

Phthisie pulmonaire laiteuse aiguë, observée à Aurillac, département du Cantal 176

TRAITEMENT 177

OBSERVATION XCIX.

Pulmonie hépathique vénérienne chronique 178

TRAITEMENT 182

RÉFLEXIONS. . . . . *id.*

OBSERVATION C.

Sur une phthisie pulmonaire occasionnée par le défaut d'apparition de

Pag.

règles à l'âge de quinze ans, compliquée avec une œdématie considérable des extrémités inférieures. 183

OBSERVATION CI.

Sur l'usage des vésicatoires, extraite du *Journal militaire*; fait par feu M. de *Horne* 184